

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MASCULINITÉ(S) ET VÉGANISME : LA VIANDE A-T-ELLE UN GENRE?

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAITRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

JOËLLE SOUMIS

MAI 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier ma directrice de recherche Elisabeth Abergel pour son accompagnement hors pair. Merci pour ton écoute et tes conseils. J'ai toujours senti que tu croyais en moi et en la pertinence de mon sujet. Cela m'a permis de ne pas me décourager dans les périodes de doutes.

Je veux aussi exprimer toute ma gratitude envers mes parents pour leur soutien. Je suis si choyée d'avoir des parents qui tiennent autant à mon éducation et à mon succès. Je n'aurai certainement pas pu réaliser ma maîtrise sans vous.

Merci également à mon partenaire Francis. Merci de m'avoir aidée à mettre de l'ordre dans mes idées quand j'en avais besoin et de croire autant en moi. J'apprécie grandement tout le support moral que tu as pu m'offrir, toi qui as vu ce mémoire devenir ce qu'il est. Merci de me rappeler tout le travail accompli.

Merci également à tous mes proches, connaissances et aux inconnu-es avec qui j'ai discuté de ce mémoire dans les trois dernières années. L'engouement pour le sujet de mon mémoire m'a toujours enchantée. Cela m'a convaincue que je tenais peut-être quelque chose. Merci également à Andrée-Anne, malgré la distance qui nous a séparées dans les dernières années. J'ai toujours senti qu'au fond, tu n'étais pas très loin.

Finalement, merci à tous les hommes qui décident consciemment de déconstruire les mécanismes de domination et qui agissent en ce sens. Vous aidez à créer un monde plus juste.

Table des matières

Remerciements	i
Liste des tableaux	iv
Liste des abréviations	v
Résumé	vi
Abstract	vii
Introduction	1
<i>Contextualisation du véganisme</i>	2
<i>Antispécisme et éthique animale : nécessaire au véganisme ?</i>	6
Chapitre 1 : Approche conceptuelle	8
1.1 <i>Cadre d'analyse</i>	8
1.2 <i>Méthodologie</i>	10
1.3 <i>Données sociodémographiques</i>	17
Chapitre 2 : Rôles de genre et alimentation : quels liens?	22
2.1 <i>Voir les masculinités sous un angle féministe : qu'est-ce que le patriarcat?</i>	22
2.2 <i>Le développement des études sur les masculinités</i>	24
2.3 <i>Autres types de masculinités</i>	28
2.4 <i>Critique de la théorie des rôles et du fonctionnalisme</i>	30
2.5 <i>L'apport de la socialisation genrée</i>	32
2.6 <i>Virilité et domination masculine : intrinsèques à la masculinité?</i>	35
2.7 <i>La conscience de domination chez les hommes</i>	37
2.8 <i>La division du travail domestique et le travail du care</i>	40
2.9 <i>Le genre comme une performance</i>	41
2.10 <i>Critical animal studies : un domaine d'études émergent</i>	43
2.11 <i>Le caractère genré de la viande</i>	49
2.12 <i>Est-ce que le véganisme occidental est blanc ?</i>	53
Chapitre 3 : Est-ce que les hommes véganes sont de vrais hommes ?	54
3.1 <i>Rapport aux normes genrées</i>	54
Répartition des tâches.....	54
Qu'est-ce qu'être masculin ?	55

Manger de la viande : une obligation ?	64
<i>3.2 Rapport à soi</i>	68
Transition vers le véganisme	68
Affirmation de soi et logique derrière le véganisme	73
Ouverture sur d'autres luttes	75
<i>3.3 Rapport aux autres</i>	79
Phénomène de mode ?	79
Le véganisme comme pratique hors-norme.....	80
Soutien et sentiment de communauté	85
Chapitre 4 : L'impact du véganisme sur les codes des masculinités : déconstruction de la binarité	89
Conclusion : Retirer le patriarcat de nos assiettes	99
Annexe A	104
Annexe B	107
Bibliographie	108

Liste des tableaux

Tableau 1.1 : données sociodémographiques.....p.17

Liste des abréviations

CAS : Critical Animal Studies

Résumé

La nourriture n'est pas aussi neutre que l'on peut le penser. Certains aliments, comme la viande, seraient considérés plus masculins que d'autres. En effet, le patriarcat a des effets sur la nourriture également. Il s'agit, dans ce projet de mémoire, de questionner ce qu'est la masculinité et la féminité en tant qu'idéaux, qui se construisent mutuellement en lien avec la domination masculine. Il s'agit également de penser les rapports de genre et les différentes responsabilités genrées autour des choix alimentaires. La division sexuelle du travail telle que pensée par le féminisme matérialiste peut également être étudiée autour de l'alimentation. De plus, le genre serait performé au sens de Butler (1988) en ce qui regarde l'alimentation. C'est d'ailleurs ce qui motive les questionnements autour des habitudes alimentaires et leur signification en lien avec le genre et les rapports de domination. Pour penser le carnisme et les aspects genrés de la viande, il importe nécessairement de se pencher sur la question du véganisme et de l'antispécisme. Puisqu'être végane implique de retirer tous les produits animaux des habitudes de consommation et de minimiser la souffrance animale, nous avons mené une enquête auprès de 10 hommes cisgenres québécois et 3 femmes cisgenres, une femme trans et une personne non binaire s'identifiant comme véganes afin de déterminer les impacts d'une alimentation végane sur les codes de la masculinité. Notre étude conclut que toutes les personnes interviewées déconstruisent en profondeur les normes genrées autour de la nourriture. Ainsi, ces hommes véganes sont capables de reconnaître des différences marquantes entre eux et le reste des hommes en société.

Mots clés : véganisme, genre, antispécisme, déconstruction, patriarcat, féminisme, viande, masculinité

Abstract

Food isn't as neutral as we can think. Some foods, like meat, are associated with masculinity. Patriarchy also affects eating habits. In this research, the definition of masculinity and femininity will be investigated with regards to food choices and meat consumption. Gender relations and the different responsibilities regarding the preparation of meals will also be studied. In fact, the sexual division of work can also be applied to food. Gender is performed (Butler, 1998) even as it relates to food and eating. In order to write about the gendered aspects of meat, it's also important to connect veganism and antispecism. Veganism implies the rejection of any animal products in the diet and otherwise. In our study, 10 cisgender men, 3 cisgender men, 1 transwoman and 1 nonbinary person, all vegans, were interviewed in order to determine how veganism affects the codes of masculinity. This study concludes that the people interviewed were able to deconstruct the gender norms surrounding food and meat. Vegan men were able to differentiate themselves from the norms associated with men in society.

Keywords: veganism, gender, antispecism, deconstruction, patriarchy, feminism, meat, masculinity

Jamais mieux qu'au terme des quatre derniers siècles de son histoire l'homme occidental ne peut-il comprendre qu'en s'arrogeant le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'une tout ce qu'il retirait à l'autre, il ouvrait un cycle maudit, et que la même frontière constamment reculée servirait à écarter les hommes d'autres hommes.

Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, 1976

La « déconstruction » la plus rigoureuse, la plus intransigeante, a toujours été animée par ce souci de justice autant que de justesse.

Marie-Louise Mallet, Avant-propos, *L'animal que donc je suis*, 2006

Introduction

La viande est fortement associée à la masculinité dans nos sociétés occidentales. Lorsqu'on se demande quelle est l'alimentation typique des hommes, nous pensons généralement à un steak bien saignant. Il est souvent impensable pour un homme de ne pas manger de viande chaque jour, voire à chaque repas. À l'inverse, quelle est supposément l'alimentation des femmes ? De la salade, du yogourt, des aliments dits plus « légers ». Ce sont bien sûr des stéréotypes, mais ceux-ci sont bien ancrés dans nos imaginaires et dans les médias, tels que les films. Pourquoi ces stéréotypes existent-ils ? Pourquoi la nourriture n'est-elle pas neutre sur le plan du genre ?

Le genre est performé dans le contexte de l'alimentation. La sphère domestique renvoie au féminin (Delphy) tandis que les chefs, les grands restaurateurs, etc. sont masculins pour la plupart. Ainsi, la notion de genre est performée selon les espaces et les contextes liés à l'alimentation. C'est ce qui motive les questionnements des habitudes alimentaires elles-mêmes et leur signification sur le plan des rapports sociaux de sexe et de domination. Les femmes et les hommes sont donc associés à des comportements particuliers en termes de leur alimentation et des normes entourant la consommation de certains aliments. Ainsi, pour penser que la viande aurait un genre, il importe nécessairement de se pencher sur la question du véganisme car être végane implique de retirer tous produits animaux des habitudes de consommation.

La recherche effectuée pour ce mémoire de maîtrise permettra de mettre en lumière les rapports genrés en ce qui a trait à l'alimentation. En effet, nous pouvons affirmer que les effets du patriarcat se font également sentir dans ce domaine. Que ce soit par la division sexuelle du travail domestique et alimentaire inégale ou par certains aliments qui sont considérés plus masculins que d'autres, ce qui est le cas de la viande par exemple, le patriarcat s'illustre largement. En ce sens, l'emphasis sera mise sur le rapport entre la non-consommation de viande chez les hommes véganes et leur masculinité afin de déterminer si et comment le véganisme impacte leur identité de genre. Le véganisme occidental tel que nous l'entendons se construit à l'encontre du rapport industriel avec l'animal qui existe et qui perdure dans nos sociétés. Cette étude servira à mieux cerner les dynamiques entre

le patriarcat, le genre, le féminisme et le véganisme ainsi que le rôle de la viande comme marqueur d'identité de genre.

L'originalité de cette recherche est motivée par le fait qu'« un vide théorique caractérise le croisement des champs du genre et de l'alimentation dans le monde francophone » (Fournier et al., 2015 : 19). De plus, les études croisant les études féministes et la littérature sur la sociologie de l'alimentation sont relativement récentes, démontrant que ce champ mérite d'être davantage exploré et étudié. En ce sens, ce qu'on dénomme les *critical food studies* commencent à s'établir dans le milieu universitaire de manière permanente et sont reconnues comme un champ d'études interdisciplinaire alliant plusieurs disciplines comme la sociologie, l'anthropologie, la géographie, l'histoire et les études féministes.

Contextualisation du véganisme

Plus largement, « le véganisme se présente comme un engagement à ne pas œuvrer, dans la mesure du possible, à l'assujettissement, aux mauvais traitements et à la mise à mort d'êtres sensibles », (Giroux et Larue, 2017, p.5), les véganes évitant de consommer tous produits animaux au-delà des habitudes alimentaires (éviter le cuir ou autres produits animaux dans la fabrication de vêtements, de produits de beauté, etc.). Il ne faut pas confondre véganisme et végétalisme, ce dernier renvoyant seulement à l'alimentation. Les habitudes de consommation, pas seulement alimentaires, sont alors très différentes pour les personnes étant véganes. Il s'agit pour les véganes d'avoir une grande considération pour le sort que l'on réserve aux animaux dans la société actuelle. (Giroux et Larue, 2017, pp.5-8). Le véganisme renvoie alors à plusieurs aspects; à la santé, à l'éthique animale et à l'environnement, entre autres. L'éthique animale est une branche de la philosophie qui est mise en lumière davantage à partir des années 70 : « l'éthique animale s'appuie largement sur le fait que de nombreux animaux sont doués de sensibilité » (Giroux et Larue, 2017, p.51). Les véganes rejettent alors toute souffrance non nécessaire envers les animaux.

L'histoire du véganisme est difficile à cerner, elle aurait des sources historiques dans l'Antiquité et au Moyen-Âge. Pythagore discutait déjà du végétarisme à son époque. Le concept du véganisme en tant que pratique de vie et mouvement social naît en Angleterre en 1944 avec la création de la Vegan Society. Ce concept et cette association naissent en

effet d'un groupe dont faisait partie Donald Watson qui cherchait à trouver un terme plus approprié que « non-dairy vegetarian » (végétarien sans produits laitiers) pour décrire leur alimentation. Certains autres termes ont été considérés, tels que « dairyban », « vitan », and « benevore ».¹ Par la suite, le terme « véganisme » apparaît dans les grands dictionnaires de la langue française en 2015. En revanche, la pratique végane existe depuis plus longtemps. Cela démontre plutôt que le véganisme comme mode de vie possède une reconnaissance de plus en plus grande au sein des institutions et de la société en général (Giroux et Larue, 2017, p.5). En effet, plusieurs pays d'Europe et d'Amérique du Nord voient leur population végane devenir de plus en plus importante à travers les années. Israël est le pays dans le monde où la population végane est la plus élevée, le pourcentage s'élevant entre 3% et 5% (Segal, 2020, 85). Il est toutefois difficile d'évaluer la proportion de véganes dans la plupart des pays. Tout d'abord, la plupart des études depuis les années 1970 portent davantage sur les végétarien-nes que sur les véganes.

Alexia Renard, (2019, p.17) dans son mémoire de maîtrise, cite les données d'un sondage de Charlebois et al. (2018) de la *Dalhousie University* à Halifax posant la question suivante : « Veuillez choisir la réponse qui représente le mieux vos choix diététiques. En tant que consommateur, je me considère... ». Les personnes qui ont répondu à ce sondage devaient avoir 18 ans et plus et résider au Canada depuis au moins 1 an. Il s'agit d'un sondage pancanadien. Il est possible de constater que 4,5% de la population canadienne se considèrent comme végétarien-nes, que ce soit en étant végétarien-nes, ovo-lacto végétarien-nes (qui consomment des œufs et des produits laitiers, mais non pas de la viande) et pesco-végétarien-nes (qui consomment parfois du poisson et des fruits de mer). 1,1% se considèrent comme végétalien-nes et 1,6% crudi-végétalien-nes (qui consomment majoritairement des fruits et légumes et de noix). 10,2% se disent flexitarien-nes (mangeant parfois de la viande et du poisson). Finalement, toujours d'après ce sondage, 82% de la population ne suivent pas de diètes particulières. Par ailleurs, un fait intéressant à relever de ce sondage est que les personnes ayant poursuivi des études supérieures avancées et gagnant entre 75 000 à 99 999 dollars par année sont plus portées à diminuer leur consommation de viande dans les 6 prochains mois. Il est alors intéressant de se

¹ <https://www.vegansociety.com/about-us/history> , page consultée le 8 août 2022.

questionner sur l'accessibilité du véganisme à la population en général. Considérant que des connaissances doivent être mobilisées pour changer de telle sorte ces habitudes de consommation, il se peut que le véganisme ne soit pas réalisable pour tout le monde.

La chose la plus pertinente pour notre étude ressortant de ces sondages est que la plupart de ces personnes se disant véganes sont des femmes. L'importance du lien entre la viande et la masculinité n'est pas une question récente, comme le suggèrent Giroux et Larue (2017), mais elle demeure intéressante, car elle est toujours d'actualité vu l'intérêt pour le véganisme dans les sociétés occidentales:

Les liens entre masculinité et consommation de viande ont fait l'objet de nombreuses analyses, notamment depuis la parution en 1990 de *La Politique sexuelle de la viande* de Carol J. Adams. Les travaux de Christophe Traïni montrent en outre que les femmes ont joué un rôle important dans l'histoire de la production animale. La plupart des sondages construits dans les années 1990 confirment cette tendance et suggèrent que l'on comptait alors bien davantage de femmes dans les rangs végétariens (Giroux et Larue, 2017, pp.69-70).

La communauté végane est très active sur les réseaux sociaux. Plusieurs groupes et pages sur Facebook permettent aux véganes, aux personnes végétariennes voulant être davantage véganes ou tout simplement aux personnes voulant en connaître davantage sur la question, de discuter de leurs modes de vie et de leur alimentation. Cela permet aussi de briser un certain isolement, les véganes se sentant souvent incompris-es par leur entourage (*ibid*, pp.79-82). Malgré cela, il est difficile de savoir quel est l'état exact du véganisme au Québec. La présente étude ajoutera à la recherche sur cette question.

Considérant que « les végétariens se distinguent par leurs habitudes alimentaires en rejetant une norme sociale répandue, admise et pratiquée par la majorité, à savoir l'inclusion d'aliments provenant d'animaux ainsi que leurs dérivés dans leur alimentation » (Mathieu et Dorard, 2016, p. 727), les végétarien-nes comme les véganes vont à l'encontre de l'ordre social en ce qui a trait à la nourriture. Pour ce qui a trait aux normes, le véganisme n'est pas non plus une norme culturelle dominante : « [Les recherches anthropologiques] ont montré qu'à travers les spécificités de sa culture alimentaire, les apparentes bizarreries de ses prescriptions et interdits, un peuple exprime son identité et se différencie des autres » (Cardon et *al.*, 2019, p.48).

Ce changement de mode de vie est souvent initié par un choc moral et un processus de prise de conscience. Lorsque cela se produit, manger et consommer des produits animaux apparaît soudainement comme une atrocité. Le rejet de viande ne se fait pas seulement par dégoût. En effet, certain-es véganes rejettent la viande de leur alimentation par volonté éthique. Certain-es le font souvent avec peine, la viande ayant un goût attirant pour ces personnes (Traïni, 2012, p.569). Cette prise de conscience renvoie aussi à des questions de socialisation. En effet, manger des animaux étant la norme dans la société actuelle, cela vient avec une multitude d'habitudes et de valeurs inculquées qui la renforcent. Ce type de socialisation se déploie de manière quelque peu différente selon l'endroit d'où l'on vient, mais il reste que d'incorporer des produits animaux, quelle que soit leur forme, est ancré dans les manières de vivre au quotidien dans nos sociétés occidentales (Traïni, 2012, p.560).

Ce changement d'alimentation se fait alors dans un désir de cohérence avec ses principes. Le concept de dissonance cognitive introduit en psychologie sociale par Leon Festinger permet de mettre en lumière les inconforts provoqués par le choc moral évoqué précédemment, ce concept impliquant par définition la contradiction de plusieurs pensées et actions entre elles que peut avoir un individu. Les gens, pour justifier leurs actions, changent leurs croyances pour ne plus vivre avec de telles contradictions (Vaidis et Halimi-Falkowicz, 2007, p.9).

Ainsi, le véganisme, même s'il renvoie à des pratiques personnelles au quotidien, reste social: «To do so [simply halting at the personal individual level of preference] would be in danger of reaffirming the neoliberal model of choice that obscures the wider reality that we are not in fact choosing a different mode of living at all» (Ryan, 2015, p.149). Il est donc possible de parler des véganes comme étant des rabat-joie ou *killjoys*. Ce concept habituellement utilisé pour parler des féministes peut aussi être appliqué au véganisme. Richard Twine, sociologue, en a fait un objet d'études. En prenant la définition de Sara Ahmed, il affirme que ceci: «feminists (diversely construed) as killjoys resistant to a dominant affective community has an abundant resonance with that of vegans in contemporary culture» (Twine, 2014, p.624). En effet, en allant contre l'ordre social, les véganes peuvent créer de l'inconfort dans leur entourage. Un *killjoy* végane est par ailleurs

plutôt visible à table: « Gendered food practices notwithstanding, the table is a more obvious site for the vegan killjoy than the feminist killjoy. In contrast to feminism, it is easy for vegan performance to be outed, not just in the refusal of “omnivorous happiness” but, in the need to actively refuse offerings of non-vegan food » (*ibid*, 2014, p.626). Il peut être impossible, comparativement au féminisme, de cacher son véganisme, principalement dans des situations où un repas est la raison d'un rassemblement. Cela amène donc plusieurs véganes à recevoir des commentaires négatifs de leur entourage lors de leur transition vers le véganisme (Twine, 2014). Pour comprendre davantage pourquoi les véganes peuvent être considérés comme des killjoys, il est pertinent de mettre en lumière l'analyse de Melanie Joy concernant les trois « N » du carnisme, de l'alimentation carnée. Manger de la viande serait donc considéré comme normal, naturel et nécessaire. Il est normal de manger de la viande, car il s'agit de la norme en société. En effet, il est plus facile de se conformer à la norme que de la contrer. Le côté naturel de l'alimentation carnée vient du fait qu'elle est considérée comme légitime, comme n'ayant pas besoin d'être justifiée. Finalement, on considère qu'il est nécessaire à la survie et à une bonne santé de manger de la viande, ce qui n'est bien sûr pas le cas (Reus, 2010).

Antispécisme et éthique animale : nécessaire au véganisme ?

Véganisme et antispécisme sont des concepts extrêmement liés. En effet, être végane et être antispéciste viennent très souvent de pair. Il est donc pertinent d'expliquer en quoi consiste l'antispécisme, ce terme plutôt inconnu avant les années 2010, bien que Richard Ryder fût le premier à utiliser le terme spécisme en 1970 (Dardenne, 2020, p.121). Giroux, dans son livre *L'antispécisme*, publié en 2020 chez PUF, définit le spécisme comme suit, se référant à la définition présente dans les *Cahiers antispécistes* en 1990 :

Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexe sont respectivement à la race et au sexe : la volonté de ne pas prendre en compte (ou de moins prendre en compte) les intérêts de certains au bénéfice d'autres, en prétextant des différences réelles ou imaginaires, mais toujours dépourvues de lien logique avec ce qu'elles sont censées justifier. En pratique, le spécisme est l'idéologie qui justifie et impose l'exploitation et l'utilisation des animaux par les humains de manières qui ne seraient pas acceptées si les victimes étaient humaines (Giroux, 2020, p.13).

Cette définition est parfois controversée, car beaucoup évoquent le préjudice plutôt que l'idéologie pour comprendre et situer l'antispécisme. David Nibert, dans son livre *Animal*

rights Human Rights: entanglements of oppression and liberation, explique en quoi cela est erroné : « Most sociologists consider racism, as well as sexism, classism, and other «isms» to be ideologies. That is, they are neither prejudice or mistreatment. Rather, an ideology is a set of socially shared beliefs that legitimates an existing or desired social order. Prejudice, on the other hand, is an individual predisposition to devalue a group of others» (Nibert, 2002, p.8). Cette nuance est primordiale. Considérer le spécisme comme un préjugé relèverait alors seulement des comportements individuels et non pas d'une organisation systémique. De ce fait, penser de cette façon n'entraînerait pas des changements de fond nécessaires pour combattre le spécisme dans la société. Cela permet aussi de comprendre réellement l'oppression que les animaux subissent.

En somme, l'antispécisme stipule que les animaux n'ont pas moins de valeur que les humains parce qu'ils ne font pas partie de l'espèce humaine. Inversement, le spécisme se base sur l'anthropocentrisme (Giroux, 2020, pp. 13-91). Par ailleurs, le spécisme peut se penser comme un système. Selon Playoust-Braure et Bonnardel, nous vivons dans une société spéciste :

Qu'est-ce que la société spéciste ? Elle est à la fois une organisation sociale, fondée sur un système politique et économique d'exploitation des animaux, et une idéologie, se traduisant en particulier par le dogme humaniste, cette croyance en la suprématie humaine. L'ensemble forme un fait social transversal à l'ensemble de la société, qui en influence les strates (Playoust-Braure et Bonnardel, 2020, p.6).

L'éthique animale est également un concept fortement lié au véganisme et plutôt complexe avec plusieurs dimensions. Tous comme pour le féminisme, l'éthique animale n'est pas un mouvement uniforme : « Un domaine divisé, également, par plusieurs lignes de failles, selon qu'on se dise ou non antispéciste, qu'on veuille abolir l'exploitation animale ou seulement la réformer, que l'on s'appuie sur la justice ou la sollicitude, que l'on défende ou non une théorie des droits des animaux, qu'on lui donne ou non une dimension politique, que l'on se fie ou pas à nos intuitions morales, ou même qu'on élabore ou pas une théorie à proprement parler » (Jeangène Vilmer, 2015, p.124). La souffrance reste tout de même une constante lorsqu'on parle d'éthique animale. La souffrance reste subjective, car on ne peut ressentir que notre propre souffrance (Jeangène Vilmer, 2015, p.10).

Il est important de mettre en contexte la place de la viande dans notre alimentation afin de comprendre que le véganisme reste marginal et aussi que la société est spéciste. Ainsi, nous nous questionnerons sur l'impact de l'alimentation sur notre identité, plus particulièrement sur l'identité de genre et sur les codes de la masculinité.

Chapitre 1 : Approche conceptuelle

1.1 Cadre d'analyse

Le véganisme ne prend pas seulement en compte l'alimentation. Une personne végane ne fait pas que retirer les aliments de provenance animale de leur vie quotidienne; elle repense son rapport aux animaux. On y rejette la viande, mais aussi l'idée que les animaux sont inférieurs aux humains. Cette déconstruction de la pensée androcentrique vient avec son lot de remise en question. C'est dans cette optique que plusieurs champs de recherche se développent afin d'étudier cette question autant en sociologie que d'autres disciplines connexes. Dans les dernières années se sont alors développées les *Critical Animal Studies* (CAS) ainsi que des études féministes portant sur la question animale. En ce sens, il est pertinent de questionner davantage le lien entre nos rapports envers les animaux, notre alimentation et le genre.

La question de recherche principale va donc comme suit :

Quels sont les enjeux d'une alimentation végane sur les codes des masculinités ?

Nous avons entrepris une étude afin de vérifier si la consommation de viande est reliée à un certain idéal de la masculinité, si aimer la viande et en consommer est nécessaire lorsqu'on est un homme. En ce sens, il est pertinent de se demander si les hommes sentent une pression sociale à manger de la viande. Cette question engendre plusieurs sous-questions qui guideront notre projet de recherche. Au cœur de notre étude, nous allons explorer la relation entre la consommation de viande et la construction de la masculinité. Est-ce que la consommation de viande est une pratique apprise et répétée ou relève-t-elle plutôt d'un besoin inné, dans le propre de l'homme ? De ce fait, les processus identitaires vécus par des hommes véganes au regard de leur masculinité seront étudiés. Ainsi, notre analyse portera sur les expériences de masculinité exprimées par les répondant-es eux-

mêmes en lien avec les différents types de masculinité, soit les codes des masculinités, décrites dans la littérature féministe.

1. Comment le carnisme comme norme sociale et marqueur d'identité de genre est-il vécu par les hommes véganes?
2. Le véganisme étant majoritairement féminin, quel serait le lien entre empathie envers les animaux, véganisme et masculinité?
3. Quel rôle joue la préparation des repas sur la division sexuelle du travail ainsi que sur la charge mentale des hommes véganes?

Plusieurs hypothèses découlent de notre problématique. Considérant le caractère performatif du genre et les constructions sociales autour de celui-ci, nous avons retenu trois hypothèses principales:

Il existe une pression sociale à ce que les hommes consomment quotidiennement de la viande. En effet, manger de la viande est un comportement attendu, la norme, pour les hommes. Il s'agit majoritairement de codes socialement construits que les hommes intériorisent plus ou moins consciemment et qui sont des modèles de conduites qui organisent les valeurs et qui sont partagés par des groupes sociaux.

La seconde hypothèse concerne le lien entre la féminité et l'empathie, qui nous permet de faire comprendre l'état mental des individus et nous informe sur nos biais inconscients sur les pensées et les intentions des autres (Christov-Moore et Lacoboni, 2019, p. 937). Bien que ce lien peut être qualifié comme étant le résultat d'une construction sociale du genre, néanmoins il est intéressant de noter que plusieurs études scientifiques, telles que Christov-Moore et Lacoboni, décrivent l'empathie comme étant une qualité plus importante chez les femmes que chez les hommes. Ainsi, l'aversion à la douleur est davantage associée à la féminité, les hommes sont moins sensibilisés à questionner leurs comportements alimentaires lorsqu'il s'agit de manger de la viande ou de chasser des animaux. Cependant, il est clair que la condition animale peut faire partie des raisons qui poussent certains hommes à devenir véganes. Malgré cela, la majorité des études semblent soutenir que les choix alimentaires demeurent majoritairement « genrés » dans le sens où les hommes consomment plus de viande que les femmes (Adams, 2016).

Une troisième hypothèse peut également être mobilisée. Avoir une alimentation végétane demande un rapport différent à la nourriture et à la manière de s'alimenter. Il s'agit en effet de modifier ses habitudes de consommation, mais aussi de se procurer les ingrédients et les produits nécessaires à une alimentation végétane qui soit saine et équilibrée et qui contient tous les éléments nutritifs nécessaires pour la santé. Considérant que le véganisme n'est pas la norme en société, qu'il demande une certaine connaissance des aliments de base à consommer mais aussi sur la manière de les consommer, il est plus difficile d'avoir accès à des repas végétanes qu'à des options avec de la viande. La préparation des repas est donc un aspect fondamental de l'identité masculine des hommes végétanes qui pour la plupart sont contraints de cuisiner. Ainsi, ces hommes, devenus végétanes, pensent davantage à leur alimentation et tout ce qui nécessite sa préparation que lorsqu'ils n'étaient pas végétanes. Ainsi, toute l'attention à la nourriture et à la préparation des repas normalement reconnue comme charge mentale associée au travail domestique des femmes sera étudiée dans notre projet afin de mieux saisir les aspects genrés de l'alimentation.

1.2 Méthodologie

La méthodologie féministe sera mobilisée tout au long de ce mémoire comme angle d'analyse. Cette méthodologie met de l'avant les relations de genre lors de la recherche et permettra en effet d'orienter le reste de la recherche, entre autres en ce qui concerne les entretiens avec les personnes interviewées. Christine Delphy, dans son texte *Le prisme principal*, énonce que le féminisme offre une vision du monde et de la vie particulière. Il permet en effet de concevoir des manières de faire et d'agir différentes. Elle souligne par ailleurs que le genre est une construction sociale hiérarchique et qu'un des buts du féminisme est de briser cette hiérarchie, de ce fait, la division dualiste qui lui est intrinsèque. Ainsi, ce qu'est le féminisme est toujours en changement et doit s'adapter. Il y a toujours de nouveaux débats et le féminisme en soi prend plusieurs directions : « il est souvent difficile de prédire la position des féministes d'après leur position dans un débat antérieur. Parce que la confrontation avec l'urgence politique fait surgir chez chacune des options qui n'avaient pas eu l'occasion d'être exprimées, et peut-être même d'exister, avant » (Delphy, 2005, p.163). Il existe alors une diversité de féminismes, mais aussi des points communs.

Ce qui est primordial pour Delphy, c'est la solidarité entre toutes les femmes, qu'elles vivent les mêmes réalités que soi ou non.

Le texte de Sandra Harding intitulé *The Instability of the Analytical Categories of Feminist Theory* traite également de cette idée de solidarité. Afin de ne pas théoriser des solutions qui relèveraient uniquement du général, Harding propose que le féminisme soit solidaire des buts des autres féministes. De plus, il est primordial de renoncer à trouver une théorie totalisante du féminisme. La théorie du *stand-point* permet selon elle de prendre en compte les conditions actuelles qui engendrent les oppressions et empêche de créer des visions universelles sur une question. Elle va également dans le même sens que Delphy en énonçant que le féminisme est instable. En revanche, cela ne peut que produire des solutions et des ressources riches pour la suite. Harding discute également, tel que mentionné plus haut, de la dichotomie présente entre la nature, associée aux femmes, et la culture, associée aux hommes. Elle rappelle que ce sont des organisations intellectuelles puissantes et que nous sommes formé-es par ces dichotomies. (Harding, 1986, pp. 660-664).

Cette méthodologie s'est développée dans les années 1960 pour contrer le milieu académique qui est majoritairement masculin : « Male subjectivity was examined. The so-called objectivity of male-defined rationality was found to be replete with unexamined pervasive prejudice against women's interests, especially with regard to academic research » (Tomm, 1989, p.2). En effet, ce qui était mis de l'avant dans le monde académique était le reflet de ce que les hommes trouvaient important, ce qui incluait très peu les femmes. Les recherches faites par les hommes étaient beaucoup plus considérées que celles réalisées par les femmes. Un des buts de la méthodologie féministe était également de rendre moins invisibles les femmes dans les recherches et en recherche. Ces recherches faites par des femmes étaient invisibilisées par le fait qu'elles n'étaient pas publiées dans les revues par exemple. Elles étaient alors très difficiles à trouver et le savoir produit était alors peu accessible. Par ailleurs, la méthodologie féministe critique le positivisme en sciences sociales qui a pour but de se rapprocher d'une méthode rigoureuse et objective que l'on associe de la science naturelle. Cette manière de voir la science a eu pour effet de rendre encore plus invisibles les recherches faites par des femmes. Les

sciences sociales étaient donc marquées d'un biais sexiste (McCormarck, 1989, pp. 14-19). Cet androcentrisme, selon McCormarck (1989), se manifeste de deux manières en sociologie : « The first was the theory that the inferiority of women was based in biology. Sociobiology equated the inferior status of women in society with the inferior status of women in nature. [...] The second type of androcentricity emphasized the social environment and the way it impacted on sex through the mechanisms of socialization and sex-role differentiation. In principle, the status of women, then, could be changed for it was not immutable. But so could everything else, and gender had no special status» (McCormarck, 1989, p.20). Ainsi, l'androcentrisme fige les hommes et les femmes dans des rôles précis et distincts et renforce l'idée que les recherches faites par les hommes sont plus importantes et nécessaires.

Ainsi, ces textes de méthodologies féministes sont pertinents ici pour plusieurs raisons. Ils rappellent que la condition des hommes et des femmes sont contextuelles. En effet, la méthodologie est toujours en mouvement; elle s'adapte selon la population étudiée, mais aussi le contexte social dans lequel autant le ou la chercheur-euse et les personnes interviewé-es évoluent. La manière de collecter les données n'est pas neutre également. Il y a donc trois aspects à considérer lors de cette étape, soient les relations de pouvoir entre le ou la chercheur-euse et les personnes étudiées, l'importance et la validité des expériences des femmes et les suppositions concernant les manières de recueillir les données.

La première étape implique qu'une méthodologie féministe demande à la chercheuse de se remettre en question. En effet, il est primordial de s'éloigner de l'idée que les recherches soient totalement objectives afin de ne pas recréer des dynamiques de domination : « Can the separation required by demands for 'objectivity' contribute to women's empowerment when it is so firmly tied to their subordination? » (Driscoll and McFarland, 1989, p.186). En oubliant d'où l'on vient, cela ne fait que renforcer l'idée que le savoir des personnes étudiées n'est pas important et place les chercheur-euses sur un piédestal.

La seconde étape met de l'avant le privé. En effet, le public a longtemps été avantagé sur le privé dans les recherches. Les études féministes ont popularisé l'idée que le privé est politique. Il était donc primordial de trouver un moyen d'incorporer le privé dans les études

afin de comprendre la complexité de la condition des femmes. De ce fait, la méthodologie qualitative est donc davantage appropriée.

Enfin, il y a principalement deux suppositions : que la vie quotidienne doit être nécessairement étudiée sous l'angle du privé ou du public et que les outils utilisés et leurs relations entre eux. En effet, les techniques utilisées pour étudier la sphère publique ne permettent pas d'étudier adéquatement la sphère privée. Ainsi, lorsque des études qui mettent l'accent sur la sphère publique tentent d'étudier la sphère privée, les résultats ne sont pas concluants. En présumant que la sphère masculine est plus importante, la sociologie, comme d'autres sciences sociales, a reproduit des dynamiques oppressives de genre (Driscoll and McFarland, 1989, pp. 186-189). De plus, les sondages sont critiqués, car ils oublient la plupart du temps le contexte social dans lequel les personnes étudiées évoluent. : « These assumptions take the individual out of her/his social context. They mask the structure of social relationships and processes of change. They treat patterns of action and attitude as personal characteristics rather than as dimensions of social structure and of power » (Driscoll and McFarland, 1989, p.189).

Il est possible de penser le véganisme sous l'angle de la méthodologie féministe, considérant l'époque dans laquelle nous vivons actuellement. La dichotomie nature/culture encore très présente se doit d'être considérée et déconstruite afin de comprendre le rapport des hommes à la viande, mais aussi aux femmes. Il ne faut également pas oublier que les oppressions sont multiples, mais que plusieurs aspects restent tout de même semblables. Il est également possible d'appliquer la méthodologie féministe pour étudier les masculinités. En effet, les masculinités se définissent en opposition aux féminités, le lien entre eux est donc marqué. Afin de comprendre les dynamiques de pouvoir entre les masculinités et les féminités, la méthodologie féministe est donc tout indiquée.

Cette méthodologie féministe sera donc appliquée dans une optique d'analyse qualitative. Ce type d'analyse permet de faire sens de ces données en prenant en compte une problématique particulière : « The use of qualitative methods in research involves more generative interaction between the researcher and the researched. This necessitates greater self-scrutiny, especially on the part of the researcher. The researcher becomes more aware of the ways in which one's presuppositions about the subject as well as the methods of

interacting with that individual shape the findings of the research » (Tomm, 1989, p.4). En effet, les analyses qualitatives ne renvoient pas seulement à la conceptualisation des données de terrain en tant que telle, mais aussi à la construction de la problématique, la sélection des interviewé-es, entre autres. En effet, les individus interviewés y partagent leur représentation du monde qui est un assemblage structuré, codéfini et récurrent (Paillé et Mucchielli, 2016, p.36-37). Il est important de choisir la méthodologie en fonction de l'objectif de la recherche, des caractéristiques des personnes interviewées, du nombre de personnes nécessaires pour obtenir suffisamment de résultats et des conditions matérielles de la recherche. En ce sens, l'humain ne se développe pas de manière ahistorique, mais participe plutôt à son environnement, les interactions que l'on peut y trouver et plus globalement, à ce qui constitue l'humanité : « Aucun phénomène ne peut exister « en lui-même » dans le vide environnemental » (Paillé et Mucchielli, 2016, p.39). Ceci explique également pourquoi les entretiens sont effectués par vidéo-conférence, considérant la pandémie de COVID-19 que nous vivons actuellement et les normes en vigueur pendant cette période pour la recherche qualitative.

Le travail du ou de la chercheur-euse se doit d'être rigoureux afin de produire des matériaux de recherche pertinents et adéquats. Pour ce faire, leur propre langage devra être mobilisé, mais aussi celui de son sujet d'étude et de la littérature scientifique afin de trouver les significations les plus justes. Il s'agit aussi d'effectuer un travail de contextualisation pour comprendre le plus exactement possible la perspective de la personne interviewée. (Paillé et Mucchielli, 2016, p.36-37).

De ce fait, afin de répondre à la question de recherche, des entrevues seront effectuées. Ces entretiens qualitatifs sont privilégiés pour différentes raisons et ont plusieurs utilités :

L'entretien de type qualitatif diffère sous plusieurs aspects, non seulement des entretiens dits standardisés, mais également des autres types d'entretiens [...] en ce sens qu'il est d'abord axé sur la collecte de données, non pas dans le but de guérir, d'aider ou de généraliser des résultats, mais plutôt de mieux comprendre et interpréter la façon dont les personnes, dans un environnement social particulier, construisent le monde qui les entoure (Boutin, 1997, pp.3-4).

Plus particulièrement, les entrevues seront semi-dirigées. Ce type d'entrevue permet d'encadrer l'entretien en laissant une marge de manœuvre, permettant la discussion de

divaguer quelque peu, pouvant apporter des résultats forts intéressants (Boutin, 1997, pp.33-34). Un entretien demande beaucoup de préparation afin de recueillir les informations les plus pertinentes possibles. Il ne s'agit pas seulement d'une conversation. Les entretiens semi-dirigés permettent d'explorer plusieurs hypothèses en lien avec un sujet précis, tout en laissant la personne interviewée témoigner de son expérience librement en étant un peu guidé par le ou la chercheur-euse. En ce sens, le guide d'entretien sert de pense-bête pour le ou la chercheur-euse, lui permettant de couvrir tout ce qui doit être discuté dans le cadre de l'entretien. Il faut tout de même porter une attention particulière à ne pas le regarder constamment. Par ailleurs, ce guide doit contenir des questions pertinentes, qui permettent d'obtenir de bons résultats. Les questions doivent être ouvertes, simples, courtes et neutres. Trop de questions fermées peuvent donner l'impression à la personne interviewée de suivre un interrogatoire (Sauvayre, 2021, pp.18-34).

Lors d'un entretien, les personnes interviewées ne font pas que parler; elles s'expriment également afin de critiquer, blâmer, dénoncer, etc. Il s'agit d'être attentif-ve à ces nuances dans la discussion engendrée par les questions du guide d'entretien. La manière dont le discours est porté joue également pour beaucoup : les pauses, les tensions, les désaccords, les longs silences tout comme les exclamations sont lourds de sens (Paillé et Muchielli, 2016, p.96-97).

Ainsi, puisqu'il s'agit de comprendre de quelle manière les hommes véganes considèrent leur masculinité, les entretiens, qui permettront réellement d'entrer en contact et de discuter en profondeur du sujet avec les participants, seront optimaux afin d'obtenir les meilleurs résultats. Il est ici question de comprendre le rapport à la masculinité chez les hommes véganes et de contribuer à la recherche scientifique sur la question. Il est cependant pertinent de mentionner que dans une recherche de la sorte, certains choix doivent être faits, il est impossible d'explorer toutes les avenues. Cette recherche contribue à l'avancement du savoir sur le sujet, mais aussi de soulever des questions jamais posées auparavant.

Dans le cadre du mémoire, des entrevues avec 10 hommes cisgenres véganes et 5 personnes ne s'identifiant pas à cette catégorie, venant de plusieurs régions du Québec, ont été réalisées afin de comprendre l'attachement entre leur masculinité et leur alimentation et la

place des femmes dans ces rapports. Il s'agit de saisir comment ceux-ci voient le rapport entre leur alimentation et leur masculinité. Cette recherche a pour but de comprendre ce qu'implique la masculinité et le caractère construit de celle-ci. Un effort particulier a été accordé afin d'obtenir un échantillon d'hommes d'origines ethniques, des milieux sociaux, d'orientations sexuelles, de milieux professionnels, d'âges, etc. différents afin d'avoir plusieurs perspectives et d'essayer d'avoir une représentation la plus vaste de la communauté végane au Québec. Le contexte pandémique dans lequel nous étions plongées a tout de même apporté son lot de défis. Les rencontres ont en effet dû se dérouler obligatoirement par zoom, considérant les normes sanitaires en place. En effet, cela m'a permis de discuter avec des gens qui étaient loin de chez moi à moindres coûts et de recueillir l'expérience de personnes véganes à travers plusieurs régions de la province.

Ces personnes ont été recrutées à l'aide d'une publication sur mon mur Facebook où il était mentionné que des personnes véganes de 18 ans et plus étaient recherchées afin de discuter des rapports entre les masculinités et le véganisme. Je n'ai pas eu besoin de partager la publication dans des groupes. Il était également inscrit que les entrevues devraient durer environ une heure. Ayant moi-même été impliquée dans des groupes militants véganes dans les dernières années, certains de mes contacts m'ont été utiles. En effet, plusieurs de mes connaissances ont envoyés cette publication à leurs ami-es. Par ailleurs, les participant-es ont aussi parler de l'enquête à leur entourage, me permettant d'avoir un échantillon plus élargi comprenant des personnes avec lesquelles je n'avais aucun lien personnel. Le fait d'être moi-même végane et chercheure en sociologie a facilité les contacts et les échanges, mais n'a dans aucun cas fait l'objet de conflits d'intérêt ni d'enjeu de pouvoir. Par ailleurs, toutes les consignes éthiques ont été respectées lors de cette étude, le certificat d'approbation éthique ayant été obtenu et renouvelé pendant la recherche.

1.3 Données sociodémographiques

Les données sociodémographiques des participant-es seront tout d'abord présentées sous forme de tableaux ci-dessous. Les personnes interviewées sont nommées de la manière suivante : I₁, I₂, I₃, etc. (I pour Interviewé-e) De cette manière, leur anonymat sera préservé et il sera facile de se référer aux données sociodémographiques du tableau afin de savoir de qui on parle.

Tableau 1 : données sociodémographiques

	I ₁	I ₂	I ₃	I ₄	I ₅
Âge	Vingtaine	Vingtaine	Vingtaine	26 ans	28 ans
Genre	Femme cisgenre	Homme cisgenre	Femme transgenre	Homme cisgenre	Homme cisgenre
Orientation sexuelle	Hétérosexuelle	Bisexuel	Bisexuelle	Hétérosexuel	Pansexuel
Pronom	elle	Il	Elle	Il	Il
État matrimonial	En couple avec un homme cisgenre depuis 3 ans avec qui elle habite. (I ₂)	En couple avec un homme cisgenre depuis 3 ans avec qui elle habite. (I ₁)	Elle est en couple avec une femme depuis 5 ans et elles habitent ensemble	Il habite avec sa copine	Célibataire
Niveau d'éducation	Baccalauréat terminé	2 Baccalauréats	Maitrise terminée	Baccalauréat	Études universitaires non complétées
Occupation	Étudiante à la maîtrise	Ingénieur	Étudiante au doctorant et auxiliaire de recherche et d'enseignement	Emploi à temps partiel et étudiant au baccalauréat	Barbier
Niveau de vie	En ce moment, elle paie ses études et a donc quelques dettes d'études, mais qualifie son milieu de vie comme suffisant.	Il qualifie son milieu social lorsqu'il était plus jeune comme étant de la classe moyenne supérieure. Il y voyait une différence visible entre le mode de vie de sa famille et celui de ses ami-es.	Elle qualifie son milieu social lorsqu'elle était jeune comme ayant une trajectoire ascendante. Ses parents sont de la classe moyenne élevée. Sa situation présente aux études lui offre un salaire suffisant.	Son occupation actuelle d'étudiant le place dans une situation plus précaire, mais suffisante pour subvenir à ses besoins.	Sa situation actuelle est suffisante pour subvenir à ses besoins; c'est de cette manière qu'il qualifie son milieu socioéconomique.
Années de Véganisme	3 ans	1 an	6 ans	3,5 ans	4 ans

	I₆	I₇	I₈	I₉	I₁₀
Âge	44 ans	28 ans	25 ans	27 ans	43 ans
Genre	Homme cisgenre	Non-binaire	Homme en questionnement sur le genre	Homme cisgenre	Homme cisgenre
Orientation sexuelle	Hétérosexuel	Bisexuel-le/ Queer	Hétérosexuel	Hétérosexuel	Hétérosexuel
Pronom	Il	Iel (il et elle en alternance à l'oral)	Il	Il	Il
État matrimonial	Célibataire	En couple	Célibataire	Célibataire	Marié
Niveau d'éducation	2 ans d'université	Maitrise non terminée	Baccalauréat terminé	Baccalauréat terminé	Doctorat terminé
Occupation	Travailleur autonome	Libraire	Étudiant et travaille dans un restaurant	Étudiant	Ingénieur
Niveau de vie	Il appartenait donc à la classe moyenne faible, ne manquant de rien, mais n'ayant pas accès à des choses plus superflues.	Son milieu socioéconomique lorsqu'iel était jeune était assez aisé. Sans avoir un statut aussi élevé aujourd'hui, iel a tout de même plusieurs privilèges.	Sa vie d'étudiant est drastiquement différente de celle qu'il avait lorsqu'il vivait avec ses parents.	Il s'implique dans une association étudiante. Il se considère assez aisé, ayant hérité assez jeune.	Il vient d'un milieu plutôt aisé. Ces deux parents sont des professionnels ayant obtenu un grade de maitrise. Il a aujourd'hui une situation semblable.
Années de véganisme	20 ans	6 ans	7 ans	4 ans	8 ans

	I₁₁	I₁₂	I₁₃	I₁₄	I₁₅
Âge	33 ans	31 ans	26 ans	31 ans	25 ans
Genre	Homme cisgenre	Homme en questionnement sur le genre	Femme cisgenre	Homme cisgenre	Femme cisgenre
Orientation sexuelle	Hétérosexuel	Pansexuel	Hétérosexuelle	Hétérosexuel	Asexuelle
Pronom	Il	Il	elle	il	Elle
État matrimonial	En couple	En couple avec une femme	En couple	En couple	En couple
Niveau d'Éducation	DEC	Maitrise non terminée	Maitrise complétée	Maitrise complétée	Baccalauréat complété
Occupation	Travaille pour sa propre compagnie	Service à la clientèle	Enseignante	Étudiant au doctorat et chargé de cours	Étudiante à la maitrise
Niveau de vie	Il vient d'un milieu où seulement son père travaillait. Il ne manquait de rien, mais n'avait pas accès à des choses plus superflues. Il fait aujourd'hui partie de la classe moyenne selon lui.	Il vient d'un milieu assez pauvre. Il sentait assez jeune que sa situation était précaire. Il a maintenant un emploi avec de conditions plus stables qui lui offre une situation économique plus aisée.	Elle vient d'un milieu assez aisé et a aujourd'hui une situation économique plutôt similaire.	Il vient d'un milieu de classe moyenne basse. Ayant vécu une trajectoire ascendante, il se qualifie faisant partie de classe moyenne.	Elle vient d'un milieu assez aisé et a aujourd'hui une situation économique plutôt similaire.
Années de véganisme	9 ans	4 ans	2 ans	4 ans	4 ans

Trois différentes thématiques sont mobilisées pour faire ressortir les données des verbatims, soient le rapport aux normes genrées, le rapport à soi et le rapport aux autres. Ces catégories permettront de mettre en lien la théorie et les propos des personnes interviewées. Elles ont été déterminées en fonction des réponses données lors des entrevues et des thèmes qui ont davantage été discutés lors des entrevues. Elles ont été choisies également afin de pouvoir répondre à la question de recherche en faisant ressortir le plus de données possibles. Le genre reste central à ces thématiques, déterminant en effet de quelle manière le véganisme est perçu dans la vie quotidienne de personnes interviewées. Ces catégories sont aussi très liées au véganisme et à ce que celui-ci implique. Le véganisme reste très personnel, mais aussi social. Les personnes véganes doivent changer plusieurs habitudes, ce qui affecte autant leurs cheminements personnels, que leurs relations avec les autres et leurs rapports à la nourriture.

Lors des entretiens, les interviewé-es ont mentionné avoir éprouvé beaucoup de plaisir à répondre aux questions. Les questions leur ont permis de réfléchir à des aspects de leurs vies auxquels iels n'avaient jamais pensé avant et de mettre des mots sur d'autres qui germaient dans leurs têtes depuis quelques temps. Par exemple, la question sur la virilité a surpris la majorité des interviewé-es. Plusieurs ne s'étaient jamais questionné-es sur les liens entre la virilité et la masculinité. On me demandait même de leur donner une définition de la virilité et je devais alors leur rappeler que je voulais savoir ce qu'iels en pensaient. En somme, les gens étaient assez à l'aise de me parler de leur expérience, de la manière dont le véganisme est entré dans leur vie et y reste.

Chapitre 2 : Rôles de genre et alimentation : quels liens?

2.1 Voir les masculinités sous un angle féministe : qu'est-ce que le patriarcat?

Le patriarcat, ce concept comme nous le comprenons de nos jours, a été popularisé par les féministes. Il reste tout de même une notion controversée. Il est alors difficile d'établir une définition claire du patriarcat. Il est effectivement compris différemment selon les courants féministes : « il apparaît aussi comme un fourre-tout, de surcroît sans statut théorique : on ne sait pas s'il s'agit d'un système global de relations sociales, comme dans l'analyse féministe radicale, ou d'une partie d'un système, ou encore d'une idéologie, voire d'un trait psychologique » (Delphy, 1981, p.62). Cela a pour effet de le rediriger vers l'idéologie ou comme étant l'Idéologie, selon certaines féministes. Christine Delphy, qui en fait un des concepts principaux de son livre *L'ennemi principal*, le définit comme suit : « le patriarcat est le système de subordination des femmes aux hommes dans les sociétés industrielles contemporaines, système qui a pour fondement économique le mode de production domestique dont on doit la conceptualisation à Delphy » (Appay, 2005, p.218). Pour les féministes radicales matérialistes, telles que Delphy : « pour comprendre le patriarcat, [il faut] remettre en question l'idéologie patriarcale d'une façon radicale : rejeter tous ses pré-supposés, jusques et y compris ceux qui n'apparaissent pas comme tels mais comme des catégories fournies par le réel lui-même, par exemple les catégories de « femmes » et d'« hommes » » (Delphy, 1981, p.65). En effet, le patriarcat est un système qui se reproduit de lui-même et qui définit les rôles genrés. Ainsi, il s'agit de déconstruire les notions fixes autour du genre afin de combattre ce patriarcat qui est invisible, car « il est de la nature du patriarcat - comme de tout système d'oppression - de se nier en tant que tel » (Delphy, 1981, p.60). On voit alors que plusieurs comportements typiquement masculins et féminins sont déterminés par le système patriarcal, prédestinant ce qu'on attend des hommes et des femmes.

Il y a également un lien à faire entre le patriarcat et la cause animale. En effet, les hommes dominent les femmes comme les animaux, ce sont les hommes qui contrôlent les pratiques et les institutions reliées à la violence animale. Le mouvement animaliste ne peut être pensé sans le féminisme et vice versa, les suffragettes étaient par exemple impliquées dans la

Brown Dog Affair. Le patriarcat est le lien commun entre la cause animale et le féminisme : « Si femmes et animaux partagent une proximité historique et matérielle de fait, c'est avant tout qu'elles et ils partagent un adversaire commun : le patriarcat, ce dernier les assignant à une place spécifique dans l'ordre du monde. Indissociable du suprématisme humain et de l'idéologie humaniste, le patriarcat polarise les individus selon une hiérarchie de valeurs qui place en haut de la pyramide des êtres l'humain mâle, blanc, adulte, maître de lui-même et en pleine capacité de ses moyens physiques et intellectuels. » (Bailey et Playoust, 2016, p.82).

Il est alors plus que pertinent de penser les masculinités dans une perspective féministe : « C'est la pensée féministe qui a inventé cette masculinité que nous étudions, déconstruisons et tâchons de reconstruire aujourd'hui, et cette masculinité est tout sauf invisible. (Dé)construire « virilité » et « masculinité » participe donc également d'un « effort féministe d'historicisation et de dénaturalisation du patriarcat » (Gourarier, Rebucini, Vörös, 2015) » (Rivoal, 2017, p.153). Le féminisme, dans les années 1980, reste très peu mobilisé dans les études sur la masculinité. Des concepts tels que la division du travail et le genre au sein des différentes classes sociales sont toutefois primordiaux aux études sur les masculinités, mais sont très rarement abordés. Finalement, les études sur les masculinités se doivent de recourir aux analyses qui brisent les dichotomies de l'individu contre la société et vice versa. Il y a plusieurs indicateurs à prendre en compte lorsque l'on étudie les masculinités tout comme les féminités qui ne sont pas limités à leurs catégories propres.

Ainsi, mobiliser le féminisme n'est que bénéfique pour étudier les masculinités, considérant que les masculinités et les masculinités se construisent en contradiction. Dans les années 1950 et 1960, les études sur les rôles sexuels concernaient uniquement les hommes et les femmes pour que la société « fonctionne ». La seconde vague du féminisme a mis en lumière les inégalités vécues par les femmes. Ainsi, ces études sur les rôles sexuels portaient des préjugés basés sur des aspects biologiques. Il était donc normal pour les femmes de rester à la maison et être celles à accomplir les tâches ménagères et s'occuper des enfants sans quelconque reconnaissance. Les hommes en étaient bien sûr avantagés (Connell and *al.*, 1985, pp. 552-557).

2.2 Le développement des études sur les masculinités

Il y a différentes façons de considérer les masculinités. Par exemple, Sobal (2005) parle de masculinité singulière ou de masculinités multiples. L'aspect singulier des masculinités permet de comprendre des aspects plus généraux associés à la masculinité. Cette perspective reste tout de même plutôt essentialiste. Sobal considère que « a singularity assumption also underlies unidimensional continuum thinking, where masculine and feminine are seen as polar opposites in a dichotomy » (Sobal, p.136, 2005). Le danger de cette dichotomie est de considérer la masculinité et féminité comme quelque chose de figé.

Quant à elle, la sociologue R.W. Connell (2005) souligne que dans la culture de masse, il y a ce qu'on peut nommer une idée d'une masculinité fixe, de ce qu'est un «vrai homme». On irait même jusqu'à dire que la masculinité ne peut changer. Il sera question plus tard de démontrer que cela est faux, que cela participe au patriarcat. Cette masculinité se transmet par les corps des hommes de deux manières selon elle; soit le corps dirige l'action, soit le corps limite l'action. Dans le premier cas, on peut prendre comme exemple le fait que les hommes seraient plus prompts à la violence, que des actions violentes viendraient d'une envie, d'une passion incontrôlée. Pour ce qui est du deuxième cas, on entend le fait que les hommes ne seraient naturellement pas faits pour s'occuper des enfants. Elle souligne par ailleurs que plusieurs études scientifiques prouvent qu'il n'existe pas de caractéristiques biologiques reliées aux genres qui expliqueraient ces comportements (Connell, 2005, pp.45-47) : « When racist and sexist ideology sanction certain hierarchial social arrangements on the basis of biology, the biology is usually fake » (*ibid.*, 2005, pp. 47-48).

Ainsi, le rapport au corps est important à considérer lorsqu'on analyse les masculinités. Quoique différente et moins stricte que dans les décennies précédentes, la présentation de soi est aussi importante dans la construction de l'identité de genre. En effet, en Occident, les pantalons ne sont plus réservés qu'aux hommes. En revanche, les vêtements dits unisexes ne le sont pas totalement; ils représentent plutôt les codes vestimentaires associés aux hommes. Il s'agit d'un autre exemple du masculin utilisé pour représenter l'universel (Guionnet et Neveu, 2021, p. 42).

On peut par ailleurs observer ce rapport au corps et à la masculinité dans le monde du sport : « The institutional organization of sport embeds definite social relations : competition and hierarchy among men exclusion or domination of women. The social relations of gender are both realized and symbolized in the bodily performances. Thus men's greater sporting prowess has become a theme of backlash against feminism. It serves as symbolic proof of men's superiority and right to rule » (Connell, 2005, p. 54). Le monde du sport, malgré qu'il soit de plus en plus accessible pour les femmes, reste pour les hommes en grande majorité. Le sport est un autre facteur qui permet de façonner l'identité de genre chez les hommes, il reste une : « institution homosociale initialement construite pour procéder à un travail méthodologique de calibrage de la virilité » (Guionnet et Neveu, 2021, p.45). Comme le nomme Connell (1995), le sport renforce les relations sociales entre hommes basées sur la compétition, la hiérarchie et la domination des femmes. Pour bien démontrer sa virilité, il s'agit, dans le sport, d'être puissant et performant. Le monde du sport contribue alors à modeler les corps masculins et leur présentation (Guionnet et Neveu, 2021, pp. 45-46). Lorsque l'on parle de « la » masculinité, on revoit à l'apprentissage de codes et de normes virils et de la violence associés à la socialité masculine. Il s'agit par ailleurs d'un processus qui se fait entre hommes : « La domination des femmes est structurée chez les hommes par l'apprentissage entre hommes, des savoir-faire, savoir aimer, savoir dominer masculins » (Welzer-Lang, 1997, p.447).

Pour ce qui est des masculinités multiples, Sobal parle de différents scripts. L'homme fort est le premier script dont il est question dans le texte. Cela représente une masculinité axée sur la force et le pouvoir et cette virilité qui est soutenue par la consommation de viande. L'homme en santé est un autre script discuté par Sobal. Pour rester en santé, il s'agit de consommer de la viande de manière raisonnable pour ne pas tomber dans l'accès afin de prévenir les maladies cardiaques. L'homme riche est l'homme qui fournit pour la famille et ceci vient avec un certain prestige. La viande étant un aliment relié à un statut plus élevé, en manger est une façon de démontrer et de renforcer ce statut. Ce script est associé à la masculinité hégémonique (Connell). L'homme sensible considère les autres, mettant davantage de l'avant ses émotions. Par exemple, ces hommes peuvent manger moins de viande quand ils se marient et adaptent leur alimentation selon les besoins de leurs enfants. Il existe également d'autres scripts, tels que l'homme traditionnel, l'homme intelligent et

l'homme pur. Dans une perspective plus globale, ces différentes perspectives de la masculinité interagissent avec la culture, la sexualité, l'endroit où ces hommes vivent et la manière dont ils élèvent leurs enfants.

Cela se produit alors dans des contextes divergents: « For example, Dunier (1992) describes how black men engage in special struggles around masculinity and food choices at home and in other settings. Adjectival masculinities that are contingent upon other characteristics provide men with choices in how they “do meat” in relationship to their gender, marital status, eating site, and other factors » (Sobal, 2005 pp.147-148).

De plus, il existe le mouvement *Straight Edge* qui est une sous-culture où les individus ne consomment ni drogues ni alcool. Les styles de musique écoutés par les personnes *straight edge* sont le rock, le punk ou le hardcore. Plusieurs sont également végétariens et s'impliquent dans l'activisme végétarien : « *keep their edge* (remain drug-free) by reinforcing their abstinent *master status* through rituals promoted in punk *hardcore* music and other collective activities will be described » (Irwin, 1999, p.366). Du moins, le végétarisme est une constance chez les personnes *straight edge* (*ibid*, 1999, pp.365-373).

Par ailleurs, au cœur de ces masculinités multiples, certains hommes sont plus privilégiés que d'autres. Afin de mieux cerner ces réalités, selon Raewyn W. Connell, sociologue et féministe principalement reconnue pour ses travaux sur les masculinités, le genre et les classes, il existe 4 formes de masculinité. La première est la masculinité hégémonique, qui renvoie à ceux qui dominent au sein de la société patriarcale occidentale : « elle justifie à la fois la domination de certains hommes sur d'autres hommes et la subordination de toutes les femmes aux hommes » (Buscatto, 2019, p.185). Quelques valeurs et caractéristiques sont centrales à ce type de masculinité, telles que l'hétérosexualité, la séduction, la rationalité, la confiance en soi, la compétitivité, entre autres.

L'hégémonie définit donc des groupes, ce qui est considéré comme un idéal à atteindre. Il y a trois aspects à considérer lorsque l'on rend compte de l'hégémonie. Tout d'abord, au sein de l'hégémonie, le sentiment de persuasion est très fort. Les médias de masse participent à démontrer que ce que l'hégémonie véhicule est la chose à faire. Par ailleurs, la division des tâches entre les hommes et les femmes est une caractéristique fondamentale

de l'hégémonie. Finalement, le gouvernement a aussi un mot à dire sur ce qui est considéré comme une masculinité hégémonique. Les lois légitiment ou criminalisent certains comportements, renforçant l'idée qu'il existe une bonne manière d'être un homme. (Connell and *al.*, 1985, p. 594).

Il y a également la masculinité complice, qui forme un lien fort avec la précédente. Ce sont les hommes qui, considérant leur position dans la sphère sociale, ne peuvent pas accomplir les idéaux de la masculinité hégémonique, mais s'y sentent très près. Cette masculinité est essentielle à la survie de la première.

De plus, il y a la masculinité subordonnée, incarnée par les non-hétérosexuels, ou les hommes qui n'agissent pas comme de « vrais » hétérosexuels et qui se verraient attribuer des caractéristiques féminines.

Il y a finalement la masculinité marginalisée, qui renvoie aux hommes qui ne font pas partie de groupes privilégiés, tels que les hommes racisés ou issus de classes populaires. L'hétérosexualité et l'homophobie sont deux caractéristiques très présentes, afin d'affirmer le plus possible leur virilité et leurs qualités de « vrais » hommes.

Il est important de noter qu'aucun homme ne peut combler une catégorie complètement. Ces quatre formes de masculinités sont des idéaux types. Ces catégories existent en relation les unes aux autres et dans un rapport hiérarchique (Buscatto, 2019, p.184-186). Ces masculinités sont aussi en relation avec la féminité, avec les liens entre ce qui définit un homme et une femme. Cette opposition entre féminité et masculinité est une caractéristique de l'ordre patriarcal : «Hegemonic masculinity is thus often defined negatively, as the opposite of feminity. Subordinated masculinities are symbolically assimilated to feminity» (Connell, 2000, p.31). La masculinité est alors internalisée dans le système patriarcal et justifie et met en lumière certains comportements et qualités chez les hommes.

Ainsi, les masculinités forment une hiérarchie, le pouvoir masculin total n'étant pas homogène ni acquis. La domination masculine est en constante adaptation. Il est donc important de préciser que cette masculinité hégémonique, qui établit plusieurs normes, change selon les époques : « Le concept de « masculinité hégémonique » a précisément pour fonction de renvoyer, au-delà des incarnations plurielles de la masculinité et de la

virilité, à l'idée de normes qui s'imposent à tous sous la forme d'injonctions comportementales et morales. [...] Selon les sociétés, les époques et les origines culturelles, les modèles « hégémoniques » de la masculinité peuvent varier » (Guionnet, 2012, p.13).

Ainsi, les luttes féministes ont contribué à montrer que cette domination masculine n'est pas linéaire. La domination masculine change et continue de s'adapter, de développer de nouvelles valeurs pour continuer d'exister (Welzer-Lang, 1997, p.450).

En somme, il est possible de comprendre, après avoir exposé différents aspects et concepts reliés à la masculinité, que la masculinité ne peut exister qu'en contraste avec la féminité, en tant que deux opposés. Ces termes démontrent également que les hommes et les femmes diffèrent entre eux et elles, autrement, nous n'aurions pas besoin de ces termes, dans le sens que l'existence de ces catégories renforce ces différences (Connell, 2005, pp.68-69).

2.3 Autres types de masculinités

Dans leur article, Greenebaum et Dexter recensent différentes formes de masculinités que celles qui viennent d'être présentées. L'article discute également du fait que les hommes véganes qui mettent l'emphase sur l'aspect santé de leur alimentation se nomment des *hegans*, qui conservent certains traits de la masculinité hégémonique tout en étant véganes : « The hegan may be a carefully crafted response to the stigma and backlash vegans encounter » (Greenebaum et Dexter, 2017, p.3). On y décrit par ailleurs le concept de masculinité hybride, une masculinité que les hommes véganes construisent. Les hommes au sein de cette étude désirent être des « bons hommes », ce qui n'est pas encouragé au sein de la masculinité hégémonique, qu'eux-mêmes qualifient de toxique (Greenebaum et Dexter, 2017, p.5) :

We argue that the vegans in our study do not embody the hegan archetype; in fact, they reject many of the values upheld by hegemonic masculinity. In many ways, they expand the definition of the qualities that men can exhibit by embracing values and traits associated with women and femininity, embodying a hybrid form of masculinity. Hybrid masculinity is one type of alternative masculinity that focuses on the ways that men actively challenge and reinforce hegemonic ideas of manhood. Hybrid masculinity extends Connell's (1987, 1995) theory of hegemonic masculinity to explain gender hierarchy and gender inequality (Anderson, 2009; Bridges, 2013; Bridges & Pascoe, 2014; Cottingham, 2014, 2015; Demetriou, 2001; Messner, 1993,

2007; Messerschmidt, 2000, 2012; Sumpter, 2015) (Greenebaum et Dexter, 2017, p.3).

Ainsi, ces masculinités hybrides montrent que la masculinité n'est pas fixe et unique. Les hommes associés à ces masculinités hybrides portent certaines caractéristiques associées aux masculinités marginales ou subordonnées, voire celles attribuées aux femmes (Greenebaum et Dexter, 2017, p.4).

De plus, il existe une importante communauté d'influenceurs véganes sur les réseaux sociaux. Ils performent une masculinité particulière en faisant activement la promotion du véganisme et ses bienfaits : « In making eating animals confluent with past deviant behaviours at the margins of society, these vegan influencer-activists each curate a deliberate political aesthetic that guides their audience towards veganism as a transformative moral good » (Olivier, 2021, p.7). Cet activisme fait partie de leur masculinité. La compassion qu'ils éprouvent envers les animaux est aussi une tentative de rendre légitime pour les hommes de ressentir cette émotion. Cependant, cette performativité en ligne reste plutôt capitaliste et cishétéronormative : « In online spaces, vegan influencer-activists accumulate financial, social, and cultural capital by portraying veganism through hegemonic masculine ideals of physical strength and enhanced virility whilst claiming to disrupt these same norms through redemption narratives » (*ibid*, 2021, p.14). Il faut en effet s'assurer que ces masculinités négociées au sein du véganisme se détachent des normes dominantes.

Le véganisme permet également de faire ressortir la misogynie internalisée. Il n'y a rien de mal pour ces hommes de posséder des qualités typiquement féminines, mais le réflexe reste de se dire que ce n'est pas normal, principalement causé par la socialisation genrée : « Veganism 'attracts attention because it reflects changing attitudes towards animals, food and the environment; but it also creates anxiety in relation to other social, economic and political issues, including class, race, gender, sexuality, disability, gentrification, globalisation and environmental protection (Hamilton, 2019, p. 5). » (Olivier, 2021, p.10). Les hommes véganes ont donc l'impression de pouvoir faire mieux en adoptant une approche de rédemption envers leur masculinité.

2.4 Critique de la théorie des rôles et du fonctionnalisme

Dans son étude de la masculinité, Connell fait une critique de la théorie des rôles. En effet, elle préfère déconstruire ces rôles. Dans le texte *Toward a New Sociology of Masculinity*, Connell ainsi que Tim Carrigan et John Lee recensent les écrits sociologiques sur la masculinité. Ils établissent alors trois constats. Tout d'abord, l'homosexualité est très peu étudiée. Il est donc important de rendre compte des dynamiques de pouvoir reliées à la sexualité au sein de la masculinité. Cela permet de comprendre davantage en quoi la masculinité est politique et de quelle manière la masculinité hégémonique se construit.

De ce fait, penser la société en termes de rôle peut être très limitant. Cela implique un certain standard, une manière d'agir qui ne serait pas questionnable. La société est construite autour de rôles qui sont très différenciés entre les hommes et les femmes. Ainsi, de ces rôles a fait en sorte que l'on considérait que les positions que les hommes et les femmes occupaient dans la société étaient normales : « At the simplest level, it is clear that the sex role framework accepts that sexual differentiation is a social phenomenon: sex roles are learnt, acquired, or "internalized." But the precise meaning of the sociality proposed by the framework is not nearly as simple as its proponents assume » (Connell and al., 1985, p.578). En effet, cette théorie ne prend pas en compte que ce qu'on attend des gens et que ce qu'ils veulent ou peuvent accomplir n'est pas toujours compatibles. Par ailleurs, personne ne correspond parfaitement aux catégories associées à ces rôles. (Connell and al., 1985, p.578).

Il est pertinent de mobiliser ici le concept de nature tel que Collette Guillaumin l'entend. Elle parle du « discours de la Nature » qu'elle développe dans ses articles *Pratique du pouvoir et idée de Nature* qui se décline en deux parties. Dans la première partie de l'article, Guillaumin illustre comment la classe des femmes et les femmes individuellement sont traitées en tant que sujet, sont appropriées par la classe des hommes. Le discours de la Nature démontre comment être considérée comme un objet matériellement fait en sorte que les femmes le sont également dans l'idéologie. Ainsi, ce discours comporte trois composantes. La première illustre que considérant que les groupes dominés sont des choses matérielles, ils sont alors matérialisés dans la pensée. Le deuxième aspect renvoie au fonctionnement de la société. Le fait que des groupes en approprient d'autres est considéré

comme normal et agir ainsi est la seule façon de faire. Finalement, le naturalisme renvoie au fait que l'ordre du monde provient du vivant directement. Ainsi, être considéré comme un objet est à la fois un mécanisme qui se manifeste autant sur le plan individuel que social. Ainsi, la nature détermine les rôles de sexes. Guillaumin précise également que les dominants pensent être supérieurs sur la Nature elle-même. Ainsi, la Nature ne concerne que le groupe des dominés. Les femmes sont considérées comme différentes des hommes, cela semble évident. Cependant, Guillaumin relève que les hommes ne sont pas vus comme différents des femmes. Les hommes sont tout d'abord considérés comme des hommes (Guillaumin, 1978, pp. 5-14). La Nature va donc expliquer, légitimer les relations de pouvoir : « ayant une existence d'objet matériel, manipulable, le groupe approprié sera idéologiquement matérialisé, d'où le postulat que les femmes sont des «êtres naturels». D'où la conclusion toute normale que leur place dans le système social est entièrement enclose dans cette matière » (Guillaumin, 1978, p.26).

En ce qui renvoie à l'apport de Connell sur les études des masculinités, on ne peut nier son apport au sein de ces études et son évolution dans le temps. Plusieurs ont tout de même critiqué certains aspects de sa théorie. C'est par exemple le cas de Demetriou dans son article *Connell's Concept of Hegemonic Masculinity: A Critique* où, comme l'indique le titre, Demetriou critique le concept de masculinité hégémonique de Connell. Demetriou débute son texte en mettant en contexte comment Connell en est arrivé à développer une théorie des masculinités. Demetriou revient sur la critique de la théorie des rôles sexuels de Connell (*sex role theory*) que Connell trouve naturaliste. Cette dernière remarque en effet que cette théorie ne permet pas d'expliquer la résistance contre le pouvoir et que celle-ci ne peut pas s'adapter au changement. Ainsi, on ne peut pas considérer les rôles des femmes et ceux des hommes comme étant égaux, malgré ce que peut prétendre la théorie. Cette théorie ne permet pas de rendre compte des multiples formes de masculinités et de féminités. Connell tient donc à vouloir mettre en lumière les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes. Elle souligne par ailleurs que le genre est constamment produit et reproduit par le social. C'est pourquoi elle parle de masculinités au pluriel. Elle définit donc la masculinité hégémonique en opposition à des masculinités subalternes. La masculinité hégémonique représente les codes de la masculinité acceptés dans la société actuelle et elle renforce la domination masculine. Ce concept, selon Demetriou, transcende

les problèmes de la théorie des rôles sexuels. Il montre en effet que la masculinité hégémonique produit une hégémonie interne et externe. Il est possible d'observer ce phénomène entre les hommes hétérosexuels et homosexuels. Malgré les aspects positifs démontrés par Demetriou de la notion de masculinité hégémonique de Connell, il en fait quand même une critique. À l'aide de la notion d'hégémonie internalisée chez Gramsci, Demetriou explique pourquoi le concept de Connell serait trop binaire. Il démontre cela en introduisant sa notion de « masculine bloc ». Ainsi, selon lui, cette nouvelle notion permet de mettre en lumière le fait que la masculinité qui reproduit le patriarcat est plutôt en constante négociation, hybridation et reconfiguration (Demetriou, 2001). Dire que la masculinité hégémonique peut s'adapter comme le dit Connell n'est pas suffisant selon lui. Ainsi, il invite plutôt « à observer les évolutions des normes constituant le « bloc hégémonique » à travers les multiples processus de négociation, d'appropriation, de reconfigurations, d'hybridation et de transferts imposés par les évolutions sociétales et par la recomposition des rapports hommes/femmes » (Guionnet, 2012, p.14)

On peut considérer cette critique comme étant d'une ampleur peu importante. Tel que le conçoit Connell, la masculinité hégémonique et les autres formes subalternes seront considérées dans ce mémoire comme formant un système, de la même manière que Christine Delphy conçoit le patriarcat comme un système. La masculinité hégémonique de Connell nous offre tout de même une perspective sur le modèle masculin à suivre, que tous les hommes tentent inconsciemment de reproduire.

2.5 L'apport de la socialisation genrée

Toutes ces dispositions et habitudes discutées précédemment reliées à la masculinité ne sont pas innées chez les hommes. Il s'agit plutôt du résultat d'un processus complexe de socialisation genrée qui agit sur le long terme. Il est primordial de considérer le genre dans la présente équation considérant que ce qui forme les personnes de leur enfance à leur âge adulte est fortement influencé par leur sexe assigné à la naissance et leur genre. Pour reprendre les mots de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure qui revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin » (Beauvoir, 1976b, p.15). Le genre et

les catégories de sexe permettent en effet de mieux saisir des phénomènes sociaux en plus de l'identité de genre. La société est également classée selon des codes genrés. Le corps que nous possédons et son anatomie déterminent comment les institutions nous traitent (Guionnet et Neveu, 2021, p. 9). En effet, il existe plusieurs cadres symboliques et institutionnels qui essentialisent et naturalisent ce qui compose les identités de genre. Cette naturalisation légitime la position subordonnée des femmes. Ce qui est intéressant, c'est que la définition de la nature change à travers les époques. En effet, au 17^e et au 18^e siècle, on pensait la nature de manière plus fluide. À partir du 19^e siècle, on pensait les femmes plus proches de la nature. Cette nature était considérée comme plus rigide et ayant ses propres lois qui ne peuvent être changées. Il fallait alors que les femmes soient plus encadrées. On renforce donc ce qu'on considère comme le propre de chaque personne (Löwy et Marry, 2007, pp. 218-219).

L'anatomie et la biologie sont toujours utilisées de nos jours pour justifier ces divisions. Ainsi, ces apprentissages engendrés par la socialisation genrée sont assimilés par intégration : selon le genre et le sexe assigné à la naissance, il s'agit de répéter ce qui correspond aux codes normés de celui-ci (Guionnet et Neveu, 2021, pp. 35-82). Ainsi, le rapport social est ce qui produit des catégorisations : « penser les relations hommes/femmes implique de s'attarder longuement sur la multiplicité des interactions sociales à travers lesquelles se construisent les identités de genre, selon les milieux, les sociétés, les époques » (Guionnet et Neveu, 2021, p.38). De ce fait, s'attarder sur le genre permet de rendre compte que les questions soulevées par les féministes concernant les femmes peuvent être posées au masculin, considérant que le féminin et le masculin et se construisent en opposition. Ainsi, les interactions entre hommes et femmes sont caractérisées par diverses tensions. Lorsque les relations s'équilibrent dans certains champs sociaux entre les hommes et les femmes, ainsi que les personnes qui s'identifient à d'autres genres, la masculinité hégémonique est remise en question (Guionnet et Neveu, 2021, p, 27 et pp. 331-337). Il s'agit alors d'élargir les possibles en société.

Un exemple concret de cette socialisation pour être observé dans les amitiés entre hommes et entre femmes. Les amitiés entre hommes existent davantage dans une relation de côte à côte et celles des femmes, de face-à-face. Tandis que les femmes se lient d'amitié par les

confidences, par les conversations, les conversations entre hommes sont plutôt axées sur l'action. Les interactions sont souvent très peu verbalisées, mais centrées sur une activité en particulier (Guonnet et Neveu, 2021, pp. 238-239).

Les hommes dans les pays occidentaux sont encouragés à supprimer ou à réprimer leurs émotions, ce qui aide à la chasse, à tuer et à manger des animaux sans remords. En ce sens, les hommes sont moins empathiques envers la douleur des autres, ce qui est même démontré dans plusieurs études :

There is a great deal of evidence for sex differences in empathy and associated brain function (Christov-Moore et al. 2014). Females are frequently more empathic towards the pain and distress of others than males (Christov-Moore et al. 2014). Females also display greater concern and sympathetic behavior towards others (Eisenberg and Lennon 1993; Mesch et al. 2011) starting from a young age. Females are more averse to harming others in moral dilemmas, even in cases where harming another may save lives. This is referred to as an increased disposition towards deontological (avoiding harm) over utilitarian (maximize outcomes) decisions (Friesdorf et al. 2015). This sex disparity in empathy for the pain of others may be due to a more prominent evolutionary role in nurturing behavior (Christov-Moore et Lacoboni, 2019, p.938).

Par ailleurs, les hommes mobilisent moins que les femmes les droits des animaux pour expliquer leur véganisme que les sentiments de remords ou de compassion (Greenebaum et Dexter, 2017, p.2).

Les conduites masculines de préservation de soi sont un obstacle majeur à la transformation des rapports sociaux de sexe. Le déni de la souffrance masculine implique, en effet, que soient tenues à l'écart des hommes toutes les situations qui pourraient les déstabiliser en ramenant au premier plan le réel de la vulnérabilité corporelle et psychique. Précisément, les activités féminines sont socialement orientées vers le souci de l'autre. Les femmes, dans tous les domaines qui forment la sphère "naturelle" de la féminité, chez elles ou dans le monde social, réalisent le travail reproductif, ce travail confondu de façon désolante avec une réponse instrumentale aux besoins et aux nécessités corporelles (Molinier, 2000, pp.31-32).

Cette empathie survient, car les animaux peuvent ressentir la douleur. Cela renvoie au concept de *sentience*, qui renvoie à la capacité de vivre des expériences subjectives, de ressentir des émotions. Ce terme anglophone est aussi utilisé dans la francophonie, car il ne semble pas y avoir d'équivalent dans la langue française. Le terme *sentience* insiste

davantage sur la subjectivité des animaux que ce que la sensibilité peut renvoyer. (Dardenne, 2020, p.124). Les animaux ont tellement des comportements différents selon les situations, etc. que l'on se doit d'établir qu'ils possèdent à certains niveaux des intentions et une conscience (Playoust-Braure et Bonnardel, 2020, p.15).

2.6 Virilité et domination masculine : intrinsèques à la masculinité?

La virilité et la domination masculine sont liées. Penser l'origine de la domination masculine implique de penser la virilité. Malgré tout, il est pertinent de se demander ce qui vient avant, la masculinité ou bien la virilité ? Plusieurs théories divergent sur la question. Dans son article, Molinier définit la virilité de telle façon : « la virilité désigne l'expression collective et individuelle de la domination masculine et ne saurait donc constituer une définition positive du masculin » (Molinier, 2000, p.26). On peut décortiquer la virilité plus particulièrement en deux inclinaisons. Tout d'abord, on pense à tout ce qui est en lien à des caractéristiques socialement associées aux hommes : le courage, la violence, la force, la domination. Par ailleurs, la virilité est pensée autour de l'organe sexuel et de la sexualité des hommes cisgenre en général. Ainsi, cela démontre bien que la virilité est apprise aux garçons selon ce qu'on attend d'eux, afin de se démarquer des femmes en étant leur contraire, voire supérieurs. Il est tout de même important de préciser que ces hommes ne forment pas une catégorie homogène. Tel que précisé plus haut, les masculinités sont multiples. (Molinier, 2000, pp.26-31). La virilité est quelque chose que l'on possède, une qualité propre à l'homme. La virilité est également quelque chose qui se voit; la virilité s'incarnerait dans la mise en scène d'une masculinité visible, exacerbée et corporelle (Rivoal, 2017, p.146).

Stoltenberg, en 1993, pose alors des prémisses intéressantes. Peut-on être un homme sans être viril ? : « L'introduction d'une tension entre la masculinité et la virilité pose une double question. Tout d'abord, est-il encore possible aujourd'hui de penser le masculin en positif ? Et pour quoi faire ? Ensuite, est-il possible de distinguer la masculinité de la virilité sans pour autant naturaliser la différence des sexes ? » (Molinier, 2000, p.26). Il s'agit alors de se demander comment dénaturiser les catégories d'homme et de femme. Comment la masculinité et la féminité peuvent-ils se vivre sans que leur légitimité passe par des normes préétablies ?

Il est ainsi intéressant de relever qu'il y existe principalement deux termes en Français pour désigner l'identité de genre des hommes : masculinité et virilité. Il n'existe pas une telle diversité de termes pour parler de la féminité (Guionnet et Neveu, 2021, p.33). En somme, « dans la littérature des analyses du masculin, la catégorie « hommes » est relativement homogène et-ou essentialisée à travers la référence à une identité virile » (Rivoal, 2017, p.144). L'équivalence entre virilité et masculinité fait en sorte que la virilité est la norme, que c'est la bonne façon d'agir : « La masculinité souvent confondue avec la virilité fonctionne comme un fondement « naturel », elle constitue une structure idéologique qui construit et fonde la domination masculine sur une illusion de naturalité » (Rivoal, 2017, p.148). Ainsi, la virilité est considérée comme un idéal à performer. En somme, la masculinité se définit en contradiction avec la féminité et la virilité renvoie à elle-même, tout en étant fortement associée à la masculinité. (Rivoal, 2017, p.145-153).

Derrida, philosophe du mouvement déconstructionnisme qui s'est entre autres intéressé à la question des animaux dans la philosophie, va également dans ce sens en rappelant que cela crée une idée du sujet comme étant homme et dominant :

Authority and autonomy (for even if autonomy is subject to the law, this subjugation is freedom) are, through this schema, attributed to man (homo and vir) rather than to woman, and to the woman rather than to the animal. And of course to the adult rather than to the child. The virile strength of the adult male, the father, husband, or brother . . . belongs to the schema that dominates the concept of subject. (Derrida, 1991, p.114)

Annick Durand-Delvigne, dans son texte *Pouvoir et genre*, démontre que ce rapport dominant/dominé a un effet de structure sur le soi :

Ce modèle sociocognitif du soi s'applique aisément à l'étude du rapport social des sexes, qui positionnant hiérarchiquement deux catégories (conjointement sur le plan social et sur le plan cognitif [...]) est caractérisé par une asymétrie absolue. Il permet en particulier de préciser le statut opératoire du genre. Le genre peut alors être défini comme un produit sociocognitif, lié aux idéologies relatives à la féminité et à la masculinité qui participent elles-mêmes au maintien d'un ordre social donné (Durand-Delvigne, 1997, p. 454).

Le genre agit comme un différenciateur social selon Durand-Delvigne. De ce fait, dans tout ce qui est associé au masculin, au groupe dominant, il est possible d'observer un délestage de ce qui est lié à la féminité. Cependant, pour ce qui est du groupe dominé : « on observe

une adhésion à des items féminins négatifs, ce qui est explicable, en partie, par le fait que ces sujets n'ont pas le pouvoir d'accéder à une expression de soi en termes singuliers et sont renvoyés - la situation intergroupes de sexe étant rendue saillante - à une définition par les traits catégoriels les plus négatifs » (Durand-Delvigne, 1997, p.455). Il s'agit alors de remplir des rôles précis qui sont en effet plutôt variables et instables : « Cette perception et cette peur de désordre social ont souvent pour effet un rejet de la femme virilisée, laquelle signale à la fois un déni des rôles sexuels « naturels » et la précarité du lien entre le sexe mâle et la masculinité » (Surkis, 2007, p.17).

Il est donc primordial de repenser la virilité et la masculinité pour l'étude critique des masculinités. Réfléchir la virilité hors du genre et de la masculinité permet de remettre en question la domination masculine et de penser la masculinité de manière plurielle (Rivoal, 2017, pp.145-147).

2.7 La conscience de domination chez les hommes

Le concept de conscience de domination fait l'objet du texte de Nicole Claude Mathieu *Quand céder n'est pas consentir*. Mathieu démontre que les femmes ne peuvent consentir à leur domination, car elles ne peuvent pas avoir conscience de cette domination, n'ayant pas accès aux codes qui la façonnent :

Le « consentement » suppose déjà la conscience pleine, libre, du sujet et au moins la connaissance des termes du contrat, sinon de toutes ses conséquences (or les femmes, comme j'ai tenté de le montrer, n'en connaissent pas tous les termes). Quant au « consentement à la domination », il impliquerait la connaissance pleine et entière de la situation et l'acceptation des conséquences, y compris des conséquences destructrices, du contrat... (Mathieu, 1991, p.64)

Beauvoir soutient également que le monde dans lequel nous vivons est fait pour et par les hommes. Sans être responsables de ce monde d'hommes, elles n'ont pas le choix d'y évoluer. Ainsi, les femmes se sentent en position d'infériorité, car dans la société, on lui dit qu'elle l'est : « oui, les femmes dans l'ensemble sont aujourd'hui inférieures aux hommes, c'est-à-dire que leur situation leur ouvre de moindres possibilités : le problème c'est de savoir si cet état des choses doit se perpétuer » (Beauvoir, 1976a, p.26).

Colette Guillaumin discute également de la domination lorsqu'elle traite du concept de nature. Tel que mentionné plus haut, la nature rend possible la domination d'un groupe sur un autre. Ainsi, le groupe dominé est vu comme des objets, ils sont appropriés : « Seuls les dominés peuvent savoir qu'ils font ce qu'ils font, que cela ne leur jaillit pas spontanément du corps. Travailler fatigue. Et travailler se pense. Et penser fatigue. Lorsqu'on est approprié ou dominé, penser c'est aller contre la vision des (et contre les) rapports sociaux qui vous impose le dominant, c'est ne pas cesser de savoir ce que vous apprennent durement les rapports d'appropriation » (Guillaumin, 1978, p.9). Aller contre ces rapports de domination, fournir un effort actif pour les éliminer est donc difficile pour le groupe dominé.

Ce qui nous amène à discuter de la présence ou non de la conscience de la domination chez les hommes. Pour ce qui est de ce concept, Léo Thiers-Vidal en a fait l'idée centrale de sa thèse en sociologie. Il mentionne alors qu'« affirmer ainsi que les hommes savent parfaitement qu'ils dominent les femmes semble très contre-intuitif et rencontre donc des fortes résistances » (Thiers-Vidal, 2010, p.146). Il est toutefois possible de démontrer que cette domination est alimentée par les hommes eux-mêmes. Pour ce faire, Thiers-Vidal mobilise la notion de *position vécue*. Celle-ci renvoie à « une configuration matérielle-subjective spécifique, celle qui caractérise la classe des agents humains ayant pris le pouvoir selon l'axe du genre » (Thiers-Vidal, 2010, p.164). Cette notion prend en considération les dimensions matérielles des hommes, sans pour autant tomber dans le déterminisme. Les hommes dont il est question pour Thiers-Vidal dans le cas présent sont les hommes dominants sur l'axe de genre, des hommes cisgenres et hétérosexuels. Ainsi, le vécu subjectif des hommes se pense en fonction des conditions matérielles, ce qui résonne avec la plupart des postulats présents au sein du féminisme matérialiste, des conditions matérielles sont celles relevant de la domination masculine des hommes. Ainsi, les hommes partagent cette position vécue de domination, renforcée par les structures sociales et agissent à partir de cette position vécue : « les humains formés à occuper une telle position vécue agissent avant tout de façon à pouvoir maintenir et renforcer cette structure inégalitaire » (Thiers-Vidal, 2010, p.167). Les hommes obtiennent des privilèges de cette structure. Cette structure rend également, sur le long terme, l'exercice de la domination beaucoup plus simple en demandant une faible dépense d'énergie pour ces

hommes. Il est donc possible de faire un lien avec la fatigue dont discute Guillaumin. Ainsi, cette structure sociale créée pour et par les hommes leur permet de satisfaire leurs besoins et leurs envies, comme de se faire servir de la viande. Cette structure met en place des actes qui sont toujours répétés, pour s'assurer que le système se perpétue : « la configuration matérielle-subjective qu'est la position vécue masculine caractérise un certain rapport existentiel au monde et crée une communauté d'intérêt objective et subjective à travers les autres axes de pouvoir » (Thiers-Vidal, 2010, p.169). Les hommes dominants partagent alors une vision du monde et s'entraident dans ces situations. En somme, la thèse de Thiers-Vidal permet de rendre compte que les hommes ont conscience de la hiérarchie présente entre les positions vécues des hommes et des femmes (Thiers-Vidal, 2010, pp. 163-174).

Pour discuter davantage de la conscience de domination présente chez les hommes, Thiers-Vidal propose un croisement entre homme et « anti ». Il s'agit du masculinisme explicite, masculinisme implicite, anti-masculinisme désincarné et l'anti-masculinisme incarné. Thiers-Vidal étudie ces croisements en y faisant une analyse à la fois diachronique et synchronique.

Pour ce qui est du masculinisme explicite, les hommes qui y font partie ont la certitude d'agir de manière juste. Les femmes suivent leur rôle : les hommes sont alors conscients d'agir d'une telle façon, mais n'y voient pas de problèmes.

Le masculinisme implicite adopte une attitude masculiniste plus subtile en se basant sur le concept de la différence. En effet, ils acceptent les femmes dans leurs communautés malgré les « différences » entre elleux. Un traitement particulier envers les femmes reste tout de même maintenu.

Ensuite, les hommes qui correspondent à l'anti-masculinisme désincarné se distancent en quelques sortes de ces questions, car ils ne s'intègrent pas eux-mêmes dans les problèmes et les solutions à ceux-ci : « Si de nombreux hommes ont intégré l'éthique de la différence, d'autres ont intégré une éthique égalitariste de type libéral reconnaissant l'existence d'inégalités sociales. Or cette reconnaissance est relativement « désincarnée », c'est-à-dire que les rapports de genre sont prioritairement perçus comme le fruit d'institutions [...] et

d'une socialisation pensée en termes de rôles de sexe » (Thiers-Vidal, 2010, p.154). Il y a donc un rejet comme une acceptation de postulats féministes.

Finalement, l'anti-masculinisme incarné implique que les hommes reconnaissent leur part dans l'oppression des hommes envers les femmes, ils ne cherchent pas à conserver un modèle stable de masculinité, comme c'est le cas dans le type précédent. Ils prônent même l'abolition de la masculinité, refusent d'agir comme des « hommes ». Thiers-Vidal précise tout de même que ce modèle est rarement visible (Thiers-Vidal, 2010, pp. 148-158).

Stoltenberg, partenaire pendant plus de 20 ans de la féministe américaine Andrea Dworkin qui a énormément influencé sa pensée et ses écrits, dans son livre *Refuser d'être un homme : pour en finir avec la virilité* (2013), propose des réflexions personnelles intéressantes en ce sens. Pour lui, il est possible de refuser d'être un homme considérant que c'est une identité construite socialement. Il s'agit alors d'apprendre une nouvelle façon d'être plus empreinte de justice et de penser davantage aux impacts de nos actions sur les autres. Il met aussi de l'avant que cet antisexisme doit s'enraciner dans le féminisme et que les hommes ne doivent pas écarter le travail des féministes sur ce sujet (Stoltenberg, 2013, pp.30, 31, 244). Il pose par ailleurs cette question primordiale : « Qu'est-ce qui est le plus réel pour nous : notre identité morale ou notre identité de classe de sexe? » (Stoltenberg, 2013, p.247).

2.8 La division du travail domestique et le travail du care

Le concept de division du travail est étudié depuis des décennies au sein des études féministes, surtout chez les féministes matérialistes. Ces études démontrent que le travail domestique est partagé inégalement, voire pas partagé du tout. Le fardeau de ce travail est porté par les femmes. En effet, on considère aujourd'hui les tâches ménagères, telles que la cuisine, comme un travail effectué et pensé par les femmes. Les premières études sur la division du travail montraient que cette division inégale avantageait le capitalisme. Delphy, entre autres féministes, s'est penchée sur une perspective différente. Cette dernière affirme que la division inégale du travail avantage plutôt les hommes. Les hommes en général gagnent plus d'argent que les femmes dans le couple. Le couple étant la forme de vie la plus acceptable en société, les femmes y apportent ce « désavantage » que d'être moins

bien payée que les hommes. Ces contraintes structurelles font en sorte que les hommes se sentent capables de se décharger de certaines tâches ménagères. Delphy spécifie également que ce n'est pas seulement une division inégale des tâches, mais c'est aussi une hiérarchie. Il s'agit d'un système d'oppression. Cela explique, selon Delphy, que l'identité de genre est inculquée très tôt chez les individus et qu'il est considéré comme n'étant pas naturel pour les garçons d'effectuer ce genre de tâches. Malgré des changements visibles au sein des familles dans les dernières années, les hommes n'occupent que les tâches jugées gratifiantes, comme les jeux avec les enfants. Ce n'est pas le cas de la préparation des repas (Delphy, 2003, pp.47-57).

Ainsi, toutes ces responsabilités domestiques qui tombent majoritairement entre les mains des femmes, c'est le travail du *care*. Celui-ci fait en sorte que celles-ci auront un processus de décision moral différent comparativement à celui des hommes : « Selon l'éthique du *care*, alors que [les hommes] privilégient une logique de calcul et la référence aux droits, les [femmes] préfèrent la valeur de la relation » (Dardenne, 2020, p.159).

2.9 Le genre comme une performance

On peut donc constater, à la lecture des pages précédentes, que la masculinité et le genre masculin renvoient à des caractéristiques construites socialement. Judith Butler affirme pour sa part que le genre se performe. En effet, plusieurs travaux queers d'inspiration poststructuraliste démontrent que la masculinité peut être pensée en termes de performance, d'identifications, d'identité qui ne renvoient pas seulement à l'homme hétérosexuel cisgenre (Rivoal, 2017, p.152).

To say that gender is performative is to say that it is a certain kind of enactment; the “appearance” of gender is often mistaken as a sign of its internal or inherent truth; gender is prompted by obligatory norms to be one gender or the other (usually within a strictly binary frame), and the reproduction of gender is thus always a negotiation with power; and finally, there is no gender without this reproduction of norms that risks undoing or redoing the norm in unexpected ways, thus opening up the possibility of a remaking of gendered reality along new lines. (Butler, 2009, p.i)

Se basant sur la fameuse phrase de Simone de Beauvoir, *on ne naît pas femme, on le devient*, Butler affirme que le genre n'est pas une identité figée, mais qu'elle évolue

plutôt avec le temps, qui se construit à l'aide d'actions répétées. (Butler, 1988, p.519). Ainsi, les individus pensent et performent le genre basé sur leurs croyances établies socialement, ce qui le rend en quelque sorte une illusion. Cette illusion se construit dans un contexte culturel et historique particulier : « the acts by which gender is constituted bear similarities to performative acts within theatrical contexts » (Butler, 1988, p.521). Les comportements autour de la nourriture en sont par exemple de ceux qui forment le genre: « Food's embeddedness in questions of meaning, identity and the everyday makes it one of the key ways in which both men and women « do gender » » (Nash et Phillipov, 2014, p.1). Butler aborde comment ce système se perpétue:

«To guarantee the reproduction of a given culture, various requirements, well-established in the anthropological literature of kinship, have instated sexual reproduction within the confines of a heterosexually-based system of marriage which requires the reproduction of human beings in certain gendered modes which, in effect, guarantee the eventual reproduction of that kinship system» (Butler, 1988, p.524).

Ce qu'elle entend par là, c'est que l'aspect « naturel » de l'apparence et de l'hétéronormativité légitime le système hétéropatriarcal des masculinités, et de ce fait, ses différentes (*ibid*, p.524). Manger de la viande, qui est alors « naturel » pour les hommes, est alors un pilier de la culture patriarcale et de la masculinité hégémonique. En effet, la masculinité hégémonique implique une hétérosexualité implicite : « l'histoire de l'homosexualité contemporaine éclaire les rapports entre une masculinité normative, implicitement hétérosexuelle, et ses « déviations ». [...] En même temps, elle discerne l'instabilité et l'incohérence des normes qui cherchent à fixer les identités sexuelles et sexuées » (Surkis, 2007, p.15).

Delphy élabore aussi dans ce sens. En effet, les rapports entre les hommes et les femmes sont des constructions sociales : la société et les rapports de pouvoir dictent la socialisation des hommes et des femmes (Appay, 2005, p.218).

Dans l'œuvre de Delphy, l'analyse sociologique rejoint des questions philosophiques et politiques, dont celle de la liberté, et démontre que les rapports de domination, quels qu'ils soient, sont des construits sociaux qui n'ont rien de naturel ; le naturalisme et l'essentialisme consistant à faire croire qu'ils sont fondés sur des différences naturelles. Chez Delphy, ce positionnement épistémologique est fondamentalement matérialiste. Elle mène l'analyse en

termes de rapports sociaux et donc politiques, dans une perspective de compréhension de toutes les oppressions, démarche nécessaire à tout projet d'émancipation. En résumé, on peut dire que « l'oppression des femmes est un cas particulier du phénomène général de la domination » (2001, p. 46). (Appay, 2005, p.219).

Le rapport au corps et à la masculinité chez Connell a été expliqué plus tôt. Connell soutient que ce sont des pratiques, des actes qui passent par le corps, qui construisent la masculinité. Ces pratiques font en sorte que le corps des hommes est influencé par des structures sociales, sans déterminants biologiques (Connell, 2005, pp.64-65).

Ainsi, considérant le caractère illusoire du genre et des actions qui le composent, il s'agit de repenser ces actions et le caractère individuel de celles-ci, particulièrement présents au sein de la théorie philosophique de la phénoménologie: « As a given temporal duration within the entire performance, « acts » are a shared experience and collective action» (Butler, 1988, p.525).

2.10 Critical animal studies : un domaine d'études émergent

Les *critical animal studies* (CAS) ou études animales critiques en français représentent un champ d'études qui est de plus en plus mobilisé. L'*Institute for Critical Animal Studies* les définissent ainsi : « academic field of studies dedicated to the abolition of animal and ecological exploitation, oppression and domination » (Socha et Mitchell, 2014, pp.111). Les études animales sont particulièrement associées à un idéal éthique, en ce qui touche entre autres la condition animale. Elles permettent de remettre en question les cadres éthiques, épistémologiques et politiques à savoir s'ils sont encore pertinents de nos jours (Dardenne, 2020, p.10).

Il s'agit d'un domaine qui est encore en développement actuellement, qui est particulièrement présent dans le monde universitaire anglophone. Il n'y a en effet qu'une seule université au Canada, Brock University en Ontario, qui offre un tel programme. Les CAS permettent d'étudier une question qui est souvent oubliée et de se concentrer sur une souffrance qui est vécue dans le monde. Les études animales, ce champ d'études qui regroupe également plusieurs disciplines, permettent d'étudier le sujet en utilisant différentes lentilles (Socha et Mitchell, 2014, pp.110-118). Elles permettent de ce fait d'étudier des thèmes, tels que les relations entre les humains et les animaux ainsi que les

perceptions des humains entre eux, mais aussi des animaux entre eux-mêmes. En effet, il s'agit par ces études de se rendre compte que les différences entre les animaux et les humains sont moindres que ce qui est véhiculé dans la société (Dardenne, 2020, p.10-11). De ce fait, les *critical animal studies* permettent de repenser la question de l'animalité : «The 'Animal' in these essentializing discourses becomes that which is not Human » (Birke et al, 2004, p.169). Birke et al. démontrent que tout ce qui est en lien avec le terme animalité peut prendre un autre sens, ne plus être seulement essentialiste, mais plutôt se penser en lien avec les relations que les animaux entretiennent avec les humains et ce qu'ils ont de commun. Il est évident que les animaux n'ont pas d'influence sur la manière dont nous les concevons et utilisons les terminologies autour de l'animalité. Selon les autrices, cela démontre bien que le sens des mots a une influence culturelle et sociale forte: « Like queering, 'animating' is a discursive process, operating between these human/animal conjunctions (thus no longer across the border of those who use speech and those who do not) » (Birke et al., 2004, pp.169-170).

En effet, la philosophie occidentale a toujours pensé les Hommes et les animaux séparément, portant une attention particulière sur les différences. Pensons par exemple à Descartes qui affirme que les animaux sont des bêtes qui n'ont aucune capacité de réflexion. Derrida, dans ses écrits et lors de conférences, dénonce ce déterminisme animal et cette pensée cartésienne qui domine la philosophie (Derrida, 2006, p.167). Derrida tient donc à rendre les animaux des sujets de la philosophie et les considérer comme faisant partie de la vie, autant que les humains le sont : « Il ne suffit pas donc pas à une éthique de se rappeler le sujet de son être-sujet, hôte ou otage, assujetti à l'autre, au tout autre ou à tout autre. Cela ne suffit pas, nous y venons, même dans une logique ou une éthique de l'inconscient qui, sans renoncer au concept de sujet, prétendrait à quelque « subversion du sujet » » (Derrida, 2006, p.162). En effet, Derrida questionne l'utilisation du mot animal au singulier, car ce dernier permet de créer une distanciation claire en l'humain et les animaux et renforcit le dualisme humain/animal présent en société (Dardenne, 2020, p.17). Ainsi, pour lui, il ne s'agit pas seulement de penser les animaux comme des sujets, mais les repenser dans la philosophie actuelle et déconstruire notre façon de penser :

L'enjeu de la déconstruction de la tradition philosophique qui a ainsi maltraité les animaux ne concerne pas seulement ceux-ci. Loin d'opérer un simple renversement de perspective et, par exemple, de résister à «l'animal», en général, ce dont cette tradition l'a toujours privé, loin de substituer à l'opposition classique la confusion d'une indifférenciation non moins trompeuse, la déconstruction, multipliant patiemment les différences, fait apparaître la fragilité, la porosité de ces frontières supposées du «propre» sur lesquelles on a cru si longtemps pouvoir fonder l'opposition traditionnelle de «l'homme» à «l'animal». Ce faisant, si elle ébranle toute assurance quant à « l'animalité» de l'animal «en général», elle n'ébranle pas moins l'assurance quant à «l'humanité» de l'homme. Comme Jacques Derrida prend soin de le souligner, «il ne s'agit pas seulement de demander si on a droit de refuser tel ou tel pouvoir à l'animal [...] il s'agit aussi de se demander si ce qui s'appelle l'homme a le droit d'attribuer en toute rigueur à l'homme, de s'attribuer, donc, ce qu'il refuse à l'animal, et s'il n'en a jamais le concept pur, rigoureux, indivisible, en tant que tel (Mallet, *dans* Derrida, 2006, p.11).

En ce sens, Birke montre également dans son texte *Structuring Relationships: On science, feminism and non-human animals* (2010), que nous, en tant qu'humains, pensons les animaux comme Autre. Nous pensons effectivement les animaux selon nos valeurs et la culture. Dans la culture occidentale par exemple, nous considérons les chiens comme des animaux de compagnies, ce qui n'est pas le cas des vaches. Elle mentionne également que nous pensons les animaux par leurs catégories biologiques et rien d'autre.

Il s'agit alors de penser les animaux autrement, non pas seulement pour leurs caractéristiques naturelles et biologiques : « One is to insist on understanding at least some species of animals as conscious, sentient, agents, with complex social worlds » (Birke, 2010, p.344). Il ne faut pas les penser séparément, car elles sont plutôt en relation, ces relations se construisent mutuellement. Mettre les humains au-dessus des animaux est donc une erreur :

Practices that construct animal and human' are part of the fabric of our social and psychological lives. Gender and animality are deeply interwoven in this fabric, and we should pay more heed to their interconnections. Both psychology and feminism have parts to play here. Feminism has long advocated the need to question (and move beyond) boundaries, and to explore the multifaceted ways in which differences are produced. Yet this task should not rest on an unquestioned boundary between us and animal others (Birke, 2010, p.346).

Carol J. Adams, dans son ouvrage *The Pornography of Meat*, propose une manière intéressante de comprendre le rapport entre dominant-es et dominé-es. Elle parle alors de *A* et non *Non A*. Le *A* représente ce qui est dominant : la culture, l'humain, l'homme particulièrement, etc. Ainsi, le *Non A* implique entre autres la nature et les animaux, ainsi que les femmes (Adams, 2015, p.39) :

La féminité et l'animalité sont perçues comme des propriétés déterminantes pour les individus qui les portent, propriétés s'éloignant du modèle dominant. Tandis que les hommes sont typiquement associés au rationnel, au culturel, à la domination des émotions et de la nature, les femmes sont associées au corps, aux émotions, aux intuitions, aux instincts (à l'irrationalité), à la passivité et sont donc situées plus près des animaux et de la nature que les hommes. Femmes et animaux seraient ainsi « naturellement relégué.e.s au second plan, considéré.e.s comme des êtres de seconde classe (Bailey et Playoust, 2016, p.82).

Ainsi, si l'on ne pense plus les animaux comme étant l'Autre, on peut rejeter l'argument en faveur de la consommation de viande qui fait référence au fait que les animaux se mangent entre eux et que ceci est « naturel ». En effet, si on les considère comme des êtres qui sont autre chose que des aliments, comme on le fait pour les humains, il semble moins évident de les manger (Calarco, 2014, p. 427).

David Nibert (2002, p.197) élabore également dans ce sens. Pour lui, cette notion d'« Autre » mobilisée pour parler des animaux provient d'un dilemme causé par la capacité des humains à faire appel à l'empathie et la fraternité envers les animaux qui est influencée par le système économique et politique dans lequel nous vivons qui privilégie la fortune et l'égoïsme par-dessus tout. Ainsi, les humains se distancent de plus en plus de ceux et celles qu'ils considèrent comme « Autre », afin de conserver leur statut : « Many humans who are deeply situated in the status quo, through indoctrination, social position, and self-interest, even express indignation at any suggestion that « others » particularly other animals, are oppressed » (Nibert, 2002, p.198).

Il a été établi que les animaux non-humains ont été longtemps oubliés au sein des études féministes matérialistes jusqu'à l'émergence des théories écoféministes dans les années 1980. Birke et al. vont dans cette direction dans leur article *Animal performances : An exploration of intersections between feminist science studies and studies of human/animal*

relationships (2004). Ce texte apporte une perspective intéressante à considérer dans le cas présent. En effet, les études féministes, selon elles, surtout au cours de la deuxième vague des années 1960, se détachent de plus en plus d'un déterminisme, ce qui semble incompatible avec les études sur les animaux. En effet, il s'agissait de s'éloigner le plus possible d'un comportement dit déterminé et inné, qui serait présent chez les animaux, et pensé le genre et son caractère construit socialement. Le féminisme et la question animale sont plus souvent pensé-es séparément que conjointement. Cela vient également d'une longue tradition philosophique occidentale (Hird et Roberts, 2011, p.110). Elles démontrent plutôt que les études féministes ont intérêt à penser les animaux et l'animalité. Ne pas le faire serait même problématique : « Important though that emphasis was, it was problematic. Not only did it mean we had no way of thinking about other species within feminism, we also had no way of really engaging with biology » (Birke, 2010, p.340). Séparer l'humain de l'idée de nature, des animaux, selon Hird et Roberts, empêche de penser l'être humain dans son entièreté (Hird et Roberts, 2011, p.11). En effet, penser ainsi renforce plutôt la dichotomie entre le sexe et le genre, comme le sexe appartient seulement aux animaux et le genre aux humains. Il s'agit plutôt de critiquer tout ce qui serait de l'ordre du naturel et du biologique. Cela amplifie l'écart des différences entre les humains et animaux.

Cette question est en effet développée chez les écoféministes² dont Val Plumwood qui partage plusieurs idées avec David Nibert présenté plus haut. Plumwood a travaillé sur la question de l'anthropocentrisme, entre autres. Au cœur des *critical animal studies* se trouvent en effet des réflexions autour de l'anthropocentrisme, concept également important afin de bien saisir en quoi consiste l'antispécisme et qui est omniprésent dans la culture académique actuelle. Cette dernière a vécu une attaque d'un crocodile qui lui a presque causé la mort. Cet événement lui a permis de se remettre en question, de se rendre compte que l'humain n'est pas au centre de la nature. En effet, elle remarque que les

² Avec l'écoféminisme, le genre apparaît comme un lieu de réflexion dont la portée est ainsi plus vaste que la seule, si on peut dire, demande d'égalisation des droits des hommes et des femmes, formels et réels. Il s'agit plus largement d'interroger un modèle de civilisation, avec ses valeurs dominantes et ses idéaux : non pas simplement libérer le féminin de sa relégation à la nature, mais ramener ce faisant les idéaux masculins à la dimension plus humble d'un être en relation avec une nature qui n'est plus pensée comme un autre, extérieur, à dominer — repenser donc les relations de l'humain en général à la nature (Raïd, 2015, p.50).

humains ont tendance à se voir seulement comme des prédateurs. Se considérer également comme des proies met en lumière selon elle l'absurdité de l'idée que les humains sont tout-puissants, au-dessus de tout (Plumwood, 2012, pp.36-37).

The eye of the crocodile showed me that there really is a world in which we are all food. As the crocodile pulled me out of my normal universe and down into that watery parallel universe I thought that the world revealed there was one of terrible injustice, indifference and grim necessity. I now think differently. Now I have thought about it more. I think the food chain world is a world of radical and startling equality—it is not unfair, it treats all the same way (Plumwood, 2012, p.36).

Ainsi, selon Plumwood et les écoféministes, les dominations envers la nature sont étroitement liées à celles envers les humains. Il est donc important de les penser comme un tout afin de les démanteler. Plumwood introduit alors le concept de soi écologique, qui permet aux individus de se penser comme faisant partie d'une communauté, que leur identité provient également des autres : « En exprimant cette identité, l'individu réalise ses buts aussi bien que ceux de l'autre (un des sens de l>'auto-réalisation»). Il soutient des relations particulières avec cet autre, qui peuvent être celles du *care*, de la tutelle, de l'amitié, ou de divers autres concepts de la vertu, de telle sorte que l'autre est traité comme méritant ce souci pour lui-même, et dès lors comme intrinsèquement digne ou ayant une valeur en soi » (Raïd, 2015, p.67). Ce concept permet de rendre compte des différentes formes de vie et façons de vivre qui existent en ce sens où concevoir la vie sur Terre d'une façon unique ne le permettrait assurément pas. Ainsi, Plumwood, par ses écrits, essaie de briser la binarité entre nature et culture et nous amène plutôt vers une éthique du *care* écoféministe. Elle ne croit pas à des solutions universalistes, mais plutôt à des philosophies plus particulières qui mélangent autant les sentiments que la raison (Linder, 2020, p.13).

Par ailleurs, l'humanisme exclusif, un ensemble de comportements, une attitude qui stipule que l'humain est l'autorité suprême, est également un concept pertinent afin de comprendre le rapport binaire que les humains entretiennent avec les animaux (Dardenne, 2020, p.117). Il est alors question du narcissisme humain et du fait que les humains qualifient leurs capacités étant davantage exceptionnelles que celles des animaux. Ainsi, les animaux sont analysés en fonction de la conception que les humains ont d'eux et elles-mêmes. De ce fait, on retrouve une binarité entre les animaux et les humains. Les humains ont des caractéristiques, tandis que les animaux sont pensés en fonction de ce qu'ils ne possèdent

pas. Par ailleurs, cette binarité contribue à créer une sorte de hiérarchie morale. Puisqu'il n'existe pas de véritable raison scientifique qui explique cette binarité, dans la culture occidentale, on retrouve un déséquilibre dans la façon dont les animaux sont traités éthiquement. Ce déséquilibre marque également les humains. En effet, l'anthropocentrisme contribue à catégoriser les humains selon ceux et celles qui sont les plus près de la nature par rapport à d'autres, ce qui est le cas des femmes par exemple contrairement aux hommes. Pour que tout cela reste en place et se perpétue, il existe plusieurs institutions et discours qui maintiennent les privilèges des hommes faisant partie des plus hautes sphères de la société (Calarco, 2014, pp. 414-418).

En ce sens, selon Birke et *al.*, le concept de performativité, tel que discuté plus haut, aide à donner une certaine *agency* aux animaux et à ne plus les penser totalement contraires aux êtres humains. En effet, tel qu'énoncé plus haut, les animaux sont souvent pensés au sein des sciences naturelles comme ayant des comportements innés en tout temps, que leur biologie explique tout, de leur sexualité à leurs interactions (Birke et *al.*, 2004, pp.168-171). Giroux, dans son livre *L'antispécisme*, nous rappelle qu'aucune espèce n'est fixe, qu'aucune espèce n'a la même forme aujourd'hui qu'à ses débuts : « la différence entre nous et le reste des animaux n'est pas de nature ou d'essence, mais seulement de degrés ou de variations » (Giroux, 2020, p.10).

Il est même controversé de parler du concept d'espèce, tel que Giroux le démontre, car il est beaucoup moins stable que l'on pourrait le croire. En effet, ce concept repose principalement sur la reproduction, ce qui est contestable pour plusieurs raisons. Il n'y a pas que la biologie qui influence la capacité de reproduction chez un animal. Certaines études proposent même d'autres concepts plus pertinents que l'espèce ou d'arrêter de vouloir trouver la meilleure définition pour ce terme et penser plutôt ce concept de façon plurielle. David Olivier, l'un des fondateurs des *cahiers antispécistes*, a écrit en 1994 que la notion d'espèce telle qu'on la comprend aujourd'hui sert une idéologie, soit celle de penser au-dessus des animaux (Giroux, 2020, pp. 22-29).

2.11 Le caractère genré de la viande

Ceci nous amène donc à discuter plus particulièrement du caractère genré de la viande dans la société occidentale. Carol J. Adams est l'une des plus grandes théoriciennes sur ce sujet.

Elle essaie de démontrer la symbolique autour de la viande. Pour se faire, elle introduit le concept du référent absent. Dans le cas de la viande, c'est l'animal vivant qui fait office de référent absent. Ainsi, selon Adams, il existe trois manières de concevoir ce référent. La première se veut littérale, renvoyant à la consommation de viande. En effet, tant que l'animal est vivant, il n'est pas possible de le manger. La seconde fait pour sa part référence au langage. Lorsque l'on parle, les termes utilisés ne sont pas les mêmes lorsque l'on désigne l'animal vivant ou la viande que l'on consomme. Le terme « porc » renvoie à la nourriture, mais l'on parle plutôt de « cochon » pour l'animal vivant, par exemple. La dernière renvoie aux métaphores employées pour parler de certaines situations du quotidien. Prenons ici en exemple l'expression « se sentir comme une pièce de viande ». Il existe une symbolique autour de cette expression, puisque littéralement, il est impossible de se sentir comme de la viande. Le référent absent participe alors à concrétiser les valeurs patriarcales (Adams, 2016, pp.91-93).

Adams montre que la viande est une constante dans la vie des hommes, ce qui n'est pas le cas pour les femmes, même quand les besoins en protéines des femmes sont plus grands que ceux des hommes (lors de grossesses par exemple). En effet, les hommes ont tendance à maximiser la viande et pour les femmes, c'est plutôt le contraire. Cette consommation de viande plus élevée chez les hommes fait en sorte que leur alimentation a un plus gros impact environnemental que celle des femmes. Selon une étude réalisée au Royaume-Uni, dont les résultats ont été diffusés en novembre 2021, les émissions liées à l'alimentation des hommes étaient 41% plus élevées que celle des femmes (Rippin et *al.*, 2021).

La consommation de viande est également une pratique lourdement chargée culturellement. Certains animaux sont considérés comme comestibles dans certaines parties du monde et pas dans d'autres. C'est par exemple le cas du chien, qui n'est pas consommé en Amérique du Nord, mais l'est encore en Corée, bien que les lois changent en Corée du Sud vers l'interdiction d'élever des chiens pour leur viande. Également, en Occident, de moins en moins de gens sont en contact avec des animaux, considérant le caractère industriel de l'alimentation. Ainsi, peu de gens sont confrontés à leur mort. En ce sens, certains animaux sont considérés comme naturellement faits pour être mangés, tout

simplement parce que le goût de leur viande est considéré comme bon (Dardenne, 2020, pp. 39-108).

En ce sens, dans les sociétés occidentales post-industrielles, plusieurs aliments sont genrés. Pour ce qui est des aliments typiquement masculins, il s'agit de la viande, principalement rouge tel que le bœuf, des hamburgers, des patates, etc. Les aliments considérés comme étant féminins sont les salades, des pâtes, du yogourt, des fruits, chocolat (Sobal, 2005, p.137). Ainsi, ces nourritures deviennent des signes, des signaux et des symboles qui finalement participent à déterminer l'identité des personnes, surtout dans une perspective où beaucoup considèrent qu'ils sont ce qu'ils mangent : « Vegetarianism provides an identity that transgresses masculinity in Western societies, with the wholesale rejection of the male icon of meat-eater associated with women's, wimpy, or even gay identities. Vegetarianism is sometimes the locus for gender struggles, with fathers more concerned than mothers about their children adopting vegetarian diets (Jabs et al. 2000) » (Sobal, 2005, p.141).

Dans la masculinité hégémonique, la consommation de viande est dominante, mais les hommes peuvent individuellement choisir ce qu'ils décident de manger: « Men who have access to and experience in using multiple models of masculinity have greater freedom and control in their food choices, and are less tightly bound by singular or hegemonic cultural prescriptions to consume meat » (Sobal, 2005, p.149).

Cette association de la viande aux habitudes de consommation des hommes se retrouve également dans les médias. Un des exemples québécois le plus parlant est le numéro spécial de la revue Ricardo intitulé *100% gars*, où le barbecue et la viande rouge sont mis de l'avant. À l'inverse, les légumes sont considérés comme étant féminins, efféminés. Par ailleurs, les hommes ont des rituels autour de la viande, tel que des concours de barbecue ou des compétitions de consommation excessive de viande.

Par ailleurs, Colette Guillaumin va dans ce sens dans son texte *Le corps construit*. Entre autres, elle souligne que les plus grosses portions sont souvent attribuées d'office aux hommes. De plus, quand la quantité de viande est faible, elle va nécessairement aux hommes, et ce, peu importe la classe sociale. En effet, les hommes auraient davantage besoin de viande que les femmes. Les femmes se doivent de servir cette viande à l'homme.

Cela a donc un effet sur la construction corporelle et montre une autre dimension de la domination masculine sur les femmes. (Guillaumin, 1992, pp.122-123)

Élise Desaulniers, dans son texte intitulé *Donnez-leur des pipes et du steak*, démontre que la viande (et surtout la personne qui la possède) a toujours été associée au pouvoir. Cela met donc les femmes dans une relation inégale, car les personnes qui cuisinent n'ont pas le pouvoir sur ce qu'elles font. Tel qu'il a été démontré dans les précédentes pages, les femmes sont celles qui s'occupent majoritairement du travail domestique. Ce serait presque un manquement au devoir conjugal que l'on attend de la part de la femme dans un couple hétérosexuel. (Desaulniers, 2017, p.49). Selon Sobal, l'indépendance est au fondement de l'alimentation des hommes: « Independence is a hallmark characterization of contemporary Western masculinity (Helgeson 1994), and manly eating often represents a refusal to surrender food choices to authorities (including governmental, medical, and spousal) » (Sobal, 2005, p.139). Le focus pour les femmes, au contraire, est davantage mis sur ce qu'elles ne mangent pas. Par ailleurs, les hommes mariés mangent plus de viande que les femmes plus jeunes célibataires qui ont plus tendance à être végétariennes ou véganes. Ainsi, les couples et les mariages engendrent une structure genrée autour de la viande différente que lorsque ces individus étaient célibataires. Cela s'explique entre autres par le fait que les couples partagent environ les deux tiers de leurs repas ensemble. Majoritairement, les choix alimentaires des hommes deviennent alors les choix alimentaires de la famille. (Sobal, 2005, pp.140-143). Les hommes considèrent également qu'un mets n'est pas complet sans de la viande. (Sobal, 2005, p.138). Desaulniers explique également que le caractère symbolique de la viande se base sur plusieurs caractéristiques attribuées aux hommes, tels que le courage, la force, la richesse, la sexualité puissante : « Ne pas consommer de viande, c'est voir sa virilité carencée » (Desaulniers, 2017, p.45-46). Dans son texte, elle expose également des études sur cette question. Une étude de 2012 du psychologue Paul Rozin démontre l'association entre la masculinité et la viande, principalement celle provenant des mammifères. Ce lien se base sur l'association entre « viande et force » et « pouvoir et mâle ». Par ailleurs, Hank Rothgerber s'est plutôt concentré sur les attitudes des hommes et des femmes envers la viande. Les résultats montrent que les hommes ont davantage tendance à nier la condition animale et qu'il est naturel et normal de manger de la viande. Un autre résultat intéressant montre que plus les hommes avaient

un score élevé sur la *Male Role Norms Scale*, plus ceux-ci mangeaient de la viande de toutes sortes (Desaulniers, 2017, pp.46-47).

2.12 Est-ce que le véganisme occidental est blanc ?

Un point intéressant à apporter ici concerne l'aspect colonial de la consommation de viande. En effet, il est primordial de dénaturer la consommation de viande. Cette étude se concentre sur le contexte occidental, considérant que la consommation de viande et son lien avec le féminisme n'est pas la même partout dans le monde : « Postcolonial animal theorists have suggested, for example, that it is important to foreground race and cultural differences as much as gender in feminist discussions of animals in order to avoid essentialism, ethnocentrism and elitism » (Ryan, 2015, p.143). Autrement, l'analyse féministe risque de seulement concerner les femmes blanches, ce qui pose un problème pour plusieurs raisons. Il ne s'agit pas de se concentrer uniquement sur les pratiques alimentaires de personnes blanches et d'en faire une norme ou un modèle unique.

Les personnes racisées véganes vivent en effet des discriminations au sein de la communauté végane et sont peu nombreuses : « Despite this inclusive definition, veganism is associated with white people of privilege. According to Andrew Rowan, a vice president at the Humane Society of the United States, surveys indicate that the Animal Rights movement is “less than three percent » people of color » (Harper, 2011b, p.222). Tout d'abord, A. Breeze Harper souligne que la masculinité n'est pas considérée de la même façon chez les hommes blancs et chez les hommes noirs. Par ses études faites aux États-Unis, elle s'est rendu compte que les hommes blancs qui tuent des animaux, qui vont à la chasse sont vus comme des héros et ce qui n'est pas le cas pour les hommes noirs. Elle observe ainsi que le spécisme, le sexisme et la blanchité sont la norme et ceci se reflète dans la communauté végane. Toutes ces oppressions sont connectées (Harper, 2011a, pp.73-75). Ainsi, même le véganisme, qui met de l'avant la justice et l'égalité, n'est pas exempt des dynamiques raciales et les personnes blanches véganes bénéficient également du privilège blanc : « It is this very white racialized consciousness of the overwhelmingly white U.S. vegan movement that guides the assumption that serious dialogues around race, racism, whiteness, and racialized colonialism are unrelated to its goals » (Harper, 2011b, p.224).

Chapitre 3 : Est-ce que les hommes véganes sont de vrais hommes ?

Le présent chapitre est divisé en quatre thématiques : rapport aux normes genrées, rapport à soi, rapport aux autres et rapport à la nourriture. Ces quatre thématiques sont celles qui sont ressorties lors de l'analyse des entretiens. La première section traitera des qualités et valeurs typiquement associées à la masculinité et du rapport que les personnes interviewées entretiennent avec ces qualités, telles que la virilité, l'empathie etc. Il sera aussi question de la répartition des tâches. Dans la seconde, il sera question de la transition vers le véganisme et les changements que cela a apporté chez les personnes interviewées. Il sera aussi question des valeurs que ces personnes possèdent et des manières dont elles s'expriment à travers leur choix et leur pratique du véganisme, tout cela vu toujours sous l'angle du genre. La troisième renvoie pour sa part au soutien ou au manque de celui-ci que les personnes interviewées ont reçu de la part de leur entourage et des commentaires positifs tout comme désobligeants qu'ils ont entendus depuis qu'ils sont véganes. Finalement, il sera question dans la quatrième section de tout ce qui est en lien avec la nourriture; la préparation, le lieu d'approvisionnement, etc. Il sera aussi discuté de la place que la nourriture prend dans le quotidien des personnes interviewé-es, autant du côté budgétaire que de l'organisation des repas. Ces quatre thématiques permettent de ressortir des concepts reliés aux masculinités et au véganisme.

3.1 Rapport aux normes genrées

Répartition des tâches

La question de la répartition des tâches au sein du couple hétérosexuel en est une de plus en plus discutée dans les médias et l'espace public en général. Cela inclut toutes les tâches reliées à la cuisine et à l'approvisionnement des aliments, comme dresser la liste d'épicerie, aller acheter les produits, etc. Huit participant-es (I₁, I₂, I₄, I₁₀, I₁₂, I₁₃, I₁₄, I₁₅) sont en couple hétérosexuel et habitent avec leur partenaire. I₃ est également en couple, lesbien pour sa part. La raison pour laquelle cette distinction est faite, c'est que tel qu'expliqué plus haut, la division du travail domestique est très inégale dans la société en général et ce sont les femmes qui ont la plus grande charge, les hommes n'ayant pas été socialisés à effectuer ce genre de tâches. La cuisine est par ailleurs un domaine qui est habituellement réservé aux femmes. Toutes les personnes interviewé-es étant en couple ont mentionné déjà avoir

discuté de la répartition de ces tâches et de la charge mentale au sein de leur couple. En effet, pour certain-es, chaque personne dans le couple accomplit des tâches particulières. Pour d'autres, ces tâches sont accomplies en alternance. Une personne du couple peut cuisiner plus pendant un moment, si cette personne arrive plus tôt du travail par exemple.

Pour les participant-es qui vivent en colocation, cette charge est également discutée et répartie d'une manière la plus équitable possible. Le rapport entre colocataires et partenaire amoureux n'est effectivement pas le même. Les personnes en colocation ont un peu moins un sentiment d'engagement envers leurs colocataires que les personnes en couple ont entre elleux. Ainsi, il est plus difficile de discuter de charge mentale ou de répartition équitable dans ces cas. Cependant, personne n'a mentionné que leurs colocataires avaient une plus grande ou plus petite charge de travail ménager.

On remarque donc que les personnes interviewé-es n'ont pas les mêmes habitudes dans la cuisine que ce qui est observable dans la population en général, en ce qui regarde la charge mentale. Un lien sur la section « ouverture sur d'autres luttes » qui est développée dans la thématique « rapport à soi » peut donc être fait ici. Devenir végane leur a fait déconstruire beaucoup plus que leur alimentation.

Qu'est-ce qu'être masculin ?

Il est plutôt difficile pour les personnes interviewées de définir clairement ce que masculinité et virilité veulent dire. Plusieurs personnes les confondent. En y réfléchissant davantage, une distinction peut être faite chez elleux, mais ce n'est pas le réflexe premier. En somme, la virilité reste un concept auquel les participant-es n'ont pas réellement réfléchi auparavant. Plusieurs ont été surpris-es par cette question. Voici ce à quoi les participant-es associent la virilité :

I1: « Bin tsé, déjà là, j'associe ça à un homme, ça c'est sûr. Après ça je vais associer ça à la confiance, tsé mettons la virilité comme sexy, confiance, mettons, confiance en soi, pis comme ouin. »

I2: « Euh... bin, les hommes, je pense qu'il faut, pour être un peu accepté, il faut être un peu viril »

I3: « Bin domination, encore une fois, domination. Euh, pas forcément la masculinité, ein, c'est pas forcément ça. Virilité, c'est bien une distinction pour moi. Tu me dis

virilité c'est une distinction parmi euh, le spectre du masculin qui généralement est caractérisé par une attitude dominante pour moi, c'est une attitude dominante, c'est, c'est, du coup c'est dominant d'un certain point de vue, pour moi c'est dominant d'un point de vue physique notamment. »

I4: « virilité, euh, à quoi ça me fait penser ? ça me fait penser à la force musculaire, ça me fait penser à, euh, tsé, à toutes sortes de chose reliées au corps là »

I9: « euh, c'est une bonne question, je le sais pas trop pour vrai, mais j'imagine c'est quelqu'un fort, imposant, qui n'a pas de problèmes d'érection, pis qui mange de la viande (rires) »

I10 : « (pause) bin je pense que là, tsé on verrait où ça nous mène après, mais pour moi, la virilité, c'est beaucoup les traits euh, je, à défaut d'un autre mot, très stéréotypés qu'on utilise chez un homme. Un homme, c'est costaud, c'est poilu »

I12: « euh, euh... virilité, à quoi ça me fait penser... ouin, euh ça reste, ça reste une conformité à un stéréotype genré, euh, qui pourrait, euh, ok, mais il y a une notion qui serait logique par rapport à virilité, dans le sens que c'est, c'est aussi une impression, c'est quelque chose qui se dégage, j'aurais tendance à dire que c'est comme, je pense que il y a comme une notion un peu de charisme typiquement masculin dans le concept de tsé, euh, mais évidemment, j'ai différents rapports par rapport à ça là »

I13 : « fait que tsé pour moi la virilité, je trouve que c'est, bin c'est un beau reflet de tout ce qui est un peu, justement pourri de cet aspect-là de la masculinité, tsé c'est amener les mauvais côtés pis les romantiser en fait »

I15 : « qu'est-ce qui est la virilité je pense que genre, ça doit être quelque chose qui est important pour les hommes, eux-mêmes, mais que pour les femmes, ce n'est pas nécessairement important, en toucas, de mon point de vue à moi, euh, c'est peut-être quelque chose qui est lié à l'attrance sexuelle là, tsé si tu es viril, tu attires plus de femmes... euh, si t'es viril, tu fais des choses que d'autres hommes virils font, donc encore une fois quelque chose de social là, quelque chose que tu émules des autres là, fait que c'est pas de quoi qui est comme inné à toi, mais quelque chose que tu vois d'autres hommes puissants, dits masculins qui font la même chose, pis si tu fais ces mêmes choses-là, tu es donc viril »

Malgré qu'il y ait plusieurs aspects négatifs associés à la masculinité, être masculin peut aussi être positif selon les interviewé-es. Considérant que la virilité est énormément associée à la masculinité selon les participant-es, il était important de comprendre leur représentation de la masculinité ainsi que, pour certain-es, la distinction faite entre virilité et masculinité. Voici la définition de la masculinité livrée par les participant-es :

I4: « tsé parce que je pense que la virilité et la masculinité, c'est pas nécessairement pareil pour moi. Pour moi, la masculinité, ça peut être aussi quelque chose de comme, de mental, d'affectif, alors que la virilité, c'est comme la taille de ton pénis »

I7: « et là, plein de nuances. Mais, je dirais que c'est souvent une façon problématique qu'a la masculinité, le patriarcat, à vouloir mettre en valeur certaines valeurs, certains idéaux, que la masculinité représenterait, ça c'est quelque chose du moins qui me met très mal à l'aise, pis que, maintenant que j'y pense, m'ont toujours mis un peu mal à l'aise. »

I8: « en Amérique du Nord au 21^e siècle, peut-être, je, mais qu'est-ce que je pense de ça ? La masculinité, ça peut se vivre de plein de façon différente, je pense pas que tu as nécessairement besoin de ça, mais c'est sûr que c'est un message qui, qui est plus porté par des vieilles générations tsé c'est le genre de message qu'on peut lire dans des magazines de barbecue genre, mais comme dans les magazines de chasse et pêche et de sport »

I10: « je pense après ça, ça se définit, je pense qu'un homme, ça peut être ça, mais un homme ça peut aussi être quelqu'un qui s'occupe de ses enfants, ça peut qui s'occupe de son conjoint, de sa conjointe, qui en prend soin »

I12: « ok, fait que mettons la masculinité, eum, c'est comme une structure pis un système de classe sociale associé, comme on fait une classe sociale de genre pour séparer selon une certaine éducation normalisée pis un certain critère de, de comment tu dois être en société, donc, la masculinité, euh, bon, tu peux ok ouin, non, c'est pas la même chose que le genre parce que tu peux être très masculin peu importe ton genre, donc la virilité pis la masculinité, mmh, ouais ok (rires) »

De plus, selon les participant-es, il n'est pas nécessaire de manger de la viande pour être considéré comme un homme, un « vrai » homme, bien que ce soit fortement encouragé. En effet, ceci est vu comme étant plutôt ridicule selon elleux. Voici ce que les interviewé-es pensent de cette association entre viande et être un « vrai » homme et selon leurs témoignages pourquoi celle-ci existe :

I1: « Bin que mettons, c'est niais, mais je pense aux hommes des cavernes mettons qui allaient chasser pendant les femmes eux autres restaient à s'occuper des enfants, fait que tsé je comprends que les hommes fallaient qu'ils aillent chasser pis qui ramenaient un animal mort, pis là le village était content, fait que c'était comme si c'était de s'affirmer en tant qu'homme que eille, j'ai réussi, pis la violence aussi j'ai l'impression c'est caractérisé au niveau des hommes un peu, fait que tsé j'ai l'impression que en général, la société associe de manger de la viande à un homme. »

I2: « Dans, on vit dans un milieu urbain, la plupart d'entre nous, donc je ne comprends pas pourquoi il faut manger de la viande pour être... Mais je n'ai jamais ressenti le besoin non plus d'être masculin, je porte des chemises roses, pis j'ai pas l'impression que je suis moins masculin »

I6 : « non, non, mais tsé, (Pause) pff, c'est ça, je trouve ça triste, parce qu'en fait, c'est comme plein d'affaires, faut pas pleurer pour être, pour avoir l'air d'un homme, c'est comme plein d'affaires tsé que, que j'accepte pas, que j'appuie pas, mais je le sais, je l'entends, je le vois, pis même on le voit dans les films encore, toute cette image-là, de l'homme, comment on devrait être, tsé. Mais c'est sûr que ça fait longtemps que je me considère pas comme ce type d'homme-là, tsé »

I7 : « c'est sûr que ce discours-là est comme, pourquoi t'as besoin de te baser sur un morceau d'un animal mort pour construire ton genre? il me semble que genre, une pièce de viande saignant, c'est pas vraiment un bel édifice pour construire son genre »

I12 : « je pense que oui, effectivement, y'a quelque chose de ne pas être 100% masculin à partir du moment où tu es végane selon bin du monde »

Par ailleurs, les participant-es observent que cette pression qui incite les hommes à être des hommes s'alimente particulièrement entre les hommes eux-mêmes. Ils apprennent comment agir en société en apprenant entre eux et se sentent validés de cette façon et cela légitime leurs comportements. Selon iels :

I3 : « euh, selon bin, oui, la virilité, pour moi c'est ça, c'est-à-dire que la virilité ça met une division au sein des hommes. Euh que moi d'ailleurs, je ne cautionne pas, mais ce n'est pas une catégorie que j'ai, c'est une catégorie qui est faite par les hommes entre eux, d'ailleurs, c'est pas, personne ne leur a imposé de mettre ce genre de catégorie, donc c'est pour ça que c'est un peu ironique quand certains se plaignent qu'on essaie de les catégoriser, etc. mais c'est eux-mêmes qui se catégorisent, pis pour moi en fait c'est ça, il y a des gens qui sont virils et des gens qui sont considérés comme pas virils »

I5 : « c'est ça, c'est comme, euh, ça aucun rapport euh, au niveau de la masculinité manger de la viande ou pas tsé. C'est sûr que ça peut avoir un lien avec être un chasseur, tsé qui, que tsé auparavant, nos ancêtres ont été des chasseurs »

I6 : « c'est ça, mais c'est ce qu'on nous véhicule beaucoup, c'est ce qu'on essaie de nous inculquer pis que beaucoup d'autres hommes tentent aussi d'inculquer aux autres tsé, faut pas que tu pleures, tu sois capable d'en prendre, t'es rough, t'es though»

I8 : « euh, pis les gens ont a pas, on choisit pas vraiment ça, mais comme on est des animaux sociaux, c'est super important pour nous de préserver notre image par rapport aux autres pis si on s'attend fortement à ce qu'on fasse quelque chose, bin ne pas le faire c'est vraiment dur»

I12 : « tsé, c'est, tu fais partie des nôtres. Les gars les plus masculinité toxique que j'ai connu de ma vie, c'était des gangs. C'était comme littéralement, c'est quasiment des gangs de rue»

Le témoignage de I₃ est particulièrement intéressant, car s'identifiant comme femme trans, elle a pu observer les codes et les comportements des hommes et des femmes autour de la notion de masculinité. I₃ a particulièrement constaté cette pression lors de sa transition de femme trans :

I₃: « mais, la première personne à laquelle, enfin les premières personnes avec lesquelles tu démontres ta masculinité, c'est pas entre les femmes, c'est envers les hommes eux-mêmes, qui doivent d'abord, ils doivent d'abord pour moi se prouver quelque chose entre eux, c'est toujours ça en fait, c'est la pression, la plus grosse pression sur la masculinité, c'est entre les hommes. Moi j'ai vraiment vu la différence quand j'étais, avant ma transition du coup, euh trans, que tu, moi enfin, et les expériences que je vois aussi avec d'autres amis qui sont des hommes

[...]

I₃: euh, il n'y a pas la même manière de parler, la même manière de se comporter lorsque les hommes sont que entre des hommes et lorsqu'un homme est dans un seul groupe, est seul dans un groupe de femmes, dans lequel justement, il va s'autoriser à être très différent à mon avis, beaucoup plus léger, beaucoup plus, en toucas, s'il est à l'aise, après, s'il n'est pas à l'aise, s'il veut vraiment dire, non, non, moi je suis un vrai homme etc. »

La masculinité est plurielle et veut dire plusieurs choses pour les participant-es. En ce sens, l'idéal de la masculinité est quelque chose que les participant-es veulent éviter dans leur quotidien, elle assume pour les participant-es un sens négatif. Ils ne veulent pas véhiculer les valeurs qui y sont associées. D'après iels :

I₂ : « J'ai pas vraiment, je me trouve pas viril, pis j'ai pas envie d'être viril non plus »

I₆ : « oui c'est ça, c'est des stéréotypes effectivement, mais je me rends juste compte que, c'est ça, je suis pas, on dirait que j'essaie d'éviter les extrêmes peut-être justement »

I₇ : « clairement que je trouve ça toxique la masculinité, du moins la façon qu'on présente comment on peut vivre une masculinité, je veux dire, y'a, je suis sûr-e qu'il y a plein de gens qui se considèrent très masculins pis qui, qui s'ils auraient accès à un masculinité qui est beaucoup plus positive, notamment beaucoup plus dans le care etc., dans l'ouverture, etc., ils pourraient, la masculinité, ça peut être quelque chose de bien à vivre, mais, il reste que comment elle est présentée en ce moment, c'est tellement problématique, c'est notre plus grand mal ! »

I₈ : « j'ai remis en question aussi plus généralement les rôles traditionnels en général, pas juste, pas juste au niveau du genre »

I9: « bin oui pis non, parce que j'ai vraiment essayé de m'éloigner le plus de qu'est-ce que c'était la masculinité sans vouloir devenir autre chose qu'un homme quand même tsé »

I11 : « Ça revient un peu à une des premières questions que tu m'as demandées, comment je me définis, pis des fois j'ai un peu de la misère à, à me dire comme masculin, parce que y'a tout ce bagage-là qui vient avec »

Pour les participant-es, masculinité et véganisme ne sont pas nécessairement contradictoires, mais le manque d'hommes véganes représentant différentes figures de masculinités est identifié comme étant problématique :

I3: « c'est pour ça que, que la culture populaire c'est assez important de montrer, pour moi, montrer des hommes qui sont heureux à manger des légumes, qui sont heureux de manger tout un tas de choses, pour moi c'est super important, par rapport à ça en fait, parce que c'est une culture en fait. »

I4 : « fait que j'ai jamais été dans une position où je devais me justifier ou je devais justifier ma masculinité ou quoique ce soit, moi je pense que c'est dommage que les gens pensent comme ça. Je pense, je pense que les attitudes changent, j'ai l'impression que l'image véhiculée par exemple dans les médias ou dans les réseaux sociaux tend à changer et qu'on tend à voir de plus en plus de personnes qui sont véganes et pourtant qu'il y a pas personne qui vont remettre en question quoique ce soit de eux. Ça, c'est positif, tsé en espérant que ça continue dans cette lancée-là »

I6 : « oui, c'est ça tsé, pis je trouve qu'il faut plus de modèles, pis tsé à un moment donné c'est ça, on a besoin de modèles d'hommes qui ne mangent pas de la viande tsé pour montrer que c'est pas vrai »

I11 : « y'a pas de modèles pour, mais ça a toujours été un peu comme ça. Tsé, j'ai un peu débuté le modèle comme mes amis qui sont devenus véganes. »

Quelques participants observent toutefois que les femmes qu'ils rencontrent veulent principalement des hommes virils comme partenaires amoureux, ce qu'ils déplorent. Malgré que les participant-es insistent sur le fait que les codes de la masculinité s'alimentent énormément entre les hommes eux-mêmes, iels constatent aussi que plusieurs stéréotypes sont encore bien ancrés chez les femmes. Cette pression est ressentie par I2 et

I6 :

I2 : « je trouve ça difficile pour moi de, tsé il y a déjà eu une de mes blondes qui m'a dit j'aimerais ça que tu sois plus macho, plus viril. J'étais comme ok, mais c'est pas moi, donc ça s'est terminé un mois plus tard »

I₆: « bin en fait je ne suis pas là-dedans, mais c'est sûr que d'un sens, j'ai l'impression que ça je me suis déjà fait dire quand même par des filles que justement peut-être que ça joue contre moi au niveau de mes relations amoureuses admettons, tsé. Si j'ai pas de l'air viril, tsé, ce qui fait, ah bin merde tsé, qu'est-ce qu'il faudrait que je fasse pour avoir l'air plus viril, tsé. Ce que fait que les filles me voient plus comme un ami souvent parce que je sais pas, je dégage pas la virilité, je pense que ça joue, je me suis déjà fait dire ça »

Il s'agit de considérer le véganisme pour ce qu'il est et de déconstruire les stéréotypes qui impliquent qu'un homme se doit d'être viril et que le véganisme n'est pas pour tout le monde. C'est d'ailleurs ce que pense I₃ lorsqu'il parle de « déviriliser la viande » :

« Pour moi, c'est vraiment aussi une question pour moi voilà, de déviriliser la viande, euh ou en toucas, mais pas de par contre, j'aimerais pas qu'on virilise les légumes »

De plus, les participant-es associent le fait de manger de la viande à la violence et à la domination, des qualités valorisées majoritairement chez les hommes, qu'ils apprennent dès leur plus jeune âge. Ainsi, la domination et la violence (animal, morceau de viande, tuer, combat, sang, etc.) seraient des caractéristiques associées à une masculinité toxique et au carnisme selon les répondant-es :

I₃: « C'est pour moi une démonstration de force généralement, une sorte de rapport de domination, parce que c'est, j'imagine du coup, quand tu me parles de viande, j'imagine tout ce qui va avec, donc l'action de tuer, le sang »

I₆: « bin peut-être, parce que pour moi aussi, le véganisme, c'était beaucoup la non-violence, qui était aussi ça qui m'a, c'est un des arguments, plus que le droit des animaux, plus que l'antispécisme, c'est plus la non-violence, je dirais, tsé

[...]

I₆: pis la non-violence, bin, c'est pas très souvent associé à la virilité, je dirais tsé »

I₇: « euh, bin je pense parce que, parce que j'ai vu plein d'images qui ont associé ce genre de pièces saignantes là à la masculinité comme elle associe la viande d'une autre manière à la féminité là, mais je pense que dans le cas de la masculinité, on veut quand même mettre en valeur derrière la viande, l'image de la violence, l'image du combat, fait que la pièce de viande pour moi, c'est quelque chose qui vient tout de suite en tête si on parle de viande et de masculinité. »

En effet, tout ce qui est en lien avec la violence, le sang, la guerre, le meurtre est davantage associé aux hommes qu'aux femmes. La viande, et le fait d'en consommer, est remplie de tout cet imaginaire-là. Donc, en plus de la viande sanglante elle-même, sont associées

toutes les étapes de sa production et la violence qui leur est propre. Une pièce de viande saignante, selon ces personnes interviewé-es, fait penser à une alimentation typiquement masculine.

Il a ensuite été question du fait qu'il y a plus de femmes véganes que d'hommes véganes dans la communauté. Cette statistique s'explique ainsi pour les participant-es :

I1: « fait que j'ai l'impression qu'on se frappe à moins de backlash mettons quand on devient végane, j'ai l'impression que c'est plus *in character* justement parce que mettons, elle trouve ça triste de petits veaux qui sont séparés de leur mère, elle est sensible à ça, pis justement à l'inverse tsé comme à cause de l'affirmation que tu as dit tantôt, j'ai l'impression qu'il y a des gars qui vont sentir justement leur masculinité affectée s'ils mangent pas de viande. »

I2: « Je ne suis pas surpris, parce que je pense si un homme arrête de manger de la viande, il y a de bonnes chances qu'il trouve qu'il n'a plus de couilles, pis que, il vient de perdre sa virilité »

I3: « il y a l'idée en fait un certain nombre de choses qui sont nécessaires pour euh, pour on va dire intégrer la question animale en fait, sont plus favorisés chez les femmes que chez les hommes et du coup, que les hommes peut-être s'autocensurent euh, parfois avec beaucoup de conviction, à essayer en fait de s'ouvrir à la question, je pense aussi notamment à l'empathie, à la question en fait, bin justement de non domination, parce que c'est une volonté de non dominer, parce que on a tout le pouvoir de dominer, c'est-à-dire que personne, c'est ça qui est peut-être tragique peut-être avec les animaux, c'est que, ils vont jamais, ils se laissent pas faire, bien sûr, ils se débattent, etc. mais ils vont jamais s'organiser politiquement et, dire stop et marcher dans la rue »

I4: « non, ça me surprend pas, ça me surprend pas, parce que, mais tsé, pour toutes sortes de raisons, tsé sociales, ne serait-ce que le simple fait de manger de la viande est probablement plus valorisé chez les hommes que chez les femmes

[...]

I4: ou en fait, en fait je ne sais pas si c'est plus valorisé chez les hommes, c'est que le fait de ne pas en manger est pas valorisé nécessairement chez les hommes

[...]

I4: ou est carrément comme déconseillé ou le fait aussi que comme, tsé là, beaucoup de gens qui deviennent véganes ne le font pas pour des raisons de santé, mais plutôt pour des raisons de comme, de moral ou, bin moral, je ne dis pas que les hommes ne sont pas moraux »

Ce que soulève I₄ ici est intéressant. Tout ce qui est associé aux sentiments n'est pas valorisé chez les hommes selon lui. Les hommes bien sûr sont autant des êtres moraux que les femmes. En revanche, il doit y avoir une justification logique et rationnelle qui explique leurs actions. Il est plus normal pour les femmes de mobiliser les sentiments pour expliquer une décision. Cette question de logique sera questionnée davantage dans la section « rapport à soi ». Il mentionne notamment que les femmes ont davantage appris à surveiller leur alimentation que les hommes. Ainsi, il est plus acceptable pour les femmes de questionner leur alimentation, ce qui les mène à prendre la décision de suivre des diètes par exemple, de tout simplement manger plus santé ou de devenir végane, davantage que chez les hommes.

I₆ : « euh, ouais, bin de un oui, c'est courant, il y a vraiment plus de femmes, mais je pense que dans ce cas-là, oui je pense qu'il y a aussi, peut-être cette idée-là, cette culture là que les femmes, elles sont plus sensibles ou sont plus, euh, »

I₉ : « je suis vraiment pas surpris de ça. Euh, pis tsé je pense qu'il y a aussi l'effet de sensibilité associé aux femmes, sensibilité par rapport à l'environnement, par rapport à la santé, par rapport à l'éthique animale qui va être vue comme péjoratif par la masculinité, pis c'est complètement niaiseux là »

I₁₀ : « je pense effectivement que les femmes ont peut-être plus pour ces choses-là tendance à un, tu vois au début j'aurais dit faire attention à leur santé, faire peut-être plus attention à ce qu'elle mangent tout ça »

I₁₁ : « euh, pis par rapport à pourquoi je pense que c'est comme ça, bin, (pause) tsé je crois l'approche de devenir végane est souvent relative à genre montrer ses émotions

[...]

I₁₁ : pis bin, généralement, c'est très stéréotypé, mais comme les femmes ont plus de facilité, on a pas été enseigné en tant qu'homme à le dire, ok je suis triste ou pleurer ou être fâché »

I₁₂ : « Euh, bin je pense que c'est sûr qu'il y a un certain rapport à la masculinité, mais il y a aussi un rapport, bin en fait, ça rentre dans le rapport à la masculinité, mais je pense que comme à un rapport à l'empathie pis à la remise en question. Euh, j'ai l'impression que l'éducation typiquement masculine valorise moins la remise en question pis l'introspection.»

I₁₃ : « je pense que la femme, on est beaucoup plus éduquée à la sensibilité et à l'empathie des autres, je pense qu'on vit dans un monde d'homme, ce qui nous fait toujours reprendre en considération ce qu'on doit faire. Souvent, on prend pas des décisions pour nous, mais des décisions pour les autres et on se fait habituer à ça »

I14 : « pis euh, pis tsé je pense qu'il y a quand même une plus grande empathie en général chez les femmes que chez les hommes, tsé fait que ce côté empathique-là pis la moins grande résistance à faire rire de soi à cause de ce qu'on mange on va dire là »

I15 : « je pense pas que ça devrait avoir un lien, tsé je pense pas que genre les femmes sont plus naturellement portées à manger des végétaux si les hommes sont plus naturellement portés à manger de la viande, tsé je pense que c'est vraiment des constructions sociales. Fait que pour moi, y'a pas vraiment de lien outre que statistiquement oui, y'a plus de femmes qui en mangent »

On remarque alors que la question de la socialisation est énormément soulevée par les interviewé-es. Considérant que les hommes sont moins éduqués à se questionner, à écouter leurs émotions et à être empathiques, ils sont moins portés généralement à remettre en question leur alimentation. En ce sens, I10 remarque plutôt une différence entre les femmes et les hommes dans la manière que le véganisme est considéré. Les femmes de son entourage ont tendance à mieux comprendre le véganisme que les hommes. Par ailleurs, selon I14, le fait qu'il y ait plus de femmes qui soient véganes que d'hommes, c'est une statistique qui s'alimente elle-même.

Manger de la viande : une obligation ?

Avant de devenir véganes, les participant-es, pour la plupart, indiquent ne pas avoir nécessairement ressenti une pression à manger de la viande, autant qu'après leur changement vers un régime non carné. Personne ne leur a explicitement dit de manger de la viande à tous les repas ou tous les jours. Il s'agit plutôt de quelque chose de normal qu'iels se devaient de faire, quelque chose d'attendu qui n'est pratiquement pas questionné. Cela démontre que l'impératif pour un homme de manger de la viande est plutôt appris de manière passive.

I2 : « Au début un peu, oui, mais non, là je ne sens pas de pression à devoir manger de la viande. »

I3 : « Euh... Oui. Eum, oui, parce que généralement, enfin, c'est compliqué de, faut gérer les attentes des gens. Parce que généralement c'est souvent dans une situation sociale en fait donnée, je ne me sens pas obligée de quoi que ce soit si je suis toute seule »

I5 : « non, c'est ça, avant c'était comme normal de manger de la viande »

I6 : « bin c'est établi, c'est sûr que si c'est pour des gens que je connais pas, en fait dans ma famille, je pense que ça va »

I6 : « bin là, je sens pas vraiment de pression là, mais c'est peut-être aussi parce que je suis rendu peut-être plus immunisé à ça »

I7 : « ouais, ouais euh, bin je dirais que comme, clairement qu'il y avait une pression à ce que je mange de la viande tout le long de comme, mon enfance, mon adolescence etc., parce que euh c'est la chose à faire pis que le véganisme était moins connu etc. Depuis que je suis végane, non, pas vraiment »

I9 : « bin pression, au sens strict mettons, non, mais pression au sens hégémonique, c'est normal, bin oui là, dans le sens ou genre, moi je suis un, je suis un joueur de hockey en plus, fait que tsé mettons, on va à la cage aux sports, le canadien compte 5 buts, on a droit à 8 ailes gratuit, c'est des pressions qu'on se rend pas compte, mais il y a des pressions de manger de la viande, genre absolument partout là

[...]

I9 : fait que, fait que oui, clairement, mais est-ce que je m'en rendais compte à ce moment-là ? vraiment pas, pis est-ce que tout le monde appellerait ça une pression, non, mais ça en est clairement, mais c'est ça. Mais est-ce que, tsé après ça, dans les soupers de famille, mes oncles, mes tantes me mettent de la pression, mais est-ce que je m'en fous complètement ? oui là »

I12 : « Ah définitivement ! à un moment donné, j'ai, bon, pression, y'a la pression passive pis il y a la pression que je peux me mettre à moi-même »

I13 : « mais non, j'ai pas eu de la pression je te dirais, à part, c'est pas de la pression directe, mais y'a beaucoup d'annonces qui montrent de la viande pis toute pis ça a de l'air à faire comme il faut que tu manges de la viande »

I15 : « bin quand j'étais pas végane, c'est sûr là, lorsque j'étais végété, (soupir) mettons, j'ai essayé d'être végété lorsque j'étais ado, pis là, c'était compliqué. Bin pourquoi tu fais pas juste manger de la viande, ah, ouin tu vas être végété toi, tsé des affaires de même pis là c'était comme j'ai senti une forte pression à recommencer à manger de la viande, parce que mes parents voulaient pas m'aider, ils s'en foutaient, ils riaient un peu de moi, le monde autour de moi étaient toutes comme genre, pourquoi tu veux être végété ? »

Par ailleurs, ce qui est considéré comme naturel pour plusieurs serait d'obtenir la viande en pratiquant la chasse. Non seulement, car ce serait une pratique ancrée dans le passé, mais aussi parce que c'est aussi un moyen de critiquer la viande industrielle. Il s'ensuit que le côté industriel de la viande n'est pas vu comme étant naturel.

I1 : « Évidemment je pense pas qu'on a besoin de viande pour survivre, je pense pas non plus que ça a toujours été le cas, tsé genre, je pense qu'il y a probablement une

période justement où euh, pour survivre tsé mettons dans l'ancien temps, il y a déjà eu besoin de manger de la viande, mais je suis pas capable de dire si c'est naturel ou pas, pour nous, mais c'est pas nécessaire »

I₂ : « Euh, oui, je considère que c'est naturel de manger de la viande, si elle n'est pas mise dans une saucisse à hot dog, encore une fois c'est avec la chasse. »

I₄ : « est-ce que c'est la norme de manger de la viande ? oui. Est-ce que c'est naturel; pas nécessairement. »

I₆ : « je dirais que c'est possible, l'humain est capable, par le passé, il en a mangé, ça l'a peut-être permis d'évoluer aussi en mangeant de la moelle épinière, etc. donc, fait que, de dire que c'est naturel, je pense qu'on est capable, le corps est capable, mais tsé, est-ce que c'est nécessaire? C'est plus de ce côté-là que je dirais, c'est plus de ce côté-là, bin tsé on a le choix d'en prendre ou non, euh, pis si on, dans le contexte actuel, où ce qu'on sait que les animaux souffrent, où ce qu'on sait que ça a un impact plus grand sur l'environnement, donc je pense que logiquement, ça fait plus de sens de ne pas en manger, tsé, c'est plus de ce côté-là que je dirais ça. »

I₉ : « tsé, si c'est naturel, c'est inné. si on peut faire autrement, c'est pas tant inné que ça... fait que c'est pas tant naturel de manger de la viande fait que c'est juste un lien logique messemble mais c'est ça, pis est-ce que, est-ce que genre, bin tsé ça nous apporte des nutriments essentiels pour suivre, fait que ça peut être naturel d'en manger de ce côté-là »

I₁₂ : « ouais, c'est juste que je trouve que qualifier quelque chose de naturel et de non naturel est comme pas un argument pour quoique ce soit, c'est généralement un terme que j'enlève de mes discussions »

I₁₃ : « mais je trouve que c'est pas, dans une société comme nous comme mettons l'humain on est pu en situation de survie, donc ce n'est pas naturel pour moi »

I₁₅ : « parce que c'est le sophisme de la naturalité, ce qui est naturel n'est pas nécessairement bien là, tsé l'uranium, c'est naturel, j'en veux pas chez nous »

Le mot naturel a plusieurs significations pour les participant-es. Manger de la viande, c'est possible, donc cela peut être considéré comme naturel. Par contre, ils insistent sur le fait que ce n'est pas une nécessité. Manger de la viande qui a été produite dans des élevages, où les animaux vivent dans des conditions difficiles n'est pas naturel selon les interviewé-es. Ainsi, manger de la viande est plutôt une alimentation associée au passé. On peut facilement s'en passer en Occident, principalement dans les milieux urbains. En effet, nous ne chassons plus pour obtenir de la viande et ne sommes plus en mode survie comme nos ancêtres ont pu l'être. Même si la chasse et la pêche demeurent des activités importantes,

ancrées dans la culture et l'histoire du Québec. Acheter de la viande à l'épicerie n'est pas la même chose que la chasser pour se nourrir.

I5 : « une personne normale, une personne, tsé une personne qui vit en société peut totalement se défaire de la viande »

I9 : « mais qu'est-ce que ça évoque pour moi la viande, c'est, c'est tellement une alimentation du passé »

Les participants soulignent également l'aspect culturel du véganisme. Les autochtones ont un rapport complètement différent avec la viande, qui est perçu comme étant plutôt relié à la chasse et à la survie. I2 donne l'exemple d'une publication Facebook qu'il a vu où un homme autochtone partageait une photo de lui avec un animal qu'il avait chassé :

I2 : « un autochtone, qui lui a gardé ses sources, pis il va chasser avec un arbalète, pis il y avait une photo de lui pis son frère avec un orignal la tête en bas, pis j'étais content de voir ça »

I7 : « je me verrais pas dire grand-chose en fait aux peuples autochtones ou aux premières nations, je me verrais plus dans une posture d'écoute pis pour moi, c'est vraiment pas du moins, même si mon éthique végane est forte pis je crois vraiment qu'on devrait pas tuer les animaux, euh, c'est pas à ces gens-là que je m'adresse quand je suis végane tsé, c'est aux gens qui ont des privilèges similaires aux miens pis un situationnalité qui est similaire à la mienne »

En effet, le rapport à la viande chez les autochtones n'est pas le même que pour les personnes occidentales. Ainsi, même si les hommes interviewé-es ont remis en question leur pratique alimentaire et leur genre, ils sont conscients que d'autres cultures n'ont pas un rapport similaire avec ces sujets et qu'ils n'ont pas à imposer cette façon de faire systématiquement. C'est aussi le cas de I4, étant né en Colombie, pour qui le véganisme est peu connu dans sa culture.

I4 : tsé je viens d'un milieu culturel où c'est vraiment pas quelque chose qui arrive là, des personnes véganes

J: mmh

I4 : tsé c'est, tsé, fait que c'est ça

J: J'imagine que la bouffe que tu mangeais culturellement du pays d'où tu venais, c'est très facilement véganisable. J'y vais avec mes habitudes, si je mange des trucs plus genre de l'Amérique du Sud, il y a des trucs qui se véganisent vraiment bien

I4 : ouais

J : est-ce que tu penses que tu peux garder ta culture malgré tout genre ?

I₄ : bin, bin, le truc qui arrive c'est qui a frappé c'est pas tant dans mes pratiques culinaires, tsé moi, j'ai, en fait, moi je trouve que ma pratique culinaire s'est excessivement développée quand je suis devenu végane quand, tsé parce que, avant ça, j'habitais avec mes parents

[...]

J: ok. fait que tu sens pas nécessairement que tu laisses ta culture ou tes parents, c'est plus comme une incompréhension disons ?

I₄ : c'est ça

Il sent donc qu'il peut être végane, sans renier sa culture. Il s'agit seulement d'adopter des pratiques différentes.

En somme, manger de la viande peut être considéré comme la norme. Cependant, ce n'est pas une nécessité, particulièrement dans la société occidentale et urbaine dans laquelle la plupart des populations vivent. En revanche, on peut facilement faire le choix de ne pas en manger, comme tout autre produit animal.

3.2 Rapport à soi

Transition vers le véganisme

La plupart des personnes interviewées ont adopté un régime végane depuis 2 à 7 ans. C'est donc un changement relativement récent de plusieurs de nos participant-es. Deux des personnes, deux hommes cisgenres, sont véganes depuis plusieurs années, soit 10 et 20 ans respectivement. Le véganisme est arrivé dans la vie des personnes participantes de plusieurs façons différentes. Par exemple, plusieurs personnes ont été marquées par la cruauté animale. Il s'agit d'une réalisation qui les a poussées à entreprendre des réflexions plus profondes. C'est entre autres le cas de I₁ et I₁₂. Après avoir vu un camion qui transportait des cochons, I₁ a décidé d'arrêter graduellement sa consommation de viande. I₁₂, quant à lui, est devenu végane après avoir travaillé en cuisine dans un restaurant. Il a exprimé du dégoût envers la viande crue et s'est rendu compte de la cruauté qui peut exister envers les animaux après cette expérience professionnelle.

Par ailleurs, il y aurait un autre lien associé à la transition vers le véganisme. Il semblerait que l'éducation, que ce soient des cours universitaires, collégiaux, des conférences

auxquels les participant-es ont assisté ou des lectures effectuées soit un facteur important de conscientisation. Ces activités éducatives et pédagogiques ont permis l'acquisition d'informations en lien avec le véganisme et ont fourni les outils pour qu'ils puissent l'adopter en toute connaissance de cause.

Les interviewé-es ont dû se construire de toutes nouvelles habitudes. Il s'agit d'une des étapes les plus cruciales lors de la transition vers le véganisme. En effet, nous avons toutes reçu une éducation alimentaire particulière. Cette éducation est également genrée. En effet, les femmes ont beaucoup plus appris comment organiser des repas et quoi acheter pour se faire que les hommes. Le véganisme nécessite d'apprendre de nouvelles habitudes, considérant que ce n'est pas la norme. Cet apprentissage doit se faire par tout le monde, peu importe le genre, car on part presque de zéro. Voici un exemple de nouvelles habitudes acquises chez les interviewé-es :

I1 : « Bin mettons, je pense que je cuisine plus justement à cause qu'il y a moins d'options, fait que tsé »

I3 : « Pour moi c'est pas compliqué, c'est juste des habitudes à prendre, c'est juste des habitudes à prendre et encore une fois, si je n'ai pas envie de m'embêter à faire un, de la cuisine, bin je fais des pâtes, tout simplement ! »

I3 : « c'est une question d'habitude pour moi c'est ça le plus dur à changer »

I10 : « pis ça a pris un bout de temps tsé s'adapter aussi à ça, fait que tsé c'était une euh, une, ouais, ça a été une adaptation au début j'ai trouvé, pour moi, pour la famille pis je pense, tsé c'est dans le fond, tu prends ton livre de recettes, tes classiques, tu ne les fais plus, pis là, il faut que tu en remontes »

I14 : « fait que ouin, c'est pas plus compliqué, c'est juste une question de s'habituer. Tsé mettons quelqu'un qui saurait cuisinier non végane, bin ça lui prendrait une adaptation à l'être »

En somme, tel que I12 le fait remarquer :

« tout se fait quand tu manges végane tsé, parce que tout, toute la tradition culinaire est à construire, tsé y'a pas de normes »

Ces nouvelles habitudes demandent donc de s'organiser adéquatement. Que ce soit autour de la préparation des repas ou des courses, une bonne organisation permet de bien manger. Cette organisation n'a pas besoin d'être très élaborée.

I₁ : « eum quand je pense un peu aux recettes que je vais faire dans la semaine, genre je pense souvent à comme mettons différentes sources de protéines si on peut dire, mettons je vais dire ok une recette avec du tofu mettons, une recette avec des lentilles, pis une recette avec des haricots mettons. »

I₃ : « Mais non il n'y a pas plus de planifications que ça. On apprend deux trois recettes, on est pas vraiment, si c'est la question en toucas, on est pas dans les livres de recettes h24 »

Il est alors plus ou moins difficile de planifier des repas véganes. Tout dépend des conditions dans lesquelles nous nous retrouvons et d'avoir les bonnes connaissances et ressources.

I₂ : « Euh, c'est un peu plus difficile de planifier des repas, au début c'était plus difficile mais asteur, on a toujours de la fumée liquide, on a toujours de la levure alimentaire, 4 sortes de riz... »

I₄ : « Bin c'est pas difficile de les planifier, c'est difficile de les varier. Tsé, à un moment donné, comme t'as fait le tour de toutes les légumineuses »

I₇ : « je vais dire plus difficile juste parce que à mettons, c'est plus difficile quand tu es à l'extérieur de chez toi, quand t'as à te cuisiner quelque chose qui n'est pas dans ta cuisine à toi, mais sinon, je me suis arrangé pour que ce soit facile, tsé j'habite dans un quartier qui a tout »

L'entourage aussi joue un rôle important en influençant quelques personnes interviewé-es à devenir véganes, ce sont souvent des partenaires amoureux ou des membres de la famille qui leur servent de modèles. Des discussions avec cet entourage permettent aux interviewé-es de sentir un certain support pour cette démarche, que c'est « normal » qu'ils soient encouragés par ces personnes. Ces conversations peuvent aussi être avec des personnes inconnues. C'est le cas de I₁₅ qui affirme :

« elle [une personne rencontrée dans une cafétéria] m'a parlé de ça [du véganisme], pis là j'ai googlé c'était quoi le véganisme, parce que là j'étais comme, je connaissais pas c'était quoi, pis là j'ai vu toute sorte d'affaires »

Le rapport à l'identité politique et aux causes sociales a également été mentionné comme étant une raison pour devenir végane. Être végane fait partie de son identité politique pour

I₈ :

« ...pis après je vais pouvoir ajouter que je suis végé à mon identité »

Certain-es tenaient cependant à préciser que ce n'est pas tout le monde qui a les capacités pour entreprendre une transition rapide vers le véganisme.

I9 : « c'est de prendre conscience que les gens n'ont pas tous eu la même chance, de un, pis c'est pas tout le monde qui est rendu au même point, pis c'est pas nécessairement linéaire non plus comme apprentissage pis c'est pas nécessairement le but à atteindre, il n'est pas nécessairement le même pour tout le monde non plus »

I14 : « ouais bin je pense que c'est plusieurs choses, je pense que c'est sûr qu'il a un certain âge, là maintenant, pis c'est dur de changer la façon de penser, ça c'est sûr là [...] je dis en tout humilité, mais pour tout le monde, mais c'est de plus en plus dur plus tu vieillis »

Par ailleurs, les impacts sur la santé des participant-es et sur l'environnement du véganisme sont non négligeables pour la plupart et explique peu la transition vers le véganisme. Cela est particulièrement notable au niveau de la santé de I10, qui a une maladie auto-immune. En effet, les conséquences négatives de sa maladie ont presque disparu après l'adoption d'un régime végétalien. Sa priorité au début de sa transition était d'arrêter de manger des produits animaux, non pas de devenir végane, ce qui est arrivé par la suite. Plusieurs personnes dans son entourage, ainsi que son médecin par ailleurs, ne croyaient pas que changer son alimentation de la sorte allait avoir un impact si important sur sa santé. Après avoir effectué des recherches et découvert que les aliments qui étaient les plus dommageables pour une personne avec sa maladie étaient les charcuteries et autres viandes rouges ainsi que le poisson, il s'est dit que c'était une bonne idée d'essayer.

Pour les interviewé-es touchés par différentes causes sociales, l'aspect environnemental du véganisme est aussi très important et explique davantage leur transition vers le véganisme. Tout comme pour la santé, lorsqu'il s'agit de l'environnement, la plupart considèrent aussi le véganisme comme quelque chose de bénéfique, comme bien pour eux et pour la planète. L'environnement est le deuxième aspect le plus nommé après l'éthique animale pour justifier le choix du véganisme, pour toutes les personnes interviewé-es, peu importe leur genre. Pour I10, l'aspect environnemental est important :

« je considère maintenant que, en tant que consommateur, c'est la chose la plus importante que je peux faire pour l'environnement »

En ce sens, la motivation primaire pour devenir et demeurer végane reste pour les 15 interviewé-es l'éthique animale. C'est en quelque sorte la colle qui tient le tout ensemble. L'éthique animale rationalise et justifie de faire de grands changements et de ce fait devenir végane. Cela amène les interviewé-es à adopter un nouveau mode de vie. Pour I₃, l'éthique animale est effectivement la cause principale qui l'attire vers un régime végane.

« Je m'en suis intéressée plus tard, mais j'ai toujours tenu à garder cette position par rapport à l'éthique animale que ça pourrait être bon pour ma santé, ça pourrait ne pas avoir de dommages sur l'environnement, je penserais toujours à mon avis que ce n'est pas une bonne chose à faire, c'est pour ça en fait, donc la manière que j'ai commencé à m'intéresser aussi au véganisme et tout ça c'est par l'éthique animale »

I₄ mentionne pour sa part les questions éthiques comme étant le moteur principal de son choix du véganisme. Cela dit, la question animale demeure tout de même une de ses préoccupations, même si sa vision personnelle semble ne pas se limiter à la question de la souffrance animale.

« le CO₂ et le méthane et l'exploitation agricole intense etc. mais moi c'est pas pour ça tsé, moi ma vision c'est que, même si, même s'ils n'y avait pas de bénéfices pour l'environnement, pour le réchauffement climatique [...] je pense que je le ferais pareil »

I₅ : « mais je dirais qu'en premier, c'est sûr que ça serait l'éthique [animale] »

I₁₀ témoigne alors de l'importance que l'éthique animale et de tout ce qui concerne le véganisme a pris dans sa vie après avoir décidé d'adopter un régime végétalien à la base. Le mode de vie végane et ses implications sont ancrés dans son quotidien, il est logique pour les participant-es d'adopter une éthique de vie qui valorise l'éthique animale.

« Si demain matin, je guérissais de tous mes maux là [...] je continuerais quand même »

I₁₄ : « au début, c'était surtout ça là, tsé c'est sûr qu'aujourd'hui ce qui tient tout ça ensemble, c'est l'aspect éthique là, pour moi c'est la chose la plus importante maintenant, mais ça a pris du temps avec que ça rentre cette donnée-là »

I₁₅ : « ça vient rajouter là, le côté santé, le côté environnemental, pour moi, c'est vraiment important, mais même si, oui y'avait pas d'amélioration niveau environnement pis niveau santé à devenir végane, je le serais quand même »

Affirmation de soi et logique derrière le véganisme

Tel que mentionné plus haut, l'éthique animale est la base en quelque sorte du véganisme. En ce sens, après s'être informé-es sur ce qu'impliquait l'éthique animale, les participant-es ont développé un regard plus théorique envers les animaux, adoptant un regard de plus en plus antispéciste sur la question. C'est le cas pour les personnes suivantes :

I₄ : « Mais c'est plus mon rapport à eux en tant qu'individus, c'est peut-être le passage de les voir d'une espèce à des individus »

I₆ : « je pense que, pour plein de raisons, mais notamment la socialisation, je m'intéressais correct aux animaux alors que maintenant je les considère »

I₈ : « tu n'as pas une dissonance cognitive à chaque fois que tu flattes un chien, pis que tu manges un burger juste après, euh, fait que mon rapport aux animaux a existé, a commencé à exister depuis que je suis végane en fait »

En ce sens, le véganisme est pour la plupart des interviewé-es une manière d'appliquer au quotidien leurs valeurs. Iels ont l'impression d'exprimer qui iels sont au quotidien. Les interviewé-es ne ressentent donc pas de dissonance cognitive, ils sont en cohérence avec leurs valeurs et leurs principes. En adoptant le véganisme, leur respect envers les animaux s'étend à toutes les espèces de manière égale.

I₁ : « ça m'a comme confirmé que tsé j'aimais vraiment les animaux pis je me sens bien quand je leur fais pas de mal »

Il est donc positif pour I₁ de respecter les animaux et de ne pas les faire souffrir. Aimer les animaux n'était pas suffisant, il s'agit également de respecter les conditions de vie des animaux.

I₄ : « c'est parce que moi je perçois ça, c'est ce qui arrive, c'est que ma perception de mon vécu, pis la perception des autres est différente parce qu'il y a beaucoup de gens qui ont vu ça comme une rupture »

I₅ : « une espèce de mode de vie que je veux vraiment adopter, qui est fait pour moi »

I₁₂ : ça a vraiment été comme une espèce de calcul éthique, de genre, c'est sûr que ça va faire du bien, c'est sûr que je devrais le faire

I₁₃ : « je veux dire à partir de maintenant, je vais officiellement être végane, parce qu'avant tsé y'en a qui me dit ah c'est comme si tu étais végane, mais je l'étais pas encore exactement, mais je me dis non, je vais appliquer vraiment de manière plus structurée mon mode de vie »

Ainsi, pour ces interviewé-es, plus qu'une rupture dans leur vie et leur manière de manger, le véganisme représente plutôt une suite logique dans leur évolution personnelle. Iels se sentent encore plus en paix depuis leur transition vers le véganisme.

En réduisant leur consommation de viande, les participant-es n'avaient pas nécessairement comme objectif de devenir végane. Les interviewé-es ressentent aujourd'hui pour la plupart du dégoût envers la viande. Certain-es ne ressentent rien du tout, pour eux et elles, cela ne fait tout simplement plus partie de leur quotidien. En revanche, plusieurs interviewé-es pensaient qu'être végétarien allait être suffisant afin d'enrayer la souffrance animale, voire que le véganisme était inatteignable. En effet, retirer tous les produits laitiers et les œufs leur semblait impossible. Cela semblait trop difficile à accomplir au quotidien et à être un trop grand inconvénient dans le cadre de sorties avec d'autres personnes non véganes. En s'informant davantage sur le véganisme, l'antispécisme et l'éthique animale, les interviewé-es se sont rendu compte que le végétarisme n'était pas suffisant, qu'il n'allait pas assez loin. Pour respecter les droits des animaux et ne pas les faire souffrir, le véganisme reste donc la seule option.

Voici quelques exemples :

I₈ : « je sais qu'au départ quand que, je me souviens d'avoir déjà explicitement dit que le véganisme, quand j'étais végétarien, que le véganisme, c'était trop extrême pis je le serais jamais, euh, un an plus tard j'étais végane »

I₁₀ : « je voyais pas le véganisme comme une bonne chose, euh, en étant végétarien en fait »

I₁₃ : « quand je suis devenue végétarienne, je pense que le véganisme était encore très... étrange »

La majorité des interviewé-es ont donc vécu une transition vers le véganisme. En s'informant sur ce qu'était réellement le véganisme, plusieurs se sont rendu compte qu'il était plus logique et rationnel de devenir végane pour les participant-es, Il existe une logique derrière le véganisme, cette manière de manger a un sens profond. Pour elleux, l'éthique animale, c'est logique et rationnel. Pourquoi ne voudrait-on pas diminuer la souffrance animale ? Par ailleurs, les raisons qui poussent à être végétarien-nes sont souvent les mêmes que celles qui poussent à devenir végane. Ainsi, si le but est de respecter les droits des animaux, le véganisme est indispensable, ceci fait sens. C'est aussi cela qui

les pousse à rester véganes malgré les embûches, les jugements ou le manque d'accessibilité. Ces embûches seront davantage explicitées dans la section « rapport aux autres ».

Ouverture sur d'autres luttes

Considérant que le véganisme touche plusieurs aspects de la vie, plusieurs interviewé-es affirment que devenir végane leur a fait déconstruire beaucoup plus que leur alimentation. Les changements dans leur quotidien amenés par le véganisme leur ont fait rendre compte que modifier des habitudes était plus simple que prévu.

I4 : « moi je trouve que ça m'a ouvert sur d'autres luttes, je trouve. Parce que souvent, enfin, ce qui peut paraître à mon avis paradoxal, parce que souvent on a l'impression que les véganes sont très centrés sur leurs luttes. Après moi non, je trouve que ça m'a beaucoup appris sur un certain nombre de choses, ça m'a beaucoup intéressé après sur la déforestation et du coup sur les droits des peuples autochtones en Amérique du Sud, ça m'a intéressée sur l'histoire ouvrière aussi, parce que ça m'a beaucoup intéressée sur les conditions de travail des ouvriers dans les abattoirs »

I6 : « l'implication environnementale et l'écologie, je dirais. Ça m'a ouvert à ça personnellement. Parce que, en fait, dans ma démarche en fait, je commençais à être végétarien, pis là on commençait à parler des OGM, pis là on disait qu'on mettait des gènes d'animaux dans des plantes, pis là, ma réflexion c'était, combien de gènes qu'on transfère dans une plante que la plante devient un animal »

I7 : « je dirais, si on veut parler de surprise, je dirais, que ça me surprend à quel point le véganisme a pu m'ouvrir des portes sur plein d'autres choses, tsé. Je pense que pour moi ça a été une porte d'entrée sur des trucs alternatifs pis des milieux militants pis de la radicalité »

I9 : « eum, je pense que, bin moi ça vient de mon ancienne relation de couple, on a commencé à être polyamoureux-polyamoureuse, pis en déconstruisant les relations amoureuses, j'ai comme eu une révélation de déconstruire plusieurs affaires »

Le participant-es reconnaissent également les aspects géographiques, politiques et financiers du véganisme. En ce sens, les interviewé-es ont une réflexion plutôt poussée concernant la provenance de leurs produits. Plusieurs achètent leur nourriture dans des épiceries de grandes chaînes.

I2 : « ma blonde fait l'épicerie selon les rabais, elle va remplir son panier, pis ça va être peu importe dépendamment des rabais, pis après ça elle prend un rendez-vous, moi je vais le chercher pis je place l'épicerie dans la maison. Je dirais que ça dépend de ce qu'on a de besoin. Si on mange de veggie patty pour les burgers, bin ça va être

Costco, si on manque de levure alimentaire, bin on sait qu'elle est au métro, la meilleure »

I₃: « Donc voilà, on va peut-être changer éventuellement selon les saisons, on va changer des trucs selon les promotions qu'il y a au supermarché, à l'épicerie, donc voilà, mais y'a pas de réflexions plus intenses que ça en fait »

I₆: « tsé acheter en plus gros volume, mais effectivement je vais acheter au costco à l'occasion aussi, parce que je veux acheter du volume »

I₇ : « je vais souvent essayer d'aller dans une fruiterie parce que je trouve que toute la bouffe est plus belle genre. J'essaie d'acheter bio quand j'en ai l'argent pis quand c'est pas trop cher. Sinon je trouve qu'en tant que tel, trouver des trucs véganes c'est quand même facile dans les épiceries »

I₈ : « mais c'est tellement quelque chose que j'aime pas faire l'épicerie que genre, je suis content d'avoir un métro comme à côté de chez moi qui me permet de tout prendre ce que j'ai besoin »

I₁₃: « la majorité de notre épicerie, en fait, on va dans une chaîne d'épicerie, on va au provigo»

I₁₄ : « c'est un mélange d'épicerie en vrac, d'épicerie ordinaire, les grandes chaînes »

Certain-es font également un effort actif afin de se procurer des aliments biologiques, écologiques ou locaux. Tandis que pour d'autres, iels font leur part en étant végane.

I₂ : « Local oui on essaie, mais bio, on ne fera pas un effort pour aller dans le bio. On est pas rendu là »

I₃ : « je suis plutôt sur un véganisme qui se veut local et accessible »

I₄ : « tsé eum, c'est pas, tsé moi personnellement je suis pas le genre de personne qui a, qui est comme, il faut que tout soit bio »

I₆ : « fait que pour moi c'est quand même assez important, j'essaie de manger quand même je dirais le plus bio possible, mais euh, même si quelque chose a de l'huile de palme dedans, tsé je vais en manger aussi tsé, je suis comme pas, tsé, je vais aller à un restaurant, je vais prendre une pizza végane, une poutine végane »

I₇ : « ouais, j'essaie, avant la pandémie, j'allais, j'essayais de prendre tout ce que je pouvais prendre dans le zéro déchet. Euh, maintenant, c'est vraiment pas le fun pis même des endroits comme bulkbarn, j'ai apporté des gants en plastique pour aller remplir tes pots, donc ça brise un peu le but »

I₈ : « j'essaie de prendre des trucs locaux, ce que je peux facilement remplacer par exemple, du jus, je vais essayer de prendre du jus de pomme par exemple »

I₉ : « mais non, la bouffe, je fais déjà mon effort en étant végane selon moi »

Ce qui nous amène à parler de budget. Certain-es ont des budgets fixes d'autres non. La plupart essaient tout de même de se procurer des produits les moins chers possibles, considérant également que les prix augmentent. De plus, la plupart des interviewé-es mentionnent que leur épicerie est moins chère depuis qu'ils sont devenu-es véganes. Plus précisément, il semblerait que tout dépend des produits achetés. Si les achats sont limités à des produits non transformés, les interviewé-es mentionnent que leur épicerie est définitivement moins chère. Iels se permettent parfois des exceptions.

I₂ : « J'ai pas l'impression qu'on se ruine à switcher végane, j'ai pas l'impression que c'est ultra plus cher, mais les choix sont moins là c'est sûr »

I₃ : « c'est beaucoup moins cher, on a vraiment, même quand on était en France, je me rappelle une fois, on avait regardé notre budget, par rapport au budget moyen d'un couple de français [...] Et on était vraiment en dessous en fait, alors qu'on était pas du tout en sous-nutrition ou des choses comme ça »

I₅ : « si tu es quoi, moindrement smart pis que tu vois les spéciaux à l'épicerie pis à la pharmacie, tu vas acheter les trucs qui sont en spécial à la pharmacie, pis tu vas aller à l'épicerie acheter les trucs qui a en spécial »

I₆ : « probablement que ça me coûte, peut-être moins cher sauf que je me gâtes peut-être un peu plus, justement du bio, des fois d'acheter quelque chose de transformé comme des fois des saucisses gusta »

I₇ : « moi ça a souvent été un de mes points que j'étais comme j'essaie de convaincre les gens en disant, c'est moins cher ! t'as juste à pas acheter des burgers toutes transformés»

I₈ : « il doit y avoir des gens qui ont fait des recherches là-dessus, je pense que c'est moins cher en général, manger végé, si tu achètes pas les produits fancy là »

I₁₀ : « ça coûte vraiment rien je trouve, comparé »

I₁₁ : « euh, moi je considère que c'est moins cher, euh, mais comme, je crois que ça dépend des périodes dans lesquelles que j'ai, y'a des périodes que je les achetais juste biologiques, eum, sinon »

I₁₂ : « ah définitivement moins cher, ça c'est sûr et certain. Euh, je veux dire, pour, pour le même prix que ça va te coûter pas végane, tu peux avoir, mettons pas végane cheap, pis végane quand même local, bio, ça peut te revenir à peu près le même prix, tsé tu peux faire des miracles avec des lentilles »

I13 : « parce que si je compare de quoi de vraiment simple comme les pizzas surgelés, tsé elles véganes vont coûter comme 10\$ versus celle qui ne l'est pas va peut-être coûter 3 piasses, fait que oui pour quelqu'un qui ne change pas ses habitudes de vie ça peut-être ça, pour moi par contre, je vais dans les épiceries en vrac, que j'achète pas justement les produits de marques, que j'y vais beaucoup par moi-même, bin ça me coûte extrêmement moins cher en fait »

I15 : « fait que c'est sûr que notre épicerie est plus chère que la normale euh, je pense, parce qu'on aime ça manger pis que ça me dérange pas de payer beaucoup pour la bouffe, mais lorsque j'y vais toute seule, mon épicerie là, elle coûtait vraiment pas cher, parce que moi je mangeais beaucoup de trucs santé, tsé mon chum m'influence à manger plus riche, plus gras un peu là, bin beaucoup d'avocats »

Tous ces aspects font en sorte que les produits véganes sont plus ou moins accessibles. Les produits véganes transformés, tel que les interviewé-es l'ont fait remarquer, sont plus chers. Ils sont donc moins accessibles sur le plan financier. Ces produits peuvent par ailleurs être moins accessibles sur le plan géographique :

I3 : « Alors là pour l'instant c'est très dur d'aller chercher du local et bio, parce qu'on est pas à proximité vraiment d'endroits pour le faire. On essaie de trouver au mieux selon nos critères, dans les grandes épiceries comme métro et provigo. Après maintenant, on a le projet de trouver des endroits bios avec plus de vrac aussi, pour faire moins de déchets »

I4 : « bin, moi je suis tsé, je pense comme beaucoup de gens avec peu de revenus, on est comme contraints avec ce qui a dans le quartier »

Bref, on peut noter qu'il n'est pas plus ou moins difficile d'être végane qu'avoir une alimentation omnivore. Une fois les nouvelles habitudes apprises, se procurer de la nourriture et la préparer n'est pas plus compliqué qu'avant. Il faut seulement s'assurer de pouvoir se procurer facilement les produits dont les interviewé-es ont besoin lorsqu'ils sont en voyage ou en visite chez quelqu'un-e par exemple.

I9 : « ouais c'est ça, sont comme c'est pas compliqué faire l'épicerie, je suis comme, tsé toi quand tu vas à l'épicerie, t'achètes tout le temps le même pattern de trucs »

Le régime végane nécessite donc de connaître les bons produits et les endroits où il est possible de se les procurer à des prix raisonnables. Le véganisme n'est donc pas que pour les riches. Au contraire, ce type d'alimentation demande du travail de préparation des repas et une connaissance des apports nutritionnels des aliments afin d'assurer une diète équilibrée. Ce type de travail est normalement associé au travail féminin et domestique.

Cette ouverture vers d'autres luttes démontre bien qu'être végane vient avec une vision particulière du monde. Devenir végane, tel que mentionné plus haut, fait en sorte que plusieurs habitudes et manières de faire ne sont plus les mêmes qu'avant la transition. Les véganes ont alors tendance à être plus conscient-es de leur place dans le monde et des choix qu'iels font. Tel que mentionné plus haut, cela est habituellement davantage valorisé chez les femmes, qui apprennent tout ce qui est relié au *care* par leur socialisation. Le véganisme a par ailleurs permis à plusieurs participant-es de déconstruire le genre ou du moins avoir une plus grande conscience des rapports de genre présents en société.

3.3 Rapport aux autres

Cette section renvoie au soutien ou au manque de celui-ci que les personnes interviewées ont reçu de la part de leur entourage et des commentaires positifs tout comme désobligeants qu'iels ont entendus depuis qu'iels sont véganes.

Phénomène de mode ?

Plusieurs personnes ont mentionné que le véganisme est de nos jours considéré comme un phénomène de mode. En effet, de plus en plus de produits véganes sont disponibles sur le marché et de plus en plus de restaurants offrent des options véganes. L'industrie d'aliments véganes est en plein essor. Malgré cette apparente recrudescence de popularité du véganisme dans les 5 dernières années, cela explique très peu pourquoi les quinze participant-es ont adopté le véganisme. En effet, iels ne sont pas devenu-es véganes parce que le véganisme devenait populaire. En fait, cette situation n'a fait que faciliter les choses :

I₁₀ : « Fait que tsé les gens disaient bin oui c'est bin à la mode ces temps-ci pis bin, je sens pas que c'est vraiment la mode maintenant »

I₁₄ : « j'étais un peu à contre-courant là, tsé, j'ai toujours eu des gens végé ou flexi autour, ça reste très à la mode je pense »

En effet, le pourcentage de personnes qui sont véganes dans la population reste tout de même très petit, soit de 1,1%, tel que mentionné plus haut (Charlebois et *al.*, 2018). Ainsi, le fait que ce soit de plus en plus accessible donne l'impression qu'être végane est une « mode ». Cependant, cela reste une pratique très peu répandue. I₁₀ trouve parfois pénible de

devoir justifier ses actions et de démontrer que cela est plus qu'une mode, que cela est plutôt de l'ordre des convictions.

Plusieurs interviewé-es ont observé qu'il est plus facile d'être végane aujourd'hui qu'à leurs débuts, les interviewé-es étant végane depuis 5,7 années en moyenne. Tel que mentionné, cela vient entre autres du fait qu'il y a plus d'options véganes dans les épiceries, mais aussi parce que plusieurs personnes en entendent parler. En ce sens, plusieurs interviewé-es ont également remarqué que les gens sont plus ouverts face au véganisme plus les années avancent.

I1 : « Fait que là j'ai des ami-es qui m'en parle, j'ai des ami-es qui me demandent aussi des recettes tsé, j'ai, pour vrai, j'ai vraiment pas eu du jugement par rapport à mes ami-es »

I3 : « Les gens, ils ont envie de comprendre, donc j'ai envie de dire que maintenant c'est plus les gens qui me posent des questions que moi qui essaient de venir à eux »

I5 : « c'est devenu ouais, il y a moins de réticences, parce qu'il y a plus d'accessibilité »

Le véganisme comme pratique hors-norme

Il est possible d'affirmer que le véganisme est mieux connu qu'avant, malgré le fait qu'il existe depuis longtemps. Ainsi, il suscite de plus en plus de réactions positives comme négatives. En effet, tel que mentionné plus haut, ceci peut s'expliquer par le fait que le véganisme est une pratique hors norme (Cardon et *al.*, 2019, p.48). Ainsi, les interviewé-es ont fait face à plusieurs difficultés. Iels ont entendu toutes sortes de remarques désobligeantes autant de la part de leur entourage que d'inconnu-es. I2 donne l'exemple d'un repas entre collègues où il avait apporté des burgers véganes. Lorsqu'il en proposait à d'autres personnes, les gens lui faisaient remarquer qu'il était différent, alors qu'il voulait seulement être poli et même faire découvrir d'autres aliments aux personnes présentes :

« Pis là j'en propose à d'autres personnes, pis la personne dit non: je me tiens loin de ça les affaires qui ne sont pas naturelles. Pis elle m'a vraiment dit avec un ton condescendant, donc à ce moment-là, je me sens un peu jugé »

Ce genre de commentaires se fait entendre dans plusieurs circonstances et fait en sorte que les interviewé-es sont souvent sur leurs gardes :

I₁₃ : « bin oui j'en ai déjà reçu en fait, j'en ai qui me, qu'une personne m'avait dit, je vais paraphraser, parce que je ne me souviens pas trop des mots exactement, mais qui avait dit, ah que, je mettais trop d'importance à la vie animale, dans le sens que tuer, ce n'est pas grave. Pis moi, ça, ça m'avait choquée un peu plus, parce que je me dis tsé, oui, pour moi, la manière que je vous un être animal, c'est que je vois l'être en premier tsé, je ne vois pas le produit »

I₁₅ : « Euh, fait que ouais, ça m'est déjà arrivé des petites piques ici et là »

I₃ : « Beaucoup, pas mal d'hostilité, des remarques désobligeantes, alors de la part de ma famille, j'ai eu de la chance, en fait dans le sens que c'était disons qu'il y avait plus une incompréhension, mais c'était pas vraiment hostile, l'hostilité c'était plus, ou les remarques désobligeantes, c'était plus chez les ami-es éventuellement, avec les ami-es »

I₃ donne des exemples plus concrets :

I₃ : « j'ai eu aussi eu des remarques par rapport au fait qu'on trouvait révoltant de postuler une sorte d'égalité entre les animaux humains et les animaux non-humains et surtout les conséquences de cette, de si on reconnaissait une sorte d'égalité au moins d'essence, de degré on va dire »

I₃ : « c'est généralement les arguments après un peu égoïstes, dans le sens bon, ce coup là on arrive vraiment à ce qu'on a le plus souvent, voilà, on gâche l'ambiance, on est chiantes, on arrive pas à trouver, enfin on est difficiles, etc. »

Pour I₁₂, la plupart des remarques qu'il reçoit ne sont pas directement des attaques. Il s'agit plutôt de commentaires venant de personnes qui ne connaissent pas assez le véganisme. Il est immunisé en quelque sorte, car il est convaincu par tout ce que le véganisme implique.

«c'est sûr et certain que des gens que je connais, tsé des gens que je connais moins vont se le permettre là mettons [...] moindrement que je parle de véganisme, ils vont faire les classiques : bacon, steak ou whatever là, tsé »

I₂ et I₅ relèvent par ailleurs l'hypocrisie qu'il peut y avoir derrière ces remarques.

I₂ : « y a toujours la personne qui va dire: t'as dont bin maigri, c'est tu parce que tu as changé d'alimentation, es-tu sur que tu as tout ? Es-tu en santé ? Mais tsé depuis quand tu t'occupes de ma santé ? Tsé si je mangeais du Mcdonald's tu te poserais pas de question! »

I₅ : « en tout cas c'est quand même drôle, le monde qui me juge, qui me dit, ah bin tu devrais pas être végane na, na, na, mais là dès qu'il y a de la bouffe végane sont comme, ah man c'est malade »

Pour les interviewé-es, cela démontre l'incompréhension de la population et de leur entourage sur ce qu'est le véganisme. Ainsi, parce que c'est une alimentation différente, les personnes non véganes se sentent en position de poser des jugements. Les personnes non véganes ont peut-être déjà entendu le terme, mais ne savent pas pour la plupart en quoi il consiste et les raisons multiples qui motivent les gens à adopter le véganisme. Les gens qui n'ont effectué aucune recherche sur les implications du véganisme sont donc peu équipés pour juger et comprendre le mode de vie des personnes véganes. Les personnes interviewé-es se sentent alors incomprises et mal vues par la population en général.

I₂ : « Parce que c'est très différent d'eux, il y a un préjugé aussi »

I₃ : « c'était beaucoup plus une incompréhension, mais c'était pas particulièrement d'hostilité, c'était juste bin ok, tu fais ta bouffe à côté et c'est correct »

I₄ : « C'est sûr que... c'est surtout l'incompréhension, tsé genre, tsé je comprends pas, c'est ça des commentaires du genre »

I₆ : « y'a toujours des gens qu'ils n'y ont pas pensé ou qu'ils ont cuisiné quelque chose chez eux pis là ils m'en offrent, mais ils peuvent pas qu'ils ont mis des oeufs pour quand ils ont cuisiné chez eux, tsé »

I₁₀ : « mais ça demeurerait, ça demeure péjoratif, tsé de dire ah je suis végane »

I₁₂ : « euh, ma famille, euh, je dirais que au début, comme il y a eu beaucoup de jokes pis tout ça, euh, beaucoup d'incompréhension surtout, euh, ça a pris vraiment longtemps avant de comprendre le principe, je pense que mon père a toujours pas compris en fait »

Ainsi, malgré le fait que ce que les véganes font est souvent considéré comme très vertueux, les commentaires qu'ils reçoivent sont plutôt de l'ordre du jugement et non d'encouragements. Cette incompréhension mène par ailleurs à de l'inquiétude de la part de l'entourage, car perçue comme extrême.

I₁ : « j'ai senti, elle [mère de I₁] aurait préféré mettons que je sois végétarienne, tsé je la voyais, que ça l'inquiétait un peu ou qu'elle aurait voulu pouvoir continuer à cuisiner pour nous »

I₂ : « J'ai l'impression qu'il y a des gens qui sont plus inquiets, parce que c'est de l'inconnu pour eux-autres »

En plus de l'incompréhension, certaines personnes ont vécu de l'indifférence de la part de leur entourage. En effet, leur véganisme était totalement ignoré. I₄ l'affirme :

« Bin, bin je dirais, en ce qui concerne mes parents, eux autres c'est plutôt comme de l'indifférence, bon ok, au début, c'est plus comme ah t'es tu sûr, c'est très drastique, euh, tsé ça ressemble un peu à une religion ton affaire, tsé »

C'est aussi le cas de I₆. Il aurait aimé que sa famille s'intéresse à son alimentation, au moins pour avoir des conversations sur le sujet.

« c'est plutôt ce rapport-là, de pas sentir qu'il y avait de l'intérêt pis peut-être au contraire, de sentir que je dérangeais plus qu'autre chose, fait que là, on tient ça mort pis on en parle pas tsé »

Les interviewé-es ont dû apprendre à répondre aux gens qui les remettent en question. En effet, pour les interviewé-es, devenir végane était nécessaire pour être en adéquation avec soi. Pour eux et elles, il n'y avait rien de plus normal. Ainsi, plusieurs ne savaient pas tout à fait de quelle manière se justifier. En plus d'apprendre quoi dire comme réponse, les interviewé-es ont dû apprendre les moments les plus propices pour en discuter :

I₇ : « pis de, d'être comme vouloir changer les choses chez eux pis en plus d'en parler à la table, j'ai appris que c'était comme pas nécessairement la bonne façon de les aborder pis euh je pense que mon discours qui est beaucoup plus posé puis dans la compréhension euh résonne plus chez eux pis leur fait manger plus de tofu au final »

I₈ : « C'est un peu un bouclier que je me suis construit en étudiant la philo et particulièrement l'éthique animale au départ, euh, fait que, euh, je vis ça très bien, ils peuvent faire des commentaires qu'ils et elles veulent, moi ça va me faire plaisir de répondre »

I₉ : « fait que c'est ça, c'est tout le temps des trucs de même, mais tsé, tsé, on est des adultes, pis sont comme, ils savent, ils savent que si on s'amène à discuter, ils tiendront pas la route dans la discussion, fait qu'ils nous amènent dans les préjugés, pis ils rient de nous autres à la gang pis nous autres on est comme »

Les interviewé-es ont observé que les gens se sentent confrontés dès qu'ils apprennent leur véganisme. Ils se justifient pour expliquer pourquoi ils mangent de la viande. Il s'agit seulement que les personnes interviewé-es mentionnent qu'ils sont végétariens, sans obliger les autres à l'être, et soudainement le véganisme devient un sujet de conversation sans que ce soit prévu.

I₂: « les gens commencent à se sentir mal de manger de la viande, donc ils se justifient »

I₃ : « Ouais, moi je le verrais plutôt oui comme ça, c'est-à-dire les gens, bin du coup voient que tu es différente, donc généralement ça les questionne sur eux-mêmes et pour pas se questionner avec eux-mêmes, préfèrent que tu rentres à nouveau dans le rang pour les rassurer eux-mêmes »

I₄ : « par contre, moi un peu, ce qui me dérange, c'est que des fois y'a des gens qui disent qui se sentent jugés tsé, que comme, moi je suis végane et donc je suis à table et je mange pas quelque chose, pis là, tsé quelqu'un me dit que comme, la personne me dit qu'elle se sent jugée parce que, parce que moi je mange pas x,y,z tsé »

I₈ : « euh, euh, les gens se mettent sur un mode de défense en général »

I₁₅ : « bin, bin ça c'est juste parce que, tsé si eux autres se sentent attaqués, c'est parce qu'ils ont l'impression qu'ils font de quoi de mal. Ça parle pas sur toi, ça parle sur eux. Fait que ça, je m'attendais vraiment pas à ça »

Voici un extrait de mon entretien avec I₁₀ qui illustre bien cela :

« I₁₀: c'est extrêmement, je me suis rendu compte que ça confrontait les gens beaucoup

[...]

I₁₀: parce que par exemple, ma famille, mon père y'en parlait souvent, souvent, souvent, tsé comme, la blague euh comment tu sais que quelqu'un est vegan, attends il va te le dire

[...]

I₁₀ : pis, à chaque fois qu'on allait souper, pis y'avait des nouveaux amis, ils disaient qu'on était vegan pis ils racontaient cette blague là, mais moi, je n'en parlais pas »

Maintenant que plus de gens connaissent le terme, certain-es sont curieux-euses et veulent comprendre. Il y a donc une évolution dans la compréhension du véganisme dans la société québécoise.

I₂ : « La plupart des gens autour de moi ne le sont pas, mais c'est fou au cours des deux dernières années comment j'ai vu l'évolution, que je suis plus accepté »

I₃ : « je trouve quand même que y'a quand même une évolution et moi je l'ai vu dans mon entourage personnel en toucas, vis-à-vis de moi aussi »

Les gens sont donc plus ouverts à comprendre le véganisme ou même d'essayer d'adopter davantage de pratiques ou d'aliments véganes. Quand le mouvement végane sera mieux compris par la majorité, les participant-es pensent que les commentaires genrés risquent de devenir moins nombreux. En effet, l'alimentation n'a aucun lien en soi avec le genre. C'est

plutôt le fait que les normes sociales associent le genre et certains types de nourriture qui fait que les hommes véganes se sentent incompris. Bref, malgré les commentaires désobligeants, plusieurs interviewé-es ont eu un soutien de la part de leur entourage. Cela sera développé dans la section suivante.

Soutien et sentiment de communauté

Voir d'autres personnes qui appliquent le véganisme au quotidien a donné l'impression à plusieurs interviewées que c'était possible de le faire. En effet, lorsque les interviewé-es ont entamé leur transition vers le véganisme, peu d'entre eux et elles connaissaient des personnes véganes; iels se lançaient seul-es dans l'inconnu.

I₃ : « Je pense, milieu universitaire, en toucas, euh quand moi j'étais dans ma maîtrise en fait, sincèrement, le milieu était très, très peu, était assez hostile à toute forme de discussion sur le sujet, donc j'étais plutôt en minorité donc disons jusqu'à très longtemps, même jusqu'à mon arrivée au Québec, je dois avouer que je connaissais très très peu d'autres personnes qui étaient véganes ou végétarienne »

I₄ : « Il y avait pas vraiment beaucoup de gens véganes. Dans mon milieu, y'avait quelques personnes végétariennes »

I₆ : « parce que même présentement, j'ai pas tant de véganes proches de moi. La majorité des gens même que je côtoies sont pas nécessairement végé ou véganes, tsé. Fait que ce qui fait que, je trouve ça même difficile un peu, je pense que c'est peut-être mon âge aussi qui joue dans la balance »

I₁₄ : « y'a d'autres personnes qui sont végé, tsé si je reprends les choses rétrospectivement, bin en ordre, bin c'est sûr que j'avais pas de véganes dans mon entourage »

Ainsi, lorsque les interviewé-es rencontrent d'autres personnes véganes ou trouvent des options véganes dans des restaurants, cela leur donne l'impression qu'il est non seulement possible d'être végane, mais aussi de le rester et de l'adopter comme mode de vie. I₁ a entre autres eu ce déclic en voyant plusieurs restaurants avec des options véganes lors d'un voyage. Les interviewé-es sentent alors que leurs réflexions sur le sujet sont légitimes.

I₅ : « asteur y'a comme des gens associés à ça, c'est pas juste comme un truc bizarre là. Tu dirais qu'à cause des gens, bin les gens autour de toi sont comme ah ok, tu fais vraiment quelque chose qui existe, c'est pas bizarre, finalement »

I₈ : « je me souviens que j'avais un ami qui était végé, pis il l'avait été avant moi, il n'était pas végane, par contre, mais il était très sympathique là au véganisme, pis je

pense que ça m'a aidé, parce que ça m'a fait découvrir, il m'a fait découvrir des produits »

Tel que mentionné plus haut, plusieurs interviewé-es ont tout de même obtenu le soutien de la part de leur entourage. Par exemple, ceci a motivé les parents de certain-es interviewé-es à eux-mêmes devenir véganes. D'autres parents ou membres de la famille, quant à eux, se sont informé-es sur ce qu'était le véganisme et s'assurent d'offrir des options véganes aux interviewé-es lorsqu'ils les visitent. Plusieurs ont remarqué par ailleurs que ce soutien n'était peut-être pas là au début, mais qu'il est venu avec le temps.

I3 : « Même avec le temps, je dirais qu'il y a une bienveillance par rapport à ça, avec le temps-là, depuis les 5-6 ans, maintenant, il y a une bienveillance, en touchas une grande tolérance maintenant de la part des ami-es donc j'ai vraiment vu un shift »

I4 : « fait que pour eux, même si c'est pas, même s'ils comprennent pas les raisons comme philosophiques, entre guillemets derrière ça, bin tsé ils peuvent très bien concevoir que comme, bin tsé, faut faire des assiettes qui accommodent tout le monde, tsé. »

I5 : « il y avait une minorité qui était vraiment comme ah ouais c'est good man c'est bon continue »

I7 : « mais avec, avec qui je suis entouré-e en ce moment pis depuis plusieurs années maintenant, je sens vraiment pas de réticence »

I8 : « bin à peu près tout-es mes ami-es sont végé ou véganes ou très sympathiques à la cause animale »

I11 : « pis aujourd'hui bin, la plupart des personnes que je connais sont devenues véganes ou végé en fait, je connais pas vraiment de personnes qui sont tsé comme dans mon entourage proche »

I12 : « au début, il était pas ouvert à ça, au début, tsé, vraiment ça s'est fait vraiment un peu passivement, on dirait que le fait que j'ai pas été comme gossant avec ça, éventuellement les gens comme finissent par faire comme ok, y'a de l'air d'avoir, d'être vraiment bien là-dedans »

I13 : « moi je suis une personne qui est extrêmement choyée dans beaucoup de mes choix de vie, j'ai du monde incroyable autour de moi, fait que, les personnes en fait qui sont pas vraiment d'accord, m'ont jamais obligé ou fait sentir mal, y'a toujours eu tsé, les parents sont tout le temps comme ah ok, mais ils étaient pas à me faire comme voyons, à quoi tu penses pis à me dénigrer »

Quelques personnes interviewé-es ont rencontré d'autres personnes véganes en s'impliquant au sein d'associations. En effet, le véganisme peut également être une pratique militante. En voici quelques exemples :

I₃ : « plus de végétariennes que de véganes, mais grâce aux associations, oui on en trouve des véganes et là c'était vraiment la première fois quoi »

I₁₃ : « Mais oui, quand j'ai fait ma transition pour le véganisme, bin j'étais dans l'association végane de l'université, fait que c'est sûr que ça a aidé, beaucoup de personnes partageaient mon point de vue, pis en fait c'est des personnes qui ont réussi à m'amener le morceau du puzzle qui me manquaient, parce qu'intrinsèquement, je ressentais justement qu'il me manquait quelque chose »

I₁₅ : « euh, quelqu'un m'a taggé sur le post d'une association qui faisait l'assemblée générale, pis j'ai fait comme ok ! (rires) Sur un coup de tête, je suis allée. Pis là, je me suis impliquée. Pis c'est là que j'ai commencé à connaître des véganes, c'est en m'impliquant à l'association »

En effet, le véganisme possède un aspect politique. Même si le véganisme reste un processus personnel pour certain-es, un changement intérieur qui fait du sens, l'aspect politique n'est toutefois pas à négliger.

I₃ : « je pense que pour moi c'est absolument un mouvement social, dans le sens qu'on a des revendications et que c'est politique, tout simplement, c'est pas privé, c'est pas de l'ordre du privé, c'est l'ordre politique »

I₅ : « ça serait comme le niveau politique de justement, qui rejoint avec l'environnement et l'éthique »

Par contre, la plupart des interviewé-es ne sont pas militant-es. Iels sont capables de reconnaître que le véganisme peut avoir une grande portée sur la société, mais leur pratique du véganisme reste individuelle. Plusieurs ont l'impression que leurs pratiques d'achats sont politiques. Tel que mentionné plus haut, les produits véganes ont souvent un meilleur impact environnemental et sont plus respectueux de la condition animale.

En somme, le sentiment de communauté est fortement ressenti par les interviewé-es lorsqu'iels rencontrent d'autres véganes qui partagent les mêmes convictions. Que ce soit au sein d'associations ou de la famille, être entouré-e d'au moins une autre personne végane légitime la décision d'être végane et rend le quotidien moins éprouvant.

I5 : « ça aussi c'est super le fun, t'avais beaucoup de groupes de véganes pis de végétariens qui s'aident. Il y a vraiment une communauté, pis c'est sûr que y'a des bouttes où les gens vont comme se chicaner parce que, ah ça c'est pas vraiment végane pour x raison »

I6 : « bin je me suis dit, si, moi je me sentais un peu seul pis je voulais rencontrer d'autre monde qui partageait ces idées-là, fait que je me suis dit, bin si j'ai une présence sur internet, bin j'ai l'occasion, peut-être que les gens vont trouver que y'a d'autre monde, fait que, pis c'est de là après ça, j'ai commencé à organiser des potlucks »

I14 : « c'était vraiment quelque chose de plus solitaire j'ai l'impression, après ça je suis allé vers les gens véganes pis j'ai connu des gens véganes, ça c'est le fun, parce que tu as comme une communauté »

I15 : « je me suis mis à suivre plein de monde végane pis au début, c'était comme ça ma communauté »

En somme, ces trois différentes thématiques, le rapport aux normes genrées, le rapport à soi ainsi que le rapport aux autres permettent de mettre en lumière la manière dont les personnes interviewées mettent en rapport le genre et le véganisme. En comprenant davantage les raisons de leur transition vers le véganisme, leur pratique du véganisme avec leurs proches, ce qu'ils mangent et comment ils conçoivent la masculinité, entre autres, il devient alors possible de répondre à la question de recherche.

Chapitre 4 : L'impact du véganisme sur les codes des masculinités : déconstruction de la binarité

Dans cette dernière section du mémoire, nous tenterons de répondre à la question de recherche posée précédemment : *Quels sont les enjeux d'une alimentation végane sur les codes des masculinités ?*

Il existe en effet plusieurs enjeux d'une alimentation végane sur les codes des masculinités. Tout d'abord, le véganisme n'est pas une alimentation typiquement masculine. Tel qu'expliqué plus haut, la viande est particulièrement associée aux hommes (Adams, 2016). Ceci s'observe effectivement dans la culture populaire. Lorsque l'on demande : *Qu'est-ce qu'un homme mange habituellement?* on répond spontanément un steak. On imagine également davantage les hommes derrière le barbecue en train de faire griller de la viande. Cela ne veut pas dire que les femmes ne peuvent pas manger de la viande et s'occuper du barbecue, au contraire. On a plutôt tendance à attendre cela chez les hommes. Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, la représentation de différents modèles masculins est importante pour les hommes véganes interviewés. Considérant que plusieurs personnes tentent de s'éloigner des stéréotypes genrés, il est nécessaire d'avoir des modèles en ce sens. En effet, certains se sont rendu compte qu'il n'existe pas ou très peu de modèles d'hommes qui ne représentent pas l'idéal masculin, soient des hommes qui ont des passe-temps considérés comme féminins ou qui ne sont pas musclés ou barbus. Cette représentation aurait été importante pour certains hommes interrogés pour mieux se sentir dans leur peau, sentir qu'ils sont « normaux » plus tôt dans leur vie et pour comprendre que par exemple, être végane ne fait pas d'eux de moindres hommes. En effet, ces hommes véganes n'étaient pas entourés d'autres hommes véganes et expriment avoir l'impression que leur choix d'un régime végane n'était pas « normal » pour un homme. I₃, I₄, I₆ et I₁₁ ont toutes mentionné l'importance de la représentation dans les médias et la culture populaire d'hommes qui mangent toutes sortes d'aliments, pas seulement de la viande, qui apprécient manger autre chose que des produits animaux.

Certains interviewé-es, par leur apparence typiquement « virile », qu'ils soient barbus, costauds ou grands, entre autres, n'ont jamais été questionnés sur leur masculinité, malgré le fait qu'ils soient véganes. Cela s'explique, car en plus de se présenter comme des

hommes cisgenres, ils ont l'air particulièrement masculins. Ils performent leur genre au sens de Butler, 1998, en projetant les stéréotypes reliés à la masculinité. Il serait donc encore plus pertinent pour les hommes qui ont une apparence moins virile ou pas virile du tout de voir des modèles masculins véganes dans les médias. Il est important de noter que les entretiens révèlent que personne ne souhaite rendre le véganisme plus attrayant pour les hommes en le rendant viril. Le rendre viril pourrait le rendre plus accessible pour une majorité d'hommes. Par contre, le but du véganisme selon les participant-es est plutôt de faire en sorte que le véganisme soit davantage accepté sans émettre ce genre de conditions.

On peut alors se demander : *Qu'est-ce qui fait d'un homme un « vrai » homme ?* En effet, si consommer de la viande est associée à la masculinité, est-ce que les hommes véganes sont également des hommes? C'est dans cet ordre d'idée que l'impact du véganisme sur les codes de la masculinité sera discuté.

Toutes les participant-es sont d'accord pour dire qu'il y a une injonction pour les hommes à être typiquement masculins, à être virils indépendamment de leur régime alimentaire. Les hommes se doivent d'agir d'une certaine manière pour être acceptés et remplir le rôle d'homme que l'on attend d'eux. Cependant, personne n'est réellement capable de relever d'où cette pression à être un homme viril et particulièrement de consommer de la viande provient réellement. La virilité est plutôt un concept appris passivement et par représentation dans les médias que par une définition claire. Beaucoup associe la virilité à quelque chose de physique, mais d'autres discutent également d'un aspect psychologique à la virilité. En effet, tel que mentionné plus haut, les hommes cisgenres interrogés ayant un physique typiquement masculin (musclé, plutôt bâti, barbu) n'ont jamais fait face à des interrogations quant à leur virilité ou très peu, malgré le fait qu'ils soient véganes. En fait, lorsque questionné-es sur la notion de virilité, les réponses varient. Les participant-es ont même de la difficulté à définir ce qu'est réellement la virilité, mais mentionnent que c'est une caractéristique autant physique que psychologique chez les hommes. Plusieurs mentionnent que c'est ce que la société demande, sans préciser davantage; aucune institution, organisation ou même aucun gouvernement n'est mentionné. On le comprend alors comme le produit d'une socialisation genrée. Plusieurs personnes avaient également de la difficulté à distinguer la masculinité et la virilité au premier abord. À la base, il

semblerait que la virilité est associée à la domination, à l'idéal de l'image qu'on se fait d'un homme. Ainsi, est-ce que la virilité et la masculinité sont équivalentes ? Pas nécessairement selon les participant-es. En somme, la plupart font une distinction être les deux, mais la virilité reste une caractéristique de la masculinité, qui est plutôt un concept englobant. Cela démontre que la masculinité peut exister sans les injonctions de la virilité. Les personnes interviewé-es étaient alors capables de distinguer plusieurs formes de masculinités. Il est alors possible de concevoir qu'un homme végane peut être un vrai homme.

Ainsi, sans nécessairement expliciter la socialisation lors des entretiens, les participant-es comprennent que cette façon d'être typiquement féminine ou masculine provient de codes appris dès notre plus jeune âge. Tel qu'expliqué plus haut, la socialisation crée des classifications genrées au sein de la société. Cette socialisation s'inscrit également dans le patriarcat prédominant dans la société occidentale. En effet, le patriarcat s'assure de la domination des hommes sur les femmes. Il s'agit, tel que mentionné dans le chapitre 2, d'un système qui se nie et qui se reproduit. Cela donne alors l'impression que ce que nous devons être est déjà défini et que cela ne peut changer. Au sein du patriarcat, les hommes influencent leur comportement entre eux. I₁₀ l'explique par le fait qu'il y ait plus de femmes qui soient véganes, ce qui encourage plus de femmes à le devenir et moins d'hommes à le considérer, car ils sont moins représentés dans la communauté.

La famille est un lieu où le patriarcat s'illustre (Delphy, 2003) ainsi qu'un lieu de socialisation. Par ailleurs, c'est au sein de la famille que nous apprenons le vivre ensemble. En plus de transmettre les manières à table, par exemple, c'est habituellement en famille que nous cuisinons nos premières recettes. Tel que discuté plus haut, ce sont davantage les femmes qui ont la responsabilité des repas, la division du travail domestique est effectivement très inégale (Delphy, 2003). En ce sens, la famille reste un ensemble qui est très normé. Cela explique pourquoi la plupart des familles des interviewé-es avaient des réticences et des incompréhensions face à leur véganisme, les dynamiques familiales autour de la nourriture n'étaient donc plus les mêmes. Pour quelques mères, telles que celle de I₄, il est impensable que la nourriture mangée ne soit pas celle qu'elle a préparée.

Certaines ne changeront pas leurs habitudes de cuisine, mais accepteront que leurs enfants apportent de la nourriture.

Cette socialisation renforce en effet l'idée de nature des femmes et des hommes, tel que l'entend Guillaumin (1978). En somme, elle illustre le fait que les femmes soient considérées comme des objets et soient dominées et que les hommes soient dominants est considéré comme normal et que cela est la seule et bonne chose à faire. En effet, seules les femmes auraient une nature, les hommes y seraient supérieurs. Étant supérieurs à la nature, il est donc normal pour les hommes à manger de la viande. Ne pas manger de viande pour un homme contredirait alors son statut. Ceci est une question mise de l'avant par les écoféministes (Plumwood, 2012). En effet, pour l'écoféminisme, il faut que les hommes aient un rapport moins androcentriste envers la nature, qu'ils ne la dominent plus à tout prix. Si cet équilibre entre le genre masculin et la nature était établi, les hommes véganes verraient leur genre moins remis en question. Il ne s'agit pas en effet de « viriliser » la nature pour que les femmes soient moins dominées (Calarco, 2014). Si les hommes ne dominaient plus la nature, les femmes seraient de ce fait moins dominées également, vu qu'elles y sont fortement associées à travers la naturalisation comme processus de domination (Guillaumin). Tel que mentionné, il faut analyser les animaux et les femmes conjointement pour défaire tous rapports de domination.

Ce qui est intéressant à relever, c'est que ce ne sont pas que les hommes cisgenres qui ont mis de l'avant ces critères lors des entretiens. Sans vivre la réalité des hommes cisgenres, les participant-es qui ne sont pas des hommes cisgenres comprennent tout de même qu'on attend des hommes d'agir d'une certaine façon. Ainsi, on peut comprendre en partie ce qu'on attend des hommes lorsqu'on n'en est pas un, car il s'agit d'être totalement le contraire. Les femmes interviewées peuvent donc émettre des hypothèses plutôt éclairées sur ce qu'on attend d'un homme en faisant des liens avec leur propre socialisation. I₃ peut aussi comprendre ces injonctions, considérant qu'elle a été socialisée dans son enfance en tant qu'homme. Même si elles peuvent comprendre ces injonctions, cela ne veut pas dire que les femmes consentent à ce rapport de domination patriarcal. Tel que l'écrit Mathieu (1991) le consentement implique une compréhension totale. En effet, les hommes n'ont pas la même socialisation que les femmes. Même si elles peuvent saisir qu'elles doivent

agir différemment, ce n'est pas toujours le cas. En ce sens, les femmes ne connaissent pas tous les rapports de domination et leurs conséquences.

On peut donc voir à quel point le boy's club peut être puissant. C'est un savoir-faire et des apprentissages entre hommes qui se développent. Cela renforce la masculinité hégémonique, cet idéal de masculinité (Welzer-Lang, 1997). La socialisation genrée est effectivement forgée selon cet idéal. Ce boy's club et le patriarcat donnent l'impression que la masculinité ne peut changer et est fixe, mais s'assurent plutôt de trouver de nouvelles manières de prospérer malgré les changements de mentalité. Il faut s'assurer que la masculinité hégémonique ne s'adapte pas, ce qui est presque impossible. Les hommes véganes, ainsi que les femmes véganes, en préférant ne pas s'associer à ce type de masculinité, participent à briser le patriarcat et les codes de la masculinité hégémonique, en proposant un autre modèle plus inclusif. Ils ne sont pas intéressés à ce que les hommes conservent leur statut de dominants. Cette masculinité hégémonique ancrée dans le patriarcat est ce qui explique cette impression qu'il existe une façon d'être un « vrai » homme. Il existe plutôt plusieurs types de masculinités, telles qu'énumérées plus haut. Les hommes véganes correspondent davantage au script chez Sobal (2005) de l'homme sensible, mettant davantage leurs sentiments de l'avant en ce qui a trait à leur alimentation comparativement à la plupart des hommes cisgenres en société. Ils correspondent également au modèle de l'anti-masculinisme incarné chez Thiers-Vidal (2010), car ils refusent d'adopter la majorité des comportements associés aux « vrais » hommes. Ils ont conscience que plusieurs mécanismes de domination sont en place et s'assurent de ne pas les reproduire. Par ailleurs, il est possible d'affirmer que la plupart se construisent une masculinité hybride, selon Greenebaum et Dexter (2017). En effet, ils veulent être des meilleurs hommes. Ainsi, cela démontre bien que de penser le genre dans un rapport binaire n'est pas possible, car au sein même d'un genre, il y a plusieurs inclinations possibles.

Par ailleurs, les participant-es ont démontré que le véganisme possède un aspect culturel. C'est pourquoi le véganisme qu'ils pratiquent en est un occidental. La socialisation n'est donc pas que genrée, mais également culturelle et contextuelle. Par ailleurs, les participant-es sont capables de reconnaître que même la consommation de viande est culturelle. Ce qui est considéré comme une alimentation masculine peut ne pas l'être dans d'autres parties

du monde. Iels sont alors capables de reconnaître quels aliments sont genrés dans la société occidentale dans laquelle nous sommes et que le véganisme tend encore à être considéré comme typiquement féminin. Le véganisme s'inscrit en effet dans une société occidentale, où l'élevage intensif et une exploitation animale industrielle dominent. En ce sens, quelques personnes ont mentionné les autochtones et le caractère plus culturel du véganisme bien que l'échantillon ne contienne pas de personnes autochtones. En effet, le véganisme dénonce la viande industrielle et les horribles conditions de vie des animaux d'élevage. Ainsi, le soi-disant « phénomène de mode » du véganisme est plutôt observable dans les milieux occidentaux.

En ce sens, les véganes vont à l'encontre de la norme en prenant en compte que leur alimentation n'est pas celle de la majorité. Les interviewé-es ont décidé d'adopter le véganisme, car cela faisait du sens pour elleux. De cette façon, iels respectent leurs valeurs et d'avoir un meilleur impact au quotidien. Ainsi, il n'y a plus de dissonance cognitive reliée à la souffrance envers les animaux (Vaidis et Halimi-Falkowicz, 2007). Être végane permet de dissoudre tous ces dilemmes moraux dans leur vie de tous les jours. Iels sont donc en adéquation avec eux et elles-mêmes. Comparativement à la norme, la viande n'est pas une constante dans les vies des personnes interviewées. Tel que relevé plus haut selon les écrits de Carol J. Adams (2016) et d'Élise Desaulniers (2017), la viande est pour les hommes en général une nécessité. En ce sens, si on ne se pose pas de question sur notre alimentation, on mange de la viande dès notre plus jeune âge. Ainsi, les participant-es ont soulevé que c'est peut-être « naturel » ou « normal » de manger de la viande, mais que ce n'est absolument pas une nécessité. En effet, la question de savoir s'il est naturel ou non de manger de la viande n'est pas réellement pertinente pour iels. Plusieurs mentionnent en effet que cela relève d'un sophisme. Il serait donc mieux de penser cette question de manière rationnelle, en termes de nécessité dans nos sociétés d'abondance alimentaire. . Par ailleurs, la viande est associée au pouvoir (Desaulniers, 2017). Lors des entretiens, on peut remarquer que les hommes interrogés ne recherchent pas cela. Ils prônent des modes de vie égalitaires non seulement envers les animaux, non pas seulement les humains et ils veulent aussi l'égalité entre les genres.

Considérant qu'être végétarien n'est pas la norme, cela amène les participants à performer leur genre de manière différente de la majorité des hommes en société. En effet, le genre se façonne par nos actions quotidiennes. Butler (1988) nous rappelle que le genre n'est pas fixe, ne correspond pas à reproduire un idéal. Il s'agit plutôt d'une illusion, d'une construction sociale. Ainsi, en performant leur genre différemment, les participant-es présentent une manière différente d'être masculin ou féminin. Ils performent leur genre d'une manière hors-norme, à travers leurs choix alimentaires et le rapport à leur corps. Les hommes interviewé-es sont donc des modèles d'hommes plus soucieux des animaux, qui ne mangent pas de viande, qui sont plus sensibles et conscients des rapports de domination qu'ils peuvent perpétuer s'ils cherchaient à reproduire l'idéal hétérosexuel masculin dans leurs actions quotidiennes. Rappelons que, tel que certains participants comme I4 l'ont mentionné, lorsque tu as l'air viril, tu as moins de chance de te faire questionner ta masculinité dans son ensemble.

Le rapport à leur corps est également différent, dans le sens où ils n'essaient pas volontairement d'agir comme des hommes virils, indépendamment de leur vision de la virilité ou de la masculinité. Cela indique que leur conception de la masculinité est liée à leur manière de concevoir un corps et un esprit sain, en adéquation avec des principes liés à la production industrielle d'aliments, mais aussi à des principes de respects de la vie non humaine. Ainsi, cela va à l'encontre de l'idée d'une dichotomie corps-esprit, tel que discuté par les écoféministes (Plumwood, Gaard, etc.).

De plus, tel que mentionné dans l'élaboration de la problématique, plus de femmes que d'hommes sont végétariens. Aucune des personnes enquêtées n'était surprise de cette statistique lorsque questionné-es sur le sujet, en fait, certain-es l'avaient même observée dans leur entourage. Cela s'explique principalement par le fait que l'empathie et la sensibilité seraient perçues comme des sentiments beaucoup plus valorisés chez les femmes. Cela leur permettrait davantage de s'intéresser plus facilement à la condition des animaux que les hommes dans leur pratique du végétarisme.

Les hommes végétariens sembleraient avoir un sens de la justice plus affirmé et, d'après nos entretiens, auraient tendance à être plus empathiques. Ils sont sensibles aux droits des animaux, mais également à d'autres causes (l'environnement, antisémitisme, etc.). Vu leur

prédisposition pour la cause animale, ils seraient aussi plus ouverts à s'engager dans d'autres luttes sociales. En considérant la définition du véganisme présentée plus haut, cela est logique. Les hommes interviewés répriment moins leurs émotions, comparativement à ce que l'on a pu leur apprendre et lors des différentes étapes de leur socialisation. En effet, le véganisme implique de minimiser le plus possible la douleur à tout être sensible. De ce fait, les hommes interviewés sont conscients de la division inégale du travail en société. La répartition des tâches reliées à la cuisine et à l'approvisionnement des aliments a été discutée entre partenaires et les hommes interviewé-es s'assurent de contribuer également.

Ils sont donc capables de dissocier les rôles traditionnels de ce qu'ils veulent réellement accomplir en société. Tel que Connell (1985) l'a étudiée, la théorie des rôles peut être able et restreignante pour les individus. En effet, ces rôles sont prédéfinis et très différents pour les hommes et les femmes. Les personnes interviewé-es se sont rendu compte en adoptant le véganisme que ces rôles ne définissent pas leur identité. Ils peuvent plutôt la forger en respectant leurs valeurs et leur identité de genre: « Society is organized around a pervasive differentiation between men's and women's roles, and these roles are internalized by all individuals. There is an obvious commonsense appeal to this approach. But the first objection to be made is that it does not actually describe the concrete reality of people's lives. Not all men are "responsible" fathers, nor "successful" in their occupations, and so on. Most men's lives reveal some departure from what the "male sex role" is supposed to prescribe» (Connell and *al.*, 1985, p.578).

Les comportements des personnes interviewé-es sont aussi différents envers les animaux. Par leurs convictions envers l'antispécisme fait qu'ils font une moins grande distinction entre l'espèce humaine et l'espèce animale. Ils traitent davantage les animaux comme des égaux que des espèces inférieures. La notion de l'Autre expliquée plus haut est moins présente chez les participant-es, notion qui les empêcherait de considérer les animaux de la manière qu'ils le font. Le *A* est le dominant; la culture, les humains plus spécifiquement l'homme. Le *Non A* représente la nature et les animaux, ainsi que les femmes (Adams, 2015, p.39).

Ils sont par ailleurs capables de mettre en lumière le référent absent, concept de Carol J. Adams. L'animal est ici le référent absent, la source de la viande est ainsi oubliée. En effet,

les participant-es reconnaissent que la viande consommée provient d'animaux sentients. L'antispécisme comme concept stipule, rappelons-le, que l'espèce n'est pas aussi stable que l'on peut le croire. Il s'agit d'adopter une attitude moins anthropocentriste envers les animaux, ce qui est le cas des participant-es. Voulant détruire les rôles traditionnels et s'en dissocier, il est possible d'affirmer qu'ils sont conscients qu'il ne faut pas reproduire cette dynamique envers les humains, malgré le déterminisme animal qu'il est possible d'observer en société. Cela contribue à cette déconstruction des rôles et du genre discutée. Déconstruire les rôles de genre, mais aussi les principes du véganisme amènent à se poser énormément de questions sur les manières dont le genre est performé à travers les codes alimentaires.

En ce sens, le véganisme a permis aux participant-es de s'ouvrir sur d'autres luttes. Iels se sont alors rendu compte des normes et manières de penser qui leur ont été imposées. Le véganisme ouvre sur des questionnements multiples et implique une prise de conscience sur nos modes de consommation, leurs impacts sur la planète, mais aussi sur les questions touchant à la justice sociale, les rapports de domination, dont l'égalité des genres, la violence et la souffrance animale. Toute personne végane effectue des actions au quotidien pour améliorer les conditions de vie des animaux et pour que la cause animale soit présente dans tous leurs choix. Ainsi, être végane donne l'impression de provoquer réellement du changement. Ce type de remise en question, cette prise de conscience, cette introspection semble être souvent davantage valorisée chez les femmes que chez les hommes. Ceci explique pourquoi ces réflexions arrivent plus tard dans la vie pour plusieurs hommes et doivent être provoquées par un tel choc moral. Ce choc moral motive en effet les changements associés au véganisme.

La santé, l'environnement, l'éthique animale sont les principales caractéristiques du véganisme. Plusieurs personnes dans notre échantillon notent par ailleurs que, généralement, une alimentation végane apporte des bénéfices pour leur santé. C'est quelque chose de positif tout simplement, mais ce n'est pas un aspect déterminant. Sauf I10, personne n'est devenu végane dans le but d'améliorer leur santé. Iels ont remarqué tout simplement que de devenir végane leur permettait d'avoir de facto une alimentation plus saine. Les femmes comme les hommes interviewé-es n'ont pas adopté le véganisme pour

perdre du poids ou pour faire une diète. Bien que les femmes soient davantage portées à faire des diètes que les hommes, personne n'a considéré cet aspect lorsqu'ils ont décidé de devenir végétarien. Le végétarisme est d'abord vu comme quelque chose de moral et non pas comme une alimentation saine.

Ainsi, l'éthique animale, la santé et l'environnement sont, tel que mentionné, les principales caractéristiques qui justifient l'adoption d'un mode de vie végétarien. Et pour certains participant-es ces deux problématiques sont imbriquées. Cependant, l'éthique animale reste l'aspect le plus mentionné et le plus important dans notre étude. L'éthique animale est en effet la raison qui pousse les interviewé-es à devenir, à être et à rester végétariens. C'est la seule façon pour les végétariens de revendiquer et d'assurer que les conditions de vie des animaux utilisés dans l'industrie de la viande soient respectées. Cependant, il y a d'autres façons de fournir des efforts pour défendre l'environnement qui ne demandent pas nécessairement d'adopter une alimentation végétarienne.

Il s'agit alors d'avoir un sentiment de justice envers les animaux et non pas seulement de ressentir de l'amour. En effet, ce n'est pas parce qu'on aime les animaux qu'on adopte des animaux de compagnie que l'on pense les animaux comme des êtres avec des droits. Les participant-es veulent bien sûr minimiser le plus possible la souffrance animale, mais ils se sont également rendu compte que c'est important de voir les animaux comme des individus et de reconnaître que leurs conditions de vie méritent d'être respectées. Par ailleurs, dès que le végétarisme s'est ancré dans leurs vies, qu'il n'y avait plus aucun doute que c'était la chose à faire, les participant-es ont alors découvert l'antispécisme et tout ce qui était relié à l'éthique animale. Dès lors, leur rapport envers les animaux a complètement évolué. Il y a en effet une différence entre aimer les animaux et les considérer. Considérer les animaux comme des individus, des êtres à part entière justifie davantage le végétarisme. En ce sens, le végétarisme n'est pas un style de vie ou un « lifestyle » pour les interviewé-es. Ceci signifie que l'intérêt pour les animaux pour ces personnes n'est pas un effet de mode, un effet temporaire ou le produit d'une préoccupation passagère.

Conclusion : Retirer le patriarcat de nos assiettes

Réaliser cette étude a permis de mettre en lumière les dynamiques complémentaires entre l'alimentation et le genre et de constater que l'alimentation est beaucoup moins neutre que l'on peut le croire. En effet, l'alimentation est un aspect de la vie quotidienne qui est englobant et qui exprime des conduites, des valeurs et des positionnements politiques. En plus de manger au moins trois fois par jour, les repas sont une expérience de convivialité. Ainsi, le partage du repas peut être émotionnel et rassembleur, tout comme il peut être conflictuel, car les goûts et les habitudes alimentaires sont intimement liés aux pratiques sociales et culturelles du quotidien. En ce sens, l'alimentation est très chargée culturellement, certains types d'aliments sont plus consommés dans des parties du monde que dans d'autres. Historiquement, la viande et les aliments les plus riches étaient réservés aux hommes. La viande était plutôt une denrée rare, elle n'était pas aussi accessible qu'elle peut l'être de nos jours. De plus, comme plusieurs recherches l'indiquent et comme nous l'avons démontré dans notre étude, l'alimentation elle-même est genrée et révèle des dynamiques de genre intéressantes. Les femmes et les hommes apprennent à manger différemment dès leur plus jeune âge. Les jeunes garçons commencent très tôt à se faire donner des plus grandes portions de nourriture. On leur dit également qu'ils ont besoin de davantage de protéines et de nutriments pour qu'ils deviennent forts. La viande leur est également davantage fournie. On mentionne par le fait même aux femmes qu'elles peuvent manger plus léger, qu'il soit plus normal pour les femmes de consommer davantage de légumes. D'ailleurs, les troubles alimentaires affectent les femmes plus que les hommes, car leur alimentation est beaucoup plus contrôlée.

La transition vers le véganisme peut donc être difficile pour les personnes voulant devenir végane. Étant donné que le véganisme est une pratique hors-norme, elles ont régulièrement droit à des commentaires et des jugements. Elles se rendent donc compte de leurs différences avec le reste de leur entourage dans leurs expériences du véganisme au quotidien. Leurs refus de se conformer aux normes sociales font que les personnes véganes sont confrontées plus directement à ces dynamiques et au rejet, même si ce n'est pas le cas pour toutes les personnes interviewé-es. Le véganisme est en effet une pratique hors-norme qui touche à la sensibilité des gens et qu'il faut continuellement justifier. Certain-es personnes ne comprennent pas pourquoi les hommes décident d'adopter ce genre

d'alimentation, considérant ce que la société attend d'eux. Aussi, cela fait en sorte que leur statut d'homme dominant est remis en question, ce qui est considéré comme curieux pour la majorité.

En ce sens, il est possible d'affirmer qu'une alimentation végétane a plusieurs impacts sur la vie des participants, mais aussi sur les codes de la masculinité chez les hommes comme les femmes. Les hommes se questionnent en effet sur leur genre ou ce que signifie pour eux être un homme sachant qu'ils ne correspondent pas aux codes normés et idéaux de la masculinité en ne mangeant pas de viande. Ainsi, sans nier qu'ils sont des hommes, ils reconnaissent tout de même une différence entre eux et les autres hommes en société. Certains d'entre eux ne veulent pas être des hommes dans le sens « toxique » du terme, ils ne souhaitent pas par exemple correspondre à l'idéal de masculinité hégémonique tel que l'entend Connell (2005) ou correspondre au masculinisme explicite au sens de Thiers-Vidal (2010). Pour certains interviewés, il y a une connotation négative au terme « homme » et ils ne veulent pas y être associés, sans nécessairement renier leur genre masculin. Pour ce qui est des femmes, elles remarquent également ces différences autour des pratiques de la masculinité chez les hommes végétanes, car elles reconnaissent et sont également capables d'identifier les idéaux masculins et les normes de genre. En ce sens, ces femmes interviewées apprécient davantage les hommes végétanes ne s'associant pas à ces caractéristiques, car ceux-ci sont conscients des rapports de domination et visent à ne pas les reproduire. Dans leur adoption du véganisme, ces hommes ont dû réfléchir aux différents modes de domination, les déconstruire et comprendre comment les différentes manières dont ils se reproduisaient dans leurs relations personnelles, amoureuses et familiales, mais aussi plus largement en lien avec les normes sociales.

Les résultats de cette recherche démontrent que ces normes genrées par rapport à la nourriture sont ancrées culturellement, mais qu'elles sont finalement plutôt arbitraires. Ne pas manger de la viande ne fait pas moins d'un homme un homme et au contraire un homme qui mange des steaks saignants n'est pas davantage un « vrai » homme. Même chose pour les femmes. Elles ne sont pas masculines si elles mangent de la viande ou plus féminines si elles ne consomment que des salades. Penser les catégories des hommes et des femmes strictement comme des opposés est dommageable comme l'indiquent plusieurs féministes

(Plumwood, Adams, etc). Ainsi, cette association entre viande et masculinité est quelque chose d'ancré dans la société depuis très longtemps selon les participant-es. Il est dommage selon elleux qu'elle ne soit pas questionnée et qu'elle demeure la norme dans nos sociétés. Comme les témoignages de tous ces hommes l'expriment, il ne serait donc pas nécessaire de manger de la viande pour être un homme. Mettre l'emphase sur la binarité des genres et non pas les complémentarités et les différences entre les hommes et les femmes ne fait que créer une distance qui empêche tous les humains de s'épanouir pleinement. En somme, autant les hommes que les femmes ont conscience de ces dynamiques entre genre et alimentation. Il est intéressant de constater à quel point les participant-es expliquent ces dynamiques entre genre et véganisme avec beaucoup de clarté, bien que la plupart n'y avaient pas réfléchi en ces termes avant de participer à cette étude. Le concept de virilité en est un bon exemple. Plusieurs n'avaient pas réfléchi au rapport à leur virilité et à leur consommation de viande en ces termes. Cependant, en discutant, ils se rendent compte que le fait de ne pas manger de viande impacte la manière dont les gens perçoivent leur virilité. Plusieurs ont aussi remarqué le caractère performatif de leur genre en devenant végane. En effet, plus ils ont « l'air » masculins, moins leur entourage remettait en cause leur masculinité malgré leur transition vers le véganisme. Ainsi, la consommation de viande fait partie d'un ensemble de caractéristiques qu'un homme doit avoir pour être un « vrai » dans la société occidentale, mais n'est pas la seule. En ce sens, le véganisme a permis aux personnes interviewé-es de se rendre compte que la consommation de viande n'était pas nécessaire, oui à leur survie, mais aussi pour être un homme.

Tel qu'expliqué par Guionnet (2012) et d'autres, les masculinités sont des produits culturels. En effet, selon la société étudiée, le modèle de masculinité hégémonique, l'idéal de masculinité à atteindre ne sera pas le même selon où nous nous situons dans le monde, malgré la dimension universelle du patriarcat. Considérant que cette recherche se concentre sur un modèle du véganisme et des masculinités occidentales, il serait intéressant d'effectuer une recherche sur les masculinités et la non-consommation de viande dans d'autres sociétés. Dans des sociétés où le rapport à la viande est différent, le véganisme ne se pensera sûrement pas de la même manière. Par ailleurs, la viande ne prendra peut-être pas autant de place dans l'identité hégémonique masculine. Par ailleurs, il existe peu d'études réalisées au Québec et au Canada sur les personnes racisées dans le milieu végane,

telles que celles que Breeze Harper (2011) a pu effectuer aux États-Unis. En effet, Harper a relevé dans ses études les discriminations que peuvent recevoir les personnes racisées au sein de la communauté végane. Par ailleurs, elle soulève le fait que la masculinité des hommes noirs est considérée différemment en société, comparativement à celle des hommes blancs. Considérant que la communauté végane reste très blanche en général, il serait intéressant de pousser la réflexion en ce sens et de voir davantage quelles sont les dynamiques présentes entre les questions raciales et véganisme au Québec et au Canada.

Nous avons donc exposé l'origine de cette association entre masculinités et genre dans ce mémoire dans un échantillon de personnes végaues au Québec. Nous concluons qu'elle provient entre autres des attentes normées et de la socialisation genrée. Elle vient également d'une notion de l'idéal masculin à atteindre qui favorise la consommation de viande afin d'être un « vrai » homme, de respecter des codes esthétiques de cet idéal et de la domination des hommes sur la nature. Que pourrions-nous faire en tant que société afin de détruire cette association qui est finalement dommageable ? En plus de créer un rapport inégal entre les hommes et les femmes, cela encourage une vision hégémonique de la masculinité qui, comme illustrée plus haut, est impossible à atteindre. Les hommes peuvent donc avoir l'impression de ne pas être adéquats en tant qu'hommes cisgenres malgré le fait que le régime végane les confronte à des problématiques de domination, entre autres envers les animaux, auxquelles ils tentent de faire face par le biais de leurs choix alimentaires. Il faut en effet dissocier la viande et la masculinité et trouver une manière de ne plus encourager ce processus de virilisation des hommes à travers la viande et plus généralement tout autre type de nourriture. En ce sens, Adams démontre que les femmes sont davantage associées à la consommation de légumes, car tout ce qui est végétal est lié à la passivité, à « végéter », comparativement à la viande et à son côté actif et fort. En effet, le terme « viande » est parfois utilisé pour désigner la partie centrale d'une chose. Au contraire, le terme « légume » renvoie plutôt à ce qui est inutile, à la faiblesse. (Adams, 2016). Il ne s'agit alors pas de rendre l'image des légumes plus « virils », mais plutôt d'affirmer qu'aucun aliment ne soit associé à un genre ou à des normes binaires associées à ce que pourraient être la féminité ou la masculinité. Ainsi, il est essentiel de dénaturer les catégories de genre et de ne pas accepter les présupposés du patriarcat et du genre, autant pour arrêter de stigmatiser le véganisme et tous les préjugés entourant cette habitude alimentaire qui finalement ne fait

que renforcer les stéréotypes de genre (les hommes sont plus forts et ont besoin de manger de la viande, etc.). Ainsi, le véganisme va au-delà de choix individuels, car il implique des engagements éthiques et politiques qui s'insèrent dans des luttes convergentes qui visent à déconstruire les systèmes de domination qui justifient la destruction environnementale, la souffrance animale, la violence et les inégalités sociales et de genre. Bien que les personnes véganes ne soient pas toutes des militant-es, le véganisme est un engagement de tous les jours et est porteur pour nos participant-es d'ambitions politiques, éthiques et sociales.

En somme, est-ce qu'un homme végane est un « vrai » homme ? Au-delà du fait que la catégorie homme dans le contexte du véganisme soit déconstruite dans notre étude, il est certain que les choix personnels des participant-es quant à leur refus de consommer des produits animaux éclairent toutes sortes de dynamiques sociales et politiques, notamment en lien avec les rapports de genre et l'exploitation animale. Nos recherches ont permis de déduire que le véganisme pourrait être une pratique émancipatrice, car ce système remet en cause toutes sortes de pratiques de discrimination, de violence et d'oppression. Nous avons donc tenté de comprendre les liens entre consommation de viande et identité masculine à travers nos entretiens, à travers les pratiques alimentaires de nos participant-es. En ce sens, créer une distinction entre les humains et les animaux est certainement nuisible aux animaux, mais aussi aux humains entre eux. Les hommes interrogés au cours de cette étude démontrent que le véganisme est un vecteur de déconstruction voire de déstabilisation du patriarcat et permet ainsi de remettre en question les rôles de genre et les codes des masculinités. Mettre fin au patriarcat passe également par le contenu de notre assiette.

Annexe A

Guide d'entretien

Questions démographiques

- Quel pronom dois-je utiliser pour te désigner ?
- Comment vous identifiez-vous ?
 - o Quelle est votre orientation sexuelle ?
 - o Quel est votre genre ?
- Quel âge avez-vous ?
- Êtes-vous en couple ? Si oui, habitez-vous ensemble ? Quelle est votre situation familiale ?
- Venez-vous d'un milieu social aisé ou non ? Pouvez-vous m'en parler ?
- Quel est votre niveau d'éducation le plus élevé ?
- Quelle est votre occupation professionnelle ?

Véganisme

- Depuis quand êtes-vous végane ?
- Racontez-moi le moment lorsque vous êtes devenu-e végane ? Comment vous êtes-vous sensibilisé-e à la cause ? (santé, éthique, corps, écologie, culture, etc.?)
- Avez-vous été végétarien-ne avant de devenir végane? Si oui, comment s'est passée cette transition?
- Étant végane, qu'est-ce que vous avez appris sur vous-même?
- Est-ce qu'il y a d'autres personnes dans votre entourage qui sont véganes ? Vous soutiennent-ils dans cette démarche ?
- Quels sont vos rapports à votre entourage non-végane? Vos ami-es, votre famille ?
- Avez-vous reçu des commentaires désobligeants depuis que vous êtes végane ? Si oui, quels étaient-ils ? Pourquoi selon vous ?
- Quel est votre rapport avec les animaux ? Quel était votre rapport avec les animaux avant d'être végane ? A-t-il changé ?
- Est-ce que votre véganisme va plus loin que la nourriture ?

Rapport à la nourriture

- Quels rapports entretenez-vous avec la nourriture de manière générale?
- Si vous vivez en couple, en famille ou en colocation, comment s'organise la préparation des repas? Qui fait quoi?
- De quelle manière participez-vous à la préparation des repas ?
- Racontez-moi du début à la fin le déroulement d'une préparation de plats (produits achetés où? Épicerie? Quels produits? Cuisinés comment? Ingrédients?
 - Quels types de produits favorisez-vous (locaux, bio, plats préparés, plats faciles à préparer, etc.?)
- Quel est votre budget pour l'alimentation (restaurants, épicerie etc.) ?
- Est-ce que votre alimentation coûte plus cher ou moins que lorsque vous mangiez de la viande ?
- Est-ce que les gens avec qui vous habitez (partenaire, colocataires, etc.) sont également véganes ? En quoi cela influence votre alimentation ?
- Contribuez-vous plus à la préparation des repas depuis que vous êtes végane ?
- Trouvez-vous cela plus difficile de planifier des repas depuis que vous êtes végane?
- Où et comment avez-vous appris à cuisiner? Milieu familial, apprentissage personnel, cours de cuisine, etc.?
- Accordez plus d'importance aux aliments que vous mangez depuis que vous êtes végane ?
- Quelles sont les choses que vous recherchez dans votre alimentation? Équilibre nutritionnel? Goût? Textures? Etc.
- D'où vient votre connaissance de nouvelles recettes véganes? Livres de recettes, réseaux sociaux, partage avec votre entourage, expérimentation/créativité?

Rapport à la masculinité et aux caractéristiques considérées féminines

- Qu'est-ce que la viande évoque pour vous ?
- Sentez-vous une pression à manger de la viande ? Si oui, qu'est-ce qui peut expliquer cela selon vous ?

- Je vais vous lire une phrase et vous demander de réagir : « il faut manger de la viande pour être un vrai homme ». Que pensez-vous de cette affirmation?
- Considérez-vous qu'il soit naturel de manger de la viande ?
- À quoi pensez-vous si je vous parle de virilité ?
- Deuxième affirmation à laquelle je vais vous demander de réagir : « Statistiquement, davantage de femmes que d'hommes sont végétariens. Qu'en pensez-vous? »
- Est-ce que votre identité de genre et votre végétarisme ont un lien entre eux selon vous?
- Est-ce que la condition des animaux a motivé votre choix de devenir végétarien ? (si pas répondu plus haut). Quelle est la place de la condition des animaux dans cette décision?

Questions diverses

- Êtes-vous sportif? Faites-vous beaucoup d'activité physique?
- Quel est votre rapport à l'activité physique ?
- Avez-vous quelque chose à rajouter ?

Annexe B
Publication de recrutement sur Facebook

Dans le cadre de ma maîtrise en sociologie où il question des rapports entre les masculinités et le véganisme, je cherche à interroger des hommes et des femmes véganes de plus de 18 ans. (Mon échantillon doit avoir plus d'hommes que de femmes) Les entretiens devraient durer environ 1 heure.

Si vous souhaitez participer, vous pouvez m'écrire en privé ou par courriel au soumis.joelle@courrier.uqam.ca

Par ailleurs, si vous connaissez une personne qui correspond à ce profil, n'hésitez pas à lui transmettre ce message!

Bibliographie

- Adams, C. J. 2016. *La politique sexuelle de la viande : Une théorie critique féministe végétarienne*. Lausanne: L'Âge d'homme, 368 pages.
- Adams, C. J. 2018. *Neither Man nor Beast: Feminism and the defense of animals*. Bloomsbury, 272 pages.
- Adams, C. J. 2015. *The Pornography of Meat*. New York: Lantern Books, 192 pages.
- Appay, B. 2005. « Delphy, un apport incontournable à la sociologie », *Cahiers du genre*, vol.1, n.38, pp. 213-221.
- Beauvoir, Simone de. 1976a. *Le deuxième sexe. Tome I : Les faits et les mythes*. Paris : Gallimard, 322 pages.
- Beauvoir, Simone de. 1976b. *Le deuxième sexe. Tome II : L'expérience vécue*. Paris : Gallimard, 528 pages.
- Birke, L. 2010. « Structuring relationships: On science, feminism and non-human animals », *Feminism and Psychology*, vol. 20, n.3, pp.337-349.
- Birke et al., 2004. « Animal performances: An exploration of intersections between feminist science studies and studies of human/animal relationships », *Feminist Theory*, vol.5, n.2, pp.167-183.
- Boutin, G. 1997. *L'entretien de recherche qualitative*. Québec : Presses de l'Université du Québec. 169 pages.
- Buscatto, M. 2019. *Sociologie du genre*. France : Armand Colin, 222 pages.
- Butler, J. 2009. « Performativity, precarity and sexual politics », *Revista de Antropología Iberoamericana*, vol.4, n.3, pp.i-xiii.
- Butler, J. 1988. « Performatives acts and Gender Constitution: An Essay in Phenomenology and Feminist Theory », *Theatre Journal*, vol. 40, n. 4, pp. 519-531.
- Calarco, M. 2014. « Being Toward meat: anthropocentrism, indistinction, and veganism », *Dialectical Anthropology*, vol. 38, n. 4, pp. 415-429.
- Connell and al. 1985. « Toward a New Sociology of Masculinity », *Theory and society*, vol. 14, n.5, pp551-604.
- Connell, R. W. 2000. *The Man and the Boys*, Californie: University of California Press, 259 pages.
- Connell, R. W. 2005 (2^e ed). *Masculinities*, Californie: University of California Press, 324 pages.

- Connell, R.W. 2015. « Hégémonie, masculinité, colonialité », *Genre, sexualité et société*, n.13.
- Cardon et al. 2019. *Sociologie de l'alimentation*. Paris: Harmattan, 226 pages.
- Christov-Moore, L. et Iacoboni, M. « Sex differences in somatomotor representations of others' pain: a permutation-based analysis », *Brain Structure and Function*, vol. 224, n.2, pp.937-947.
- Dardenne, E. 2020. *Introduction aux études animales*, Paris : Presses universitaires de France, 305 pages.
- Delphy, C. 2003. « Par où attaquer le «partage inégal» du «travail ménager» », *Nouvelles questions féministes*, vol.22, n.3, pp.47-71.
- Delphy, C. 1981. « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », *Nouvelles questions féministes*, octobre 1981, n.2, pp.58-74.
- Delphy, C. 2005. « Le prisme principal », *Travail, genre et sociétés*, vol. 1, n.13, pp.161-164.
- Demetriou, D. Z., 2001. « Connell's Concept of Hegemonic Masculinity: A Critique », *Theory and society*, vol. 30, n.3, pp. 337-361.
- Derrida, J. 1991. “‘Eating Well”, or the Calculation of the Subject”, dans Eduardo Cadava, Peter Connor and Jean-Luc Nancy (eds), *Who Comes After the Subject*, New York: Routledge, pp. 96–119.
- Derrida, J. 2006. *L'animal que donc je suis*, Paris : Éditions Galilée, 219 pages.
- Desaulniers, E. 2017. « Donnez-leur des pipes et du steak », dans *Faire partie du monde*, Montréal : Éditions du remue-ménage, pp. 43-52.
- Driscoll, K. and McFarland, J. 1989. « The Impact of a Feminist Perspective on Research Methodologies: Social Sciences », dans *The Effects of feminist approaches on research methodologies*, Waterloo: Wilfrid Laurier University Press for the Calgary Institute for the Humanities, pp. 185-203.
- Durand-Delvigne, A. 1997 « Pouvoir et genre » dans *La place des femmes : les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, France : La découverte, pp. 453-455.
- Fournier et al., 2015. « L'alimentation, arme du genre », *Journal des anthropologues*, 140-141, pp. 19-49.
- Giroux, V. et Larue, R. 2017. *Le véganisme*, Paris : Presses universitaires France, 127 pages.

- Giroux, V. 2020. *L'antispécisme*, Paris : Presses universitaires France, 125 pages.
- Greenebaum, J et Dexter, B. 2017. « Vegan man and hybrid masculinity », *Journal of Gender Studies*, p.1-12.
- Guillaumin, Colette. 1992. « Le corps construit », *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, coll. « Recherches », pp. 117-142.
- Guillaumin, C. 1978. « Pratique du pouvoir et idée de Nature (2) Le discours de la Nature », *Questions féministes*, n.3, pp.5-28.
- Guionnet, C. 2012. « Introduction. Pourquoi réfléchir aux coûts de la domination masculine ? », dans *Boys don't cry! Les coûts de la domination masculine* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, pp.7-38.
- Guionnet, C. et Neveu, E. 2021. *Féminins/Masculins, 3^e édition*, Paris : Armand Colin, 412 pages.
- Harding, S. 1986. « The Instability of the Analytical Categories of Feminist Theory », *Signs*, v.11, n.4, pp. 645,664.
- Harper, a. b. 2011a. « Speciesism, racism, and whiteness as the norm », dans *Sisters Species*, University of Illinois Press, pp.72-78.
- Harper, a. b. 2011b. « Vegans of Color, Racialized Embodiment, and Problematics of the "Exotic" » dans *Cultivating Food Justice : Race, Class, and Sustainability*, MIT Press, pp.221-236.
- Hird, M. et Robert, C. 2011. « Feminism theorises the nonhuman », *Feminist Theory*, vol. 12, n.2, pp.109-117.
- Irwin, D.D. 1999. «The straight edge subculture: Examining the youths' drug-free way», *Journal of Drug Issues*, n.2, pp.365-380.
- Jeangène Vilmer, J-B. 2015. *L'éthique animale*. PUF : Paris, 127 pages.
- Levi-Strauss, C. 1976. *Anthropologie structurale*. Plon, Paris.
- Linder, D. 2020. « Rendre sa part animée à la nature » dans *Réanimer la nature*, Presses Universitaires de France : Paris, pp. 7 à 18.
- Löwy, I. et Marry, C. 2007. « Nature » dans *Pour en finir avec la domination masculine : de A à Z*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, pp. 218 à 220.
- Mathieu, N. 1991. « Quand céder n'est pas consentir », dans *L'anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*, Éditions Côté-femmes, pp.3-64.

- Mathieu, S. et Dorard, G. « Végétarisme, végétalisme, véganisme : aspects motivationnels et psychologiques associés à l'alimentation sélective », *La Presse Médicale*, Vol. 45, n.9, pp. 726-733.
- McCormack, T. 1989. « Feminism and the new Crisis in Methodology », dans *The Effects of feminist approaches on research methodologies*, Waterloo: Wilfrid Laurier University Press for the Calgary Institute for the Humanities, pp. 13-30.
- Molinier, P. 2000. « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*, vol. 1, n.3, pp.25-44.
- Nash, M. et Phillipov, M. 2014. « Introduction to the special issue: Eating like a 'man': Food and the performance and regulation of masculinities », *Women's Studies International Forum*, pp.1-4.
- Nibert, D. 2002. *Animal rights Human Rights: entanglements of oppression and liberation*, Maryland : Rowman and Littlefield Publishers, 269 pages
- Olivier, C. 2021. « Mock meat, masculinity, and redemption narratives: vegan men's negotiations and performances of gender and eating », *Social movement studies*, pp.1-18.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. 2016. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, 4^e édition. Malakoff : Armand Colin, 430 pages.
- Playoust-Braure, A. et Bonnardel, Y. 2020. *Solidarité animale : défaire la société spéciste*, Paris : La Découverte, 192 pages.
- Playoust, A et Bailey, C. 2016. « Féminisme et cause animale », *Ballast*, vol.2, n.5, pp.80-93.
- Plumwood, V. et Shannon, L. 2012. « The wisdom of the balanced rock: The parallel universe and the prey perspective » dans *The Eye of the Crocodile*. ANU E Press, pp.35-45.
- Raid, L. 2015. « Val Plumwood : la voix différente de l'écoféminisme », *Cahiers du genre*, vol.2, n.59, pp. 49-72.
- Renard, A. 2019. « Le véganisme au Québec : cartographie d'un mouvement », *Mémoire de maîtrise*, Université de Montréal, 119 pages.
- Reus, E. 2010. « Melanie Joy – Carnisme », *Cahiers antisécistes*, n.33, <https://www.cahiers-antisecistes.org/melanie-joy-carnisme/> (page consultée le 21 août 2022).
- Rippin, H et al. 2021. *Variations in greenhouse gas emissions of individual diets: Associations between the greenhouse gas emissions and nutrient intake in the United Kingdom*.

- Rivoal, H. 2017. « Virilité ou masculinité ? l'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins » *Martin Média*, v.2, n.38, pp.141-159.
- Royer, C. et al. 2009. « Les entretiens individuels dans la recherche en sciences sociales au Québec : où en sommes-nous? Un panorama des usages », *Recherches qualitatives*, Hors-série, n.7, pp. 64-79.
- Ryan, D. 2015. *Animal Theory: A Critical Introduction*. Edinburg: Edinburg University Press, 168 pages.
- Sauvayre, R. 2021. *Initiation à l'entretien en sciences sociales - 2e édition*, Paris : Dunod, 208 pages.
- Segal, Jérôme. 2020. *Animal radical : Histoire et sociologie de l'antispécisme*, Montréal : Lux éditeur, 211 pages.
- Sobal, J. 2005. « Men, Meat and Marriage: Models of masculinity », *Food and Foodways*, vol.13, n.1-2, pp. 135-158.
- Socha, K. et Mitchell, L. 2014. « Critical Animal Studies as an Interdisciplinary Field: A Holistic Approach to Confronting Oppression », *Counterpoints*, Vol. 448, , pp. 110-132.
- Stoltenberg J., 1993, *The End of Manhood: a Book for Men of Conscience*. Dutton. Trad. Franc. (1995) *Peut-on être un homme sans faire le mâle ?* Montréal : Les Editions de l'homme. 346 pages.
- Stoltenberg, J. 2013. *Refuser d'être un homme : pour en finir avec la virilité*, Montréal : M éditeur, 268 pages.
- Surkis, J. 2007. « Introduction histoire des hommes et masculinités : passé et avenir », dans *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours : contributions à l'histoire du genre et de la sexualité en France*, Paris : Éditions Autrement, 293 pages.
- Thiers-Vidal, L. 2010, *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis: Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, France : L'Harmattan, 373 pages.
- Tomm, W. 1989. « Introduction », dans *The Effects of feminist approaches on research methodologies*, Waterloo: Wilfrid Laurier University Press for the Calgary Institute for the Humanities, pp. 1-12.
- Traïni, Ce. 2012. « Entre dégoût et indignation morale : sociogénèse d'une pratique militante », *Revue française de science politique*, vol.62, n.4, pp. 559-581.
- Twine, R. 2014. « Vegan Killjoys at the Table—Contesting Happiness and Negotiating Relationships with Food Practices », *Societies*, vol.4, n.4, pp.623-639.

Welzer-Lang, D. 1997 « Les transgressions sociales des définitions de la masculinités » dans *La place des femmes : les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, France : La découverte, pp. 447-452.